LES

MARTYRS DE SOULI

OU

L'ÉPIRE MODERNE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

Les
MARTYRS DE SOULI
OU
L'ÉPIRE MODERNE,

Tragédie en cinq actes,

PAR M. NÉPOMUCÈNE-LOUIS LEMERCIER,

De l'Institut Royal de France

(MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE).

Athènes relevée ennoblirait le monde.

RÔLE DE PHÔTOS, ACTE II.

PARIS

URBAIN CANEL, ÉDITEUR.

M DCCC XXV.

PRÉFACE.

DE L'ANCIENNE LIBERTÉ DU THÉATRE.

Si les écrivains dramatiques ne prenaient la plume que dans la seule intention d'instruire les hommes et de les corriger par les influences morales de leur art, toute censure théâtrale serait inutile : mais un très-petit nombre d'entre eux s'attache à ce but honorable. La plupart, excités par l'appât du gain, ne recherchent que des succès lucratifs : aussi, plusieurs sont-ils inspirés par l'esprit de parti qui n'applaudit qu'aux allusions de circonstances, et qu'à celles qui flattent les espérances ou les haines perturbatrices. D'autres, poussés par leur propre malignité, ne tendent qu'à se jouer des bons préceptes, des bonnes mœurs et des personnes. De-là, cette triste nécessité d'une censure qui réprime la licence des communs auteurs, dont la pullulation entrave la liberté salutaire de la littérature : mais cette censure doit faire une exacte différence entre les vils abus du métier et les nobles ser-

vices de l'art, et ne point appliquer aux principaux théâtres d'une nation, les sévérités qu'exige la surveillance des derniers tréteaux. Autrement, les poëtes, frustrés du prix qu'ils ont droit d'attendre de leur long travail et de leur ardeur à franchir une carrière difficile, succombent découragés; ou plutôt ils cèdent la lice à des concurrens, chaque jour plus inférieurs, qui multiplient sans regret la quantité des ouvrages médiocres auxquels ils n'ont besoin de sacrifier ni temps, ni peines, puisqu'ils leur sont dictés par la vogue et les opinions éphémères. D'un tel désordre résulte enfin la décadence littéraire et la dépravation générale du goût.

Les Grecs eurent une censure contre les personnalités grossières qui découlaient encore du chariot de Thespis, mais ils ne l'exercèrent ni contre leurs grands Tragiques ni contre Ménandre.

Les Latins en eurent une plus étroite; et leur théâtre ne laissa pas de monumens assez élevés pour servir de barrières à la fureur des émotions qui courut aux cirques des bêtes féroces et des gladiateurs, victimes d'une manie sanglante.

Les Muses françaises reçurent de *Louis XII* une indépendance presque illimitée; et la naissance de notre art dramatique date du règne de ce *père du peuple et des lettres :* car ce second

titre, ainsi que l'a très-bien prouvé M. Rœderer dans une savante critique historique, appartient à ce bon roi, et non à son chevaleresque successeur. Postérieurement, si Rotrou et Corneille eussent été soumis à des censeurs tels que les nôtres, leurs chefs-d'œuvre tronqués n'auraient pas agrandi la gloire de la France; Molière ne nous aurait transmis que peu de ses moindres pièces : mais il eut pour censeur un monarque; et grâce à *Louis XIV*, nous admirons encore ses plus marquans ouvrages que de subalternes volontés eussent arbitrairement interdits à la scène. Ce souvenir me rappelle ici des réflexions que j'ai précédemment exprimées: «N'attribuons, » me disais-je, le déclin de l'art théâtral qu'à la » perte de sa première indépendance. N'est-il » pas étonnant que les trente années durant les» quelles la liberté fut le plus hautement récla» mée et proclamée, aient été l'époque même où » les belles-lettres furent réellement le moins » libres. Nos pères jouissaient du privilége d'of» frir sur la scène tragique et comique le spec» tacle des annales de l'histoire, sous tous leurs » aspects; les vertus et les vices de tous les rangs, » les ridicules de toutes les classes, de toutes les » corporations, les caractères et les manies de » tous les personnages, depuis les premiers de

» la cour jusqu'aux derniers de la ville. Aujour-
» d'hui, les crimes ou les travers de nos con-
» temporains semblent retranchés contre les
» attaques morales du génie, sous l'abri des
» puissances qui les protégent, de la complicité
» qui les défend ou de la conformité des res-
» semblances communes qui les préservent des
» plus légères atteintes. Qu'en résulte-t-il ? sté-
» rilité de sujets propres aux grands ouvrages,
» indigence de matières, vide dans le fond, fai-
» blesse ou timidité dans l'expression. L'esprit,
» sans cesse préoccupé de ses craintes, n'ose sai-
» sir et signaler les choses, ni donner aux pa-
» roles la force nécessaire : il passe à côté du
» vrai qu'il ne peut plus aborder, et sa souplesse
» misérable ne tend qu'à l'éluder habilement, ou
» bien à le voiler sous la transparence de formes
» indécises. L'insuffisance de ses conceptions se
» mesure donc moins à sa propre impuissance
» qu'au peu de liberté dont il jouit.

» J'entends des personnes se demander en-
» core si c'est de la liberté politique et civile que
» je fais un élément de l'art théâtral : oui, sans
» doute; et celle-ci me paraît ce qu'il y a de plus
» utile à sa grandeur. De cette liberté naissent
» les hautes pensées, les nobles concurrences,
» la sagesse et la beauté des vues, l'ardeur du

» travail et ce zèle infatigable qui en accroît
» les produits ingénieux. Elle est indispensable
» à la poésie comme au bien du monde, comme
» à tout parmi les hommes, qu'elle enhardit,
» qu'elle soutient et qu'elle éclaire.

» On opposera peut-être à mes idées, l'exem-
» ple des beaux siècles littéraires, éternel argu-
» ment de ces partisans aveugles des servitudes
» auxquelles étaient soumis les peuples qui vi-
» rent planer les plus heureux génies. Périclès,
» Auguste, les Médicis, les rois d'Aragon et de
» Castille, Élisabeth d'Angleterre, Louis XIV
» enfin, régnèrent par des dictatures ou par des
» institutions despotiques. Eh bien! nous di-
» sent-ils sans cesse, les lettres et les arts n'ont-
» ils pas sous leur gouvernement brillé de plus
» de gloire que sous les lois républicaines?

» Comptons un peu avec ces raisonneurs.
» Originairement Eschyle a créé la tragédie, et
» ce défenseur de la liberté patriotique l'anima
» des plus sublimes sentimens qui caractérisent
» ce genre de composition. Sophocle ne fut pas
» moins républicain que lui: ses pièces sont res-
» tées les modèles les plus parfaits de Melpomène.
» Euripide et son contemporain Aristophane,
» semèrent, l'un la terreur et la pitié qu'inspirent
» le crime et ses victimes, l'autre l'âcre ridicule

» empreint sur les vices de lois extorquées ou
» violées, et sur les chefs d'État ambitieux ou
» lâches. Le pouvoir de Périclès, juste contemp-
» teur de la licence démocratique d'Athènes,
» se garda bien d'attenter à l'indépendance de
» ces puissans génies; il voyait en eux *les flam-*
» *beaux du peuple,* et n'eut pas la pusillanimité
» de vouloir les éteindre.

» La censure exercée sur l'abus des satires in-
» dividuelles de la comédie, le fut par les prin-
» cipaux magistrats publics, et non par des
» comités d'agens obscurs et salariés en de mo-
» biles administrations. Ce fut sous la durée des
» oppressions féodales et superstitieuses, que
» Caldéron, que Lope de Véga signalèrent pa-
» thétiquement ou comiquement les barbares
» usages de l'inquisition et de la féodalité : les
» rois d'Espagne les protégèrent assez pour que
» la multitude tirât profit des peintures instruc-
» tives que ces poëtes leur exposaient impuné-
» ment d'une double tyrannie seigneuriale et
» monacale. Ce fut au milieu des schismes poli-
» tiques et religieux que l'universel Shakespeare
» trouva, dans l'approbation de la reine Élisa-
» beth, l'appui le plus généreux et le plus ferme
» de son pinceau, non moins audacieux que vrai :
» elle permit que la Grande-Bretagne eût un

» théâtre historique tout national; et les princes
» de son propre sang furent abandonnés au juste
» intérêt d'élever un si précieux monument de
» la liberté du génie anglais. Ce fut sous le règne
» de Louis XIII, qu'un jeune contemplateur
» des guerres atroces de la Ligue, où la sub-
» version de toutes les consciences résulta de
» toutes les apostasies et d'un faux zèle pour
» les dogmes théologiques, qu'un témoin des
» puérils débats de la Fronde, où les intrigues
» de ruelles passaient pour des affaires d'État,
» que le grand Corneille, enfin, éclairé par les
» révolutions, voulant présenter une image des
» immuables principes de la stabilité des lois et
» de l'héroïsme primitif, ranima sur la scène la
» vertu des fondateurs de l'ancienne Rome. Ce
» fut sous Louis XIV, instruit par de si graves
» leçons, que parurent le Britannicus de Racine,
» et les chefs-d'œuvre de Molière, dont la
» splendeur atteste le respect du monarque pour
» les lumières philosophiques et la liberté du
» théâtre. Or, on ne peut nier que, sans cette
» liberté, ces ouvrages n'existeraient pas. Les
» poëtes qui les enfantèrent usaient, par la pro-
» tection même des maîtres du monde, d'une
» indépendance justement acquise à leur supé-
» riorité : cette prérogative, qui les préservait

» des funestes rivalités de la foule vulgaire, n'as-
» surait que plus solidement le libre exercice
» de leur esprit; car ne nous y trompons pas,
» il est dans la république des lettres une licence
» anarchique, non moins jalouse et non moins
» ennemie de ses lois et de ses règles que la plus
» arbitraire tyrannie. Jamais l'abus en rien ne
» fut le bon usage; et s'il est incontestable que
» c'est la liberté qu'il faut à l'art dramatique, ce
» n'est pas l'excès qui la tue qu'on réclame pour
» son avantage. L'esprit a son aristocratie natu-
» relle dont le poids doit contre-balancer les
» efforts de la démagogie littéraire, toujours ten-
» dante à ce triste nivellement qui réduit les ta-
» lens à une égale médiocrité. Quand elle ne
» souffre pas qu'il obtienne un crédit qui le
» distingue, il cesse d'être libre dans ses facul-
» tés, et périt étouffé par les envieuses bassesses
» qui le captivent et qui limitent les domaines
» cultivés par l'intelligence. Le principe de sa
» hauteur sublime est donc sa liberté privilé-
» giée, puisque jamais le génie n'eut d'essor
» dans l'esclavage, ni d'élévation sous les gou-
» vernemens de rois intolérans, ou d'affranchis
» inquiets et révoltés contre ses droits impres-
» criptibles. Les lauriers de Voltaire ne fleuri-
» rent que par cette même liberté. Si Louis XV

» et ses ministres, ou ses maîtresses régnantes
» la lui refusèrent, il sut la prendre; et la multi-
» tude applaudit à ce courage qui, du fond d'un
» brillant exil, devint la source de ses lumineuses
» productions si populairement répandues !

» Arguerait-on contre nous des essais du sys-
» tème républicain, dont nous n'avons jamais eu
» que le simulacre ? Si nous eussions su devenir
» et rester libres, nos Muses l'auraient été comme
» celles d'Athènes : mais notre art ne put jamais
» s'affranchir qu'instantanément par le courage
» personnel de quelques écrivains. La populace,
» toujours usurpatrice des droits du peuple, ne
» toléra pas plus la liberté des Muses que ne le
» firent les *index* des inquisiteurs et les pusilla-
» nimités des tyrannies couronnées. »

DE LA CENSURE NÉCESSAIRE ET DE LA CENSURE ABUSIVE.

Cette oppression n'exista pas sous les réglemens sages de notre monarchie ; et sans remonter plus haut qu'à l'époque de mon entrée dans la carrière à l'âge de seize ans, je me souviens que le théâtre avait un censeur unique, successeur de Crébillon, seul censeur avant lui des pièces théâtrales : c'était Suard, secrétaire perpétuel de

l'Académie française, homme qui, par sa place littéraire, par ses relations avec les savans et le grand monde, par l'influence qu'elles avaient sur ses propres opinions, offrait en lui-même aux littérateurs une garantie des égards délicats qu'il aurait pour leurs noms, pour leurs travaux, et même pour la responsabilité de sa réputation personnelle, dont la moindre lâcheté servile eût altéré le crédit.

Sous le gouvernement impérial, au lieu d'un censeur, on en installa trois, attachés au secrétariat de la police générale : aujourd'hui, leur nombre est doublé; et derrière le bureau de ces six examinateurs, nominativement ostensibles, mais sans aucun rapport direct avec les auteurs, fourmille, dit-on, une quantité d'adjoints, ou de confidens occultes, et consultés par un secrétaire du ministère de l'intérieur, dont le caprice influe sur les décisions définitives. Chaque manuscrit, au sortir de cette ténébreuse filière d'administration, peut encore remonter jusqu'au Conseil des ministres - d'État, qui l'arrête indéfiniment, comme y reste encore suspendue ma tragédie sur *la Démence de Charles VI*, objet d'une rare exception dans les formes de la rigueur la plus inique envers moi seul. Plusieurs autres auteurs, sans avoir subi des coups partis de si haut, ont

essuyé de plus bas des vexations aussi dommageables. La censure, devenue un département de la bureaucratie, n'est plus qu'un inextricable labyrinthe dans lequel tout homme un peu fier rougira d'entrer; et la faveur est la seule Ariane de qui le fil puisse y conduire la souplesse de ceux qui consentent à ramper dans ses sentiers tortueux. Le nombre de ses préposés, comparables à ces bouches de fer, d'où s'échappaient à Venise les dénonciations anonymes, n'est pas moins nuisible aux vues raisonnables du gouvernement qu'à l'éclat des belles-lettres. Ils savent que les gouvernans ne lisent jamais les ouvrages et qu'ils ne les connaissent que sur la foi de leurs extraits : une injustice commise envers un poëte, qui sait? peut les intéresser à continuer d'être injustes, pour ne pas être privés du salaire annuel de leurs rapports. S'ils réprouvent son écrit, il est à craindre qu'ils ne s'en justifient en accusant ses sentimens et ses opinions mal interprétées : la honte rend tant de gens ennemis de celui qu'ils ont une fois opprimé! Les soupçons accumulés qu'ils peuvent répandre, soit par erreur, soit par confusion d'un premier tort qui les humilie eux-mêmes, peuvent renouveler à chaque tentative du même auteur la source des venins déjà versés dans l'oreille du prince ou de ses ministres; de sorte que

les préventions mutuelles s'élevant entre les chefs du pouvoir et les Muses opprimées, écartent à jamais les éclaircissemens par lesquels l'homme véridique ferait tomber les obstacles qu'entassent et le mensonge et la peur des destitutions méritées. Ainsi toute communication avec l'autorité supérieure étant par eux devancée ou interdite, ses agens secrets, qui rejettent leurs torts les uns sur les autres, la trahissent sans crainte à l'abri de son nom même. Ce préjudice n'est pas moins pernicieux aux bénéfices particuliers des fruits de nos labeurs et de nos veilles, propriété plus précieuse que l'argent, et qu'on livre, en confiant les manuscrits, à des subreptions, à des larcins aussi condamnables que le vol des richesses qu'on croit plus réelles.

Il serait superflu d'ajouter aux considérations qu'antérieurement j'ai développées sur les dangers de la censure actuelle dans la préface de ma tragédie de Clovis, et dans une comédie satirique imprimée à la tête de celle du Corrupteur : la censure y est intitulée la Corruptrice. Les lecteurs y retrouveront tous les principes et jusqu'aux moindres conséquences de ce sujet amplement traité.

Remarquons seulement que les hommes se rendent presque toujours complices du mal qu'on

leur fait et dont ils ne cessent de se plaindre, parce qu'ils n'ont pas le courage d'en attaquer les causes, ou la prudence d'en éviter l'atteinte. Ils murmurent contre les abus; mais ils se courbent sous leur puissance : et leur humble soumission les prosterne au point d'ôter à l'insolence le scrupule de les écraser. Ignorent-ils qu'autant ils s'abaissent et descendent de leur dignité naturelle, autant les coups qu'on leur porte avec mépris retombent plus durement sur eux? car, n'en déplaise aux délicatesses des intelligences gouvernantes dont les nombreux serviteurs exécutent les commandemens avec une rudesse toujours croissante, tout suit par elles et au-dessous d'elles les lois de la matière. Leurs ordres, leurs refus arrivent jusqu'à vous par les brutalités progressives des inférieurs, et vous frappent de degrés en degrés plus pesamment, comme la chute des corps physiques dont le poids s'aggrave en tombant de haut en bas, et dont l'impulsion s'amortit de bas en haut. La pierre qu'on lance avec effort à l'étage élevé d'un palais n'a point la force de blesser en touchant son but : celle qu'on laisse choir de son faîte tue le malheureux qu'elle atteint. De-là, cette froide sécurité des grands que vos réactions effleurent à peine : de-là, le péril et les souffrances des petits qu'il leur est trop aisé

d'accabler par un mot et par un signe. Sachons donc nous tenir aux justes mesures de notre rang afin de n'être pas victimes des hauteurs par l'infériorité volontaire où nous mettrait un vil excès de docilité.

On peut ployer sa patience jusqu'à soumettre ses manuscrits à quelques ratures, mais non jusqu'à laisser, pour ainsi dire, bâtonner son esprit. La patience a des bornes : par exemple, la discipline militaire nous semble une bonne chose malgré ses rigueurs qui se graduent depuis le général jusqu'au soldat : mais lui résister était un devoir d'honneur, quand l'exigence du sergent voulait que son subordonné subît le bâton.

Ces conséquences en conduite littéraire sont également applicables à la conduite politique, où de concessions en concessions on aboutirait aux derniers traitemens de l'esclavage : car tout se ressemble dans le monde.

Or, souvenons-nous bien de *ce qu'était la censure théâtrale*, sous un seul examinateur recommandable, lettré, sage, accessible aux justes réclamations du talent et de la bonne foi : regardons *ce qu'elle est à présent*, dans son organisation obscure et compliquée : et n'hésitons pas à déclarer *ce qu'elle devrait être*, en la ramenant au principe de son utile simplicité première :

bien entendu que nous revendiquons son ancienne réserve relativement à la haute littérature dramatique; mais exclusivement de la multitude des futiles productions qui encombrent les théâtres secondaires et forains, espèce de marchés ouverts à l'inspection de la vente journalière des menus détails de l'esprit.

Disons aux poëtes dignes de leur titre : « Cessez de crier contre une censure oppressive qui » vous consterne et vous glace : annulez son » service, dégradez-la par votre décente retraite : » ne vous humiliez pas dans ses agences : ne vous » débattez pas puérilement pour des rimes et » des hémistiches : ne larmoyez pas sur vos ti- » rades supprimées par ses commis : et si vous » ne pouvez sauver vos œuvres du séquestre ou » de l'insulte de ses ciseaux, du moins affranchissez votre fierté de ses outrages à vos noms; » faites imprimer : attendez du temps et de l'o- » pinion publique la chance des succès, que » vous mendiez misérablement à ses portes » closes. »

Disons aux véritables auteurs, seuls capables de nous bien entendre : « Pourquoi tant de la- » mentations fastidieuses et perpétuelles sur les » irrégularités, les caprices des comédiens, sur » les désordres de leur répertoire, de leurs ré-

» ceptions vainement enregistrées, sur les passe-
» droits, sur les tours de faveur, sur les tracas
» de coulisses? Retirez-vous; ne consumez pas
» votre vie à courir les comités, à battre les
» planches : laissez de vieux théâtres jouer ou
» déjouer leur vieux répertoire qu'ils épuisent en
» l'usant de jour en jour. La satiété publique les
» abandonnera comme vous. Faites imprimer :
» et le besoin d'ouvrages neufs, composés
» d'après de bons modèles, sortis des bonnes
» écoles, et dictés par les hauts sentimens aux-
» quels vous familiariseront vos sacrifices, les
» ramènera peut-être vers vous-mêmes, quand
» l'estime des connaisseurs dirigera leur choix
» parmi les nouveautés qu'aura signalées l'épreuve
» d'une heureuse publication. Mais ne leur obéis-
» sez pas en manœuvres avides de prendre part
» aux recettes de leur caisse. C'est avilir un
» art sublime; c'est le ravaler au trafic de la
» pensée. »

Ces conseils, que je crois conformes à l'éléva-
tion d'esprit de nos principaux littérateurs, je
me les suis donnés à moi-même avant que de les
adresser à tous. Ils m'ont suggéré la résolution que
j'ai prise de faire précéder la représentation des
Martyrs de Souli par l'impression qui les livre
au jugement de mes concitoyens. Il n'y a qu'une

censure qui me paraisse assez auguste, assez infaillible pour l'art de Sophocle et de Corneille, c'est celle de la généralité des lecteurs. C'est à la seule censure du PUBLIC que je m'honore de résigner l'un des plus importans essais de ma plume : c'est le PUBLIC, censeur éclairé des censeurs, que je reconnais lui seul pour le mien.

Mon ouvrage du moins, intégralement offert à son jury, se produira, dans sa faiblesse ou dans sa force, tel que je l'ai créé, sous ses propres couleurs, exempt de mutilations nuisibles, et dans sa forme native et libre. S'il paraît mériter que le jeu théâtral ajoute un relief à ses personnages et l'énergie vivante à leur action, on le fera monter sur la scène, où je réglerai sa marche par mes soins attentifs et d'après ce que mes études ont pu m'acquérir d'expérience. La crainte d'atténuer la curiosité des spectateurs, en le leur faisant connaître par la lecture, ne m'a pas arrêté. Leur affluence se porte aussi vivement aux pièces imprimées qu'aux pièces inédites. Nous avons de grands exemples qui nous le prouvent.

Athalie, Mahomet, la Mort de César, Philoctète, Mélanie, et plusieurs ouvrages d'une date postérieure, ont excité l'enthousiasme en plein spectacle, après avoir été même diversement critiqués par un grand nombre de juges. Tous les

soirs la foule couvre de ses applaudissemens des pièces que chacun a lues cent fois. L'ensemble d'une exécution heureuse les rajeunit sans cesse. On vient admirer les ressorts nouveaux qu'elles fournissent à la passion des acteurs que leur habileté fait chérir. Une même tragédie, goûtée dans le silence du cabinet, ou sentie par l'effet des mouvemens scéniques, procure deux plaisirs très-différens. L'art du comédien, en quelque sorte indépendant de celui de l'auteur, ajoute l'éclat de sa propre création à celle du drame qu'il rehausse par sa voix, son visage et son geste. La chute ou la réussite du poëte ne se mesure souvent qu'à son talent, qui le seconde ou le trahit; et le public n'est attiré qu'en raison de l'accord plus ou moins puissant d'une belle fable et de bons acteurs.

DE LA CONCURRENCE THÉATRALE.

On induira de ces réflexions qu'en me décidant à livrer mon ouvrage aux lecteurs, je n'ai pas renoncé à l'espoir de le faire représenter. Cette édition, en effet, le met à la disposition de tous les théâtres institués pour le genre tragique, tant dans la capitale que dans les provinces. Que ce soit à Paris, sur le premier Théâtre-Français, ou

sur celui de l'Odéon, qu'il paraisse, s'ils ont les moyens d'en distribuer les rôles, j'y consens à cette condition, et je les rends maîtres tous les deux de le monter, puisque je n'engage exclusivement cette pièce ni à l'un ni à l'autre.

Par cette déclaration, j'énonce un nouveau témoignage de ma persévérance à maintenir autant que je le puis les droits de la concurrence dramatique, si utile aux auteurs et aux acteurs, si fortement réclamée par eux durant plus d'un siècle, justement obtenue d'un décret de l'*Assemblée constituante* et sagement autorisée par une ordonnance royale de l'*Auteur de la Charte.*

Comme il n'est aucune institution généreuse, aucune réforme profitable qui n'excite à son origine les murmures particuliers des intéressés aux abus qu'elle détruit, il s'en est élevé contre l'établissement d'une double salle ouverte à l'émulation des poëtes. Vainement tous les avantages que nous en avions attendus et prédits, se sont réalisés : on s'obstine à les contester encore. Vainement l'existence d'un second Théâtre-Français, dans le quartier des sciences et des lettres, a-t-elle fait surgir en cinq années plusieurs jeunes réputations en auteurs et en comédiens, qui solliciteraient peut-être encore l'occasion de se faire

connaître, et resteraient encore à languir au seuil d'un comité qu'on leur fermait : on s'efforce pourtant à le dissoudre. Vainement ce second théâtre, en appelant autour de lui l'activité de l'industrie et du commerce, a-t-il enrichi, comme nous l'avions présagé dans un mémoire(1), toute une moitié populeuse de la ville, qui voit les muses, rivalisant déjà les prodiges d'Amphion, mouvoir des pierres abandonnées et bâtir des rues nouvelles. On veut renverser leur édifice; on veut ôter sa Melpomène et sa Thalie à ce théâtre retiré deux fois des décombres de l'incendie : on lui dispute, on lui débauche, on lui enlève les interprètes de notre art : on lui ravit ses deux nobles genres, ses artistes, dont le concours a pu dédommager le gouvernement au centuple des frais qu'il lui a coûtés par la somme accrue des impositions qu'il attire, et par le travail qu'il fournit à la classe ouvrière. N'importe! la rivalité veut sa ruine; et pourtant son éloignement ne cause aucun préjudice! Le centre de notre cité réunit sept à huit théâtres, rivaux de genre et de moyens, où l'on joue concurremment sans se nuire les opéras, les mélo-

(1) Brochure intitulée *des Deux Théâtres-Français*, publiée avant l'ouverture du second, chez Nepveu, libraire.

drames, les vaudevilles : et cependant la tragédie ni la comédie ne pourront en avoir deux, très-écartés l'un de l'autre, sans qu'on suppose au second le dessein ou l'inconvénient d'appauvrir le premier!

Considérons néanmoins qu'un seul théâtre ne suffit plus à la haute littérature. Celui qu'on privilégia n'a plus ni la fidélité à ses réglemens, ni l'union laborieuse, ni le nombre de chefs-d'emplois et de doubles, ni la supériorité de l'ensemble, ni les traditions qui le distinguaient du temps où s'entr'aidaient à la fois Le Kain, Brisard, Monvel, Larive, Molé, Belcour et sa femme, Préville et sa femme, Fleury, Dugazon, Auger, Dumesnil, Clairon, Gaussin, Doligny, et tant d'autres assez habiles encore pour figurer près de ces grands talens. A peine ces acteurs renommés se relâchaient-ils de leurs travaux par de courts et rares congés. Leur service ne se ralentissait pas.

Aujourd'hui, le zèle des études classiques et le désir de l'illustration, en propageant les lumières, ont multiplié le nombre des jeunes littérateurs : il est donc besoin qu'une double porte s'ouvre à leur empressement, à leurs espérances, et que chacun puisse à son tour y passer sans encombrement avant que la vieillesse ait tari leur verve,

C'est une vérité qu'écoutera tout régulateur éclairé de la surintendance des arts.

Confions-nous à la pénétration des vues paternelles de l'autorité. Elle restera sourde aux insinuations de l'intrigue : elle trompera les projets et les malices de la jalousie : elle arrêtera le cours des vanités de tels ou tels artistes qui, s'imaginant que leur réputation douteuse s'agrandit ou s'amoindrit en traversant les ponts, ne savent plus demeurer à leur place ni à droite ni à gauche de la Seine. Elle saura fixer leur instabilité toujours prête à céder à l'embauchage et à briser leurs meilleurs engagemens. Enfin, elle préservera les hommes de lettres eux-mêmes des illusions qui les égarent assez pour conspirer le bouleversement de leur nouveau cirque. Un amer repentir les confondra s'ils ne le défendent. Leur carrière est pour jamais perdue, s'il ne leur reste plus qu'un chemin bientôt obstrué par quelques rivaux préférés qui leur interdiront l'accès des concurrences. C'en est fait de leur gloire, si le dernier fil qui les soutient ensemble vient à se rompre. Ils gémiront en arrière et dans l'oubli, martyrs de la dédaigneuse négligence des comédiens, et ceux-ci dormiront sur les oreillers de leurs inertes prérogatives. C'est un devoir que de leur signa-

ler ce danger : ce n'est ni pour soi, ni pour le bien de plusieurs d'entre eux qu'on réitère cet avis ; c'est pour tous ; c'est pour l'intérêt général de l'art ; c'est pour son progrès ; c'est pour son avenir. N'ayez qu'un cri : la concurrence ! Je ne me lasserai pas de répéter que la concurrence est bonne en toutes choses : gardons à chacun les voies libres de la concurrence. C'est parce qu'elle nous manqua, que nous manquons de vrais acteurs en certains emplois. Persévérez à la maintenir, elle en formera : les germes des talens ne seront plus étouffés. Elle existe en Angleterre où deux théâtres voisins enrichissent leurs dignes émules tragiques et comiques. Elle existait chez nous contemporaine de Molière et de Racine. La fin du dix-huitième siècle la vit renaître ; et nous lui dûmes notre excellent *Grandmesnil*, notre naïf *Michaud*, le retour de notre savant *Monvel*, et notre admirable *Talma*, qu'opprimaient ou refusaient d'admettre les anciens sociétaires de la Comédie Française.

Ce fut, plus tard, la décadence du théâtre réuni au Palais-Royal qui me fit coopérer à l'ouverture du second théâtre à l'Odéon ; ce n'est donc pas son érection indispensable qui causa le déclin du premier que ruinaient ses dis-

cordes et son incurie. Ajoutez que le pouvoir n'a d'autre moyen de maîtriser celui-ci, pour le bien régir, qu'en le tenant en respect et en haleine par l'activité de celui-là.

Convaincu de son utilité, je consacre par la présente publication mon vœu sincère pour qu'on exécute loyalement *l'ordonnance royale* qui l'établit; pour que son anéantissement ne ruine pas les propriétaires du faubourg Saint-Germain, dont les entreprises en bâtimens et les spéculations marchandes se sont fondées sur elle; pour qu'on n'en cède pas l'exploitation dans l'une des plus belles salles de Paris à des conditions qui en altèrent la spécialité; pour qu'on régisse ce théâtre par des engagemens temporaires à long terme qui ne permettent plus aux acteurs d'échapper à leur société, ou à leur directeur, par la fragilité de leurs contrats, ainsi que des oiseaux impatiens de changer de volière; pour qu'on n'appauvrisse pas leur futur répertoire par les coups arbitraires des censeurs, et par des jurys équivoques institués pour la réception ou le rejet des nouveautés, et qui semblent ne plus former qu'une avant-garde de la Censure.

DES COMITÉS DE LECTURE.

Outre ce dernier inconvénient que je signale, quelle étrange manie administrative expose les auteurs dramatiques au jugement partial des auteurs dramatiques introduits dans les comités de lecture! Doit-on perpétuer les vices des choses en déguisant la vérité, en la taisant, ou faut-il franchement l'articuler? leur sied-il bien de permettre qu'on leur alloue un revenu de jetons, de paraître courir en quelque sorte le cachet dans chaque bureau théâtral? Tel homme qui dans un de ces comités essuiera le refus de Paul, de Jacques, et de Pierre, sera-t-il exposé dans un second à le subir encore de Pierre, de Paul, et de Jacques, qu'il y retrouvera? et la même prévention défavorable le heurtera-t-elle dans un troisième, où il ne pourra récuser ni Jacques, ni Pierre, ni Paul? Leur savoir et leur sagesse supposée feront l'office de geôliers tenant son esprit incarcéré. Concurrens dans le même art, les écrivains ne songent-ils pas qu'ils deviennent trop souvent rivaux, et qu'ils risquent de se faire accuser par leurs émules, soit de condescendances intéressées pour leurs amis, soit de rigueurs envers leurs ennemis; et que magistrale-

ment érigés en juges de leurs pareils, ils peuvent les condamner par des règles systématiques, et quelquefois même être soupçonnés de tendance au plagiat? D'ailleurs, les lectures premières des poëtes ne sont-elles pas des communications confidentielles qui exigent des garanties très-délicates? La discrétion prescrite peut-elle être gardée par des comités formés de trop de membres? Convient-il à des académiciens surtout, de s'ouvrir forcément les porte-feuilles de leurs confrères, ou de subir le bulletin vindicatif des candidats qu'ils auront désappointés par le refus de leurs suffrages? Ah! j'en appelle à votre ancienne dignité, Boileau, Corneille, Molière, Racine, Voltaire, Crébillon, Ducis, auriez-vous siégé dans un faux tribunal de cette espèce? Non, et j'atteste que je n'y voulus jamais entrer moi-même. Vos chefs-d'œuvre furent reçus par les Comédiens, dont le jugement que dirige assez bien l'instinct des effets de théâtre me paraît le moins sujet aux erreurs et le moins contraire à nos sécurités. Graves et nobles maîtres, si je ne vous ressemble pas par la supériorité des talens, au moins je m'honorerai de vous ressembler par les mœurs, et de rappeler vos vrais disciples à la hauteur de leur origine.

MOTIFS DE LA PUBLICATION DES MARTYRS DE SOULI.

Que de raisons sérieuses n'avais-je donc pas de soustraire mon dernier travail à mille dangereuses mesures préliminaires! Peu de bons esprits me blâmeront de cette prudence, après qu'ils les auront attentivement pesées. Deux motifs majeurs se joignent encore à ceux que je viens d'expliquer. Les voici :

1°. La tragédie des MARTYRS DE SOULI, à laquelle son sujet et son but me font attacher un plus grand prix qu'à la plupart de mes autres pièces, étant totalement neuve par le fond et par l'exécution, exigeait que je préparasse les spectateurs à recevoir sans préjugés tout ce qu'elle peut offrir d'original, et par conséquent d'inaccoutumé dans ses proportions et dans sa contexture.

2°. Les événemens contemporains dont elle présente la terrible catastrophe, ne remontant pas à plus de vingt-cinq années antérieures à celle qui court, et la mort de quelques-uns des personnages mis en action étant toute récente, il m'importe de devancer les lenteurs des admi-

nistrations dramatiques qui, en séparant la naissance de cet ouvrage de sa publicité, épuiseraient les sources vives de l'intérêt qu'excite universellement la grande cause des Grecs aujourd'hui luttant corps à corps contre les Turcs.

On sait que les drames doivent être composés dans la vue générale de convenir à toutes les époques : mais l'occasion bien saisie, l'à-propos de leur publication rend leur succès plus éminemment utile.

Reprenons successivement ces deux points. Démontrons d'abord pourquoi l'étendue des cinq actes de mon ouvrage doit remplir la durée entière du temps qu'on accorde au spectacle, malgré les suppressions facultatives que je donnerai le moyen d'y faire à volonté : expliquons aussi pourquoi le mélange des langages propres aux conditions, à l'âge, au pays des interlocuteurs, m'a suggéré d'en hasarder un particulier pour le rôle d'un colonel nègre dont l'éducation n'est qu'ébauchée.

Quelque simple que soit l'action des MARTYRS DE SOULI dans son ensemble, elle nécessitait d'amples développemens dans ses parties. Ce ne sont point les discours qui l'allongent puisque les faits y sont en mouvement depuis le pre-

mier acte jusqu'au dernier; mais les sentimens et les péripéties qui en forment le tableau n'auraient pu se déployer ni se presser dans un cadre plus rétréci. L'espace ordinaire ne suffisait point à des passions extraordinaires dont les effets trop concentrés se seraient nui les uns aux autres. Il fallait que les détails révélassent les mœurs de deux peuples en lutte : il fallait que je pusse initier les esprits au secret des dogmes et des coutumes de ces deux peuples : il fallait que les idées fabuleuses qu'on s'est faites de la Grèce antique ne contrariassent pas les idées exactes qu'on doit se faire des usages de la Grèce moderne; il fallait, néanmoins, que l'ancienne et la nouvelle apparussent l'une et l'autre présentes à la fois, par le souvenir des couleurs brillantes de sa vieille mythologie et par la fidélité des traits de sa chrétienté récente. D'un côté, j'avais à figurer les Hellènes religieux, guerriers et pâtres; les uns endoctrinés dans leurs monastères; les autres, simples et naturels habitans des montagnes : du côté contraire, j'avais à leur opposer la peinture des Mahométans, de leurs janissaires et de leurs esclaves. Au contraste de leur croyance, de leurs habitudes et de leur costume, je ne pouvais négliger de conformer leurs discours afin de les distinguer comme s'ils par-

laient deux langues différentes. Aussi, les mêmes lieux, les mêmes fleuves ont dans la bouche des Grecs les noms qu'ils reçurent de leurs premiers ancêtres, et dans la bouche des Turcs les noms que ceux-ci leur appliquèrent depuis leur invasion dans l'Épire. Cette double désignation géographique était indispensable à l'intelligence du sujet et à la vérité locale. Je me suis gardé de rien tracer de fantaisie ou d'après les modèles poétiques de la Fable. J'ai dû montrer les Grecs et les Turcs, non des temps passés, mais du nôtre, et les faire voir tels qu'ils sont.

Deux personnages, étrangers à l'Épire, m'ont fourni le complément nécessaire à la grandeur de mon plan. Un Persan, dont l'intervention se rattache à la destinée d'Ali de Tébélen, me procure l'occasion de représenter les mœurs nomades et les servitudes de l'Asie : un Nègre, dont le courage embrasse la cause des Grecs, me sert à réunir, à l'image de leurs fers, celle des chaînes que l'avarice fait porter aux Africains noirs dans les Amériques.

C'est le concours de ces victimes de l'esclavage universel qui fit, après une lecture de mon ouvrage, éclater cette spirituelle saillie du général Foy dont je consultais le goût et le cœur ardent : « Votre tragédie, me dit-il, est la plus belle

» collection d'opprimés qu'on ait offerte au
» théâtre. »

Tant de personnages absolument utiles à ma composition, tant d'objets resserrés sous le seul point de vue *d'une action unique, accomplie dans un même lieu, et dans les trente-six heures accordées au poëte par les règles grecques et françaises*, me contraignaient à outrepasser les dimensions ordinairement prescrites à nos tragédies. C'est la seule licence que j'aie prise : dans un plus large espace, j'ai placé convenablement plus de choses, et je ne crois pas qu'on y trouve de vide, ni ce qu'on appelle des longueurs et du remplissage. Je ne prétends pas affirmer que tout y soit bon, mais que rien n'y est superflu.

DE L'ÉTENDUE ET DE LA DICTION DE L'OUVRAGE.

C'est peu que d'avoir soumis un drame en cinq actes à la loi des trois unités, si sa proportion n'est relative à la mesure d'attention que peut lui prêter l'auditoire.

On niait à Beaumarchais que la patience du parterre supportât une représentation de quatre heures et demie : il avait contre cette prévention le souvenir de plusieurs comédies et tragédies

espagnoles, et répondit par le dialogue étincelant et par les situations attachantes de *la Folle Journée*. Le même doute me fut exprimé sur la réussite d'une pareille tentative, et la conspiration de *Pinto* vint occuper avec succès la durée de tout un spectacle par l'ample tissu de son intrigue.

M'objecterait-on que ces expériences ne s'appliquent encore qu'au genre comique, et qu'il est plus aisé d'égayer que d'intéresser long-temps.

Notre théâtre lyrique réfuterait cet axiôme par des preuves tirées de l'étendue des opéras de *Castor et Pollux* et d'*Armide* : et si l'on oppose à ces exemples que de telles fables ne se prolongent sans périls que par le secours de la musique, des danses et des décorations variées, qu'opposera-t-on aux épreuves du *Macbeth*, de l'*Hamlet*, du *Richard III* et du *Jules-César*, immenses tragédies de Shakespeare, qui captivent durant une soirée entière l'élite de la nation anglaise? Qu'opposera-t-on à l'effet magique des grands développemens du *Guillaume Tell* de Schiller sur les théâtres de l'Allemagne? Pourquoi refuserait-on d'essayer la même épreuve en France? et sur quoi présumerait-on l'impossibilité d'un succès dont on n'a point encore parmi nous tenté l'expérience instructive? Un drame

froid et court peut languir et sembler trop long : un drame étendu, mais fortement animé, peut attacher les spectateurs sans relâche, les entraîner, sans l'aide de la mélodie et des machines, au-delà des limites convenues, et paraître court. Si tout y est plein d'élémens nécessaires et de passions agissantes, il ne lasse point. Ce n'est ni la quantité des scènes ni leur durée, mais leur vigueur et la puissance des émotions qu'elles excitent qui mesure le temps au théâtre.

Toutefois, l'exécution d'une longue tragédie pourrait excéder la mesure des forces physiques des acteurs, si le dialogue n'en était réparti soigneusement entre un certain nombre de personnages, ce qui l'allège pour chacun, et leur ménage à tous des intervalles de repos. La nature même de mon sujet me ramenait à ce moyen de pratique : car j'ai dû multiplier les rôles à dessein de montrer la magnanimité des Grecs depuis l'adolescence la plus tendre jusqu'à la vieillesse et leur vertu dans les deux sexes; leurs diversités d'âge et d'éducation m'ont fourni la variété des tons du style. A cet égard, je n'ai pas craint d'exprimer partout le naturel et le vrai qu'adopte l'école des Muses étrangères, plus naïves et plus hardies en cela que les nôtres. Mon goût réprouve leurs écarts, leur surabondance vapo-

reuse et leur enthousiasme déréglé : mais loin de moi les méthodes pédantesquement exclusives qui repoussent les bonnes choses qu'on peut emprunter de leurs systèmes.

Lope-de-Vega, dans une œuvre tragique, osa faire parler un Africain en son idiôme : un même instinct de vérité théâtrale m'inspira l'idée de laisser au rôle du Nègre une teinte de son langage créole. TOUSSAINT - L'OUVERTURE, illustre et malheureux libérateur de Saint-Domingue, n'en parlait pas un autre, bien qu'il commandât en généralissime d'Aïty. Ses paroles vives et pénétrantes n'avaient point l'afféterie de ce jargon mignard qu'on prête aux esclaves noirs dans nos drames lyriques. On jugera de ce qu'elles avaient de terrible, par une seule de ses reparties. Assis dans un banquet militaire, entre des officiers supérieurs dont il craignait un piége, et qui remplissaient trop fréquemment son verre, il dit à un général son voisin qui le raillait de sa sobriété prudente : « Petit blanc, si moi boire ton vin, » vouloir bientôt boire ton sang. » Ce peu de mots ne le fit pas moins respecter que l'expression du courroux empreinte dans ses traits (1).

(1) On a, dans un écrit, attribué cette même phrase et cette même anecdote au Nègre Christophe; mais j'ai des

Je n'ai point recherché les tours de son langage par un vain attrait pour la *singularité*, mais par des raisons solides, qui ne m'ont pas permis de m'inquiéter des banales imputations de *bizarrerie* que j'ai toujours méprisées, parce qu'elles ne sont que les *mots de ralliement*, les *redites opiniâtres* de quelques agens des partis, contre lesquels j'ai lutté, et qui se vengent en décriant mes ouvrages de ma fermeté constante dans mes principes.

En outre, les Noirs à l'époque de l'action que ma tragédie représente, n'avaient pas encore pu profiter des lumières de l'éducation européenne. Depuis qu'ils sont libres, leurs progrès rapides ont signalé la capacité de leur intelligence, trop longtemps mise en doute par les oppresseurs qui les abrutissaient, et à qui maintenant ils l'ont bien prouvée en brisant leur joug et en se donnant des lois, reconnues et sanctionnées aujourd'hui par la France.

Certes, il m'eût été plus facile de conformer la diction de l'Africain que j'introduis en scène, à celle des autres interlocuteurs : mais il m'a semblé que son éloquence naturelle deviendrait

raisons de croire que c'est par erreur. Du reste, peu importe relativement à l'identité de l'idiôme propre à l'un et à l'autre.

moins frappante, et que l'artifice et les ornemens de notre langage poétique s'accorderaient mal avec son ignorance de la civilisation raffinée qui nous l'inspire, et lui prêteraient une fausseté de ton qui, manquant d'analogie avec sa figure et sa couleur, choquerait par son invraisemblance.

J'ai donc tranché la difficulté, en lui composant un idiôme à l'imitation du sien, et je l'ai versifié dans une langue dont le retranchement des articles aux substantifs et aux régimes, ainsi que l'emploi du seul infinitif des verbes pour tous les temps, caractérise la concision intelligible, claire et originale.

Plusieurs fois j'ai lu ma tragédie en des cercles où se trouvaient des juges très-éclairés sur les secrets de l'art, dont tant de critiques superficiels ignorent jusqu'aux élémens : les préventions que leur inspirait cette difficulté vaincue, se sont évanouies à l'effet marquant et sûr qu'a produit une innovation si favorable à la physionomie simple et fière de ce Nègre.

L'instinct d'humanité qui le soulève, signale d'un ton véhément l'instinct féroce de tels de nos Européens qui transporta sur des vaisseaux de la Havane une cargaison de chiens pour leur faire dévorer les Noirs, et capable de discipliner aujourd'hui les Noirs de l'Abyssinie et de la Nu-

bie, pour leur faire dévorer les Grecs. Mais les premiers exploits de ceux-ci, que mon drame vous rappelle, présagent les exploits nouveaux par lesquels ils triompheront un jour des cruautés monstrueuses de leurs bourreaux.

DU SUJET DES MARTYRS DE SOULI.

Le désastre de Souli devança de près de vingt-cinq ans les massacres de Psara, de Chio et du Péloponèse. Ses martyrs furent les pères et les parens des Hellènes, armés pour la délivrance commune de l'Épire et de la Morée. La famille de l'héroïque Tzavellas, que je nomme Jévellas dans ma pièce, et de son épouse Moscho, que je nomme Moscholie, à qui je joins leurs enfans, victimes de la foi chrétienne et de leur courage, offre, dans cette tragédie, l'image des malheurs actuels de toutes les familles grecques. Ainsi que l'ombre de Pompée, sans cesse présente à Cornélie, ce même Tzavellas, qui dans son absence plane en idée sur tous les personnages, et qui n'agit que par une lettre terrible adressée au visir et remise à sa femme, écrit duquel résulte la péripétie du troisième acte; ce héros, dis-je, compte encore parmi les vengeurs de la Grèce le brave Phòtos, son petit-fils, compagnon de Zongos dans les monts du Pinde. Le caloyer

Samuël, dont la voix menaçait partout les Turcs de la justice du Dieu vivant, et que les montagnards superstitieux appelaient lui-même le *jugement dernier*, cet invincible moine fit périr les officiers d'Ali-visir en s'abîmant dans le fort Sainte-Vénérande, qu'il fit sauter par l'explosion d'une mine. Son sacrifice, tant de fois imité depuis sa mort, témoigne le pouvoir des grands exemples sur les modernes Spartiates. Un mollah turc, cénobite dont la rigidité mahométane consternait le tyran de Janina, contraste avec le moine chrétien par sa croyance : mais l'un et l'autre, hospitaliers et vertueux, quoique divisés par des dogmes différens, sont charitablement unis par le sentiment de la compassion humaine que leur commande la loi du Créateur. J'estime que l'invention de ce ressort est la conception la plus profondément naturelle de mon ouvrage, et je me félicite d'avoir dramatiquement montré ces prêtres ennemis, en véritables frères, dans une scène aussi courte que vive qui termine le premier acte.

Toutes les religions ont prescrit l'hospitalité, la charité : c'est le fanatisme qui rend les cultes adversaires, leurs ministres proscripteurs, et leurs Séïdes impitoyables. L'amour du prochain est la seule ancre de salut dans les fluctuations du

monde. Pénétré de ce précepte, inspiré par cette vérité, j'ai redoublé de soins à peindre les traits purs de la princesse Éminé, femme d'Ali, Musulmane à qui sa pitié zélée pour les Souliotes a coûté la vie. Ce rôle devient l'emblème de la touchante vertu qu'anime une piété vraie et conforme à la morale de tous les temps. D'autre part, une martyre chrétienne de treize ans meurt pour la Croix avec son jeune frère, et sa mort entraîne celle de l'épouse du visir.

Ces objets établissent le juste équilibre de l'impartialité entre les dogmes et les sectes que la tolérance doit respecter et juger sans haine. Ma philosophique orthodoxie reconnaît dans les maximes charitables d'aumône et de pardon inscrites au Koran les mêmes que recommandent les religions indienne, chinoise, pythagoricienne, judaïque et évangélique. La dénomination de catholique, qui signifie universelle, serait applicable à l'islamisme comme à la chrétienté, puisqu'il a numériquement sur le globe une majorité de croyans qui l'emporte de beaucoup sur le nombre de nos fidèles.

Or, loin de prendre parti contre un seul des cultes consacrés à l'unité de Dieu, j'ai tâché de laisser toutes les consciences à leur libre arbitre; de sorte que ma tragédie, jouée en Grèce, ne

scandaliserait pas un de ces chrétiens que Rome appelle schismatiques, et jouée à Constantinople, n'offenserait pas un des Musulmans que les Croisés et même les hérétiques nommaient infidèles.

Parmi les personnages, mobiles de la pitié tragique, on distingue Ali, visir de Janina, principe de la terreur. Je m'abstiens de faire ici le portrait de ce monstre. On en trouvera la peinture historique, fidèlement copiée dans mon œuvre qui le caractérise tout entier. C'est le prototype du crime. Jamais l'imagination la plus sombre n'en eût enfanté un parfait modèle aussi effrayant que le présentait en lui la réalité. On s'étonne de la longue suite de ses prospérités constamment affermies par une progression de forfaits, quand on parcourt le récit de sa vie dans l'HISTOIRE DE LA RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE, par M. *Pouqueville*, ancien consul général en Orient.

Il y aurait de ma part une grande ingratitude à ne pas déclarer que les plus féconds documens et les matériaux les plus précieux m'ont été fournis par cet ouvrage fondamental d'où les sources d'instruction, d'intérêt, de curiosité, de sentimens et d'éloquence, découlent avec une abondance inépuisable. Je rougirais de m'attirer les reproches auxquels m'ont paru s'exposer quelques éditeurs de récentes relations sur les Hellènes,

sur leurs hauts faits et sur leur pays : chacune d'elles ayant été l'objet de mes recherches spéciales, j'ai pu juger que celles qu'on publiait comme neuves et originales, étaient extraites des livres primitifs de M. Pouqueville. Le fond de la plupart n'éclate que par les réminiscences, si ce n'est par le larcin de ses richesses détournées. Vingt brochures vantées ne sont que les morcellemens empruntés à ses cinq volumes.

Il nous fit connaître, le premier, les mœurs actuelles des Épirotes modernes, des Armatoles, des Skypetars, des Toxides et autres bandes albanaises, les noms de leurs pâtres et de leurs matelots héroïques, les prédécesseurs des téméraires et fameux Botzaris, Canaris et Colokotroni. Il nous donna, le premier, le vieux chant de Boucovalas, que j'avais inséré déjà dans cette tragédie trois ans avant toute publication des Chants grecs. Il nous procura, le premier, l'hymne guerrier de Rhigas. Le premier encore, il nous exposa les causes et nous découvrit les mystères de l'insurrection totale des Hellènes, insurrection qui ne faisait que de naître en 1820, époque à laquelle je conçus le plan des Martyrs de Souli.

Dès-lors, quand je lui démontrai le but du travail que j'entreprenais, il me vit agité de mes doutes sur le triomphe de la Grèce, à laquelle je destinais

un théâtral hommage, et il m'entendit lui dire :

« Si l'Europe n'entrave pas l'affranchissement
» des Grecs, et que l'Attique et le Péloponèse
» redeviennent une nation, ma tragédie secon-
» dera l'enthousiasme universel : si l'Europe aide
» leurs tyrans à les anéantir, ma tragédie sera la
» protestation publique et solennelle de mon
» ame contre les lâches cruautés de la politique
» du siècle. »

On relate de jour en jour ce que les livres de M. Pouqueville prédisaient alors : on nous répète ce que nous savions par ses témoignages antérieurs. Ce fut lui qui sema dans les esprits français les germes, aujourd'hui fructifiés, de notre admiration pour les habitans de l'Ionie, de la Morée et de l'Archipel, de notre compassion pour leurs maux, de nos vœux ardens pour leur liberté. Ce fut lui qui prodigua ses élémens inflammables au feu du jeune auteur des *Messéniennes*. Ce fut lui qui, dans ses entretiens fréquens avec moi, par des narrations détaillées, non moins instructives que ses œuvres écrites, familiarisa mes pensées et mon art à traduire les paroles, les mouvemens, l'allure particulière et les moindres habitudes caractéristiques des Musulmans et des Grecs modernes, au milieu desquels il a passé dix années, à visiter le sol plein de sites pittoresques

dont il a géographiquement dessiné l'aspect et donné la statistique.

Le temps ne manqua jamais de restituer les véritables titres au mérite de celui dont les imitateurs qui s'enrichissent de ses dépouilles, voudraient effacer la trace afin qu'on évaluât à plus haut prix les fruits de leurs emprunts déguisés.

Plaisons-nous donc à rendre un compte fidèle de ce dont nous sommes redevables à M. Pouqueville, que son hellénisme d'esprit et de cœur, son usage des langues mortes et vivantes rendent bien digne, à mon avis, d'être membre de nos académies.

Toutes ses pages que j'avais surchargées de notes, ses conversations pleines de souvenirs piquans et de doctes remarques, la communication de ses correspondances en ses voyages, jointe à toutes celles qui m'ont enrichi d'utiles renseignemens, m'ont aidé dans un travail où j'ose affirmer que ni la poésie, ni l'arrangement de l'art théâtral n'ont altéré l'exactitude des faits et les caractères de la vérité locale.

Il n'est pas un héros dans ma pièce qui n'ait existé comme Ali-Pacha de Janina, qui vivait encore quand je l'ai terminée. Le Persan même, introduit dans cette œuvre sous le nom supposé d'Ajazid, fut prisonnier du général Desaix, de

qui la générosité le renvoya dans l'Asie, où le rencontra M. Joubert, professeur de langues orientales, ancien conseiller d'État et interprète du roi. Nous tenons de M. Joubert une charmante relation de sa course héroïque en Perse, dans laquelle j'ai recueilli l'idée, les traits et les couleurs de mon Ajazid. Toutes les choses que mon drame contient sont HISTORIQUES. L'ordre pathétique dans lequel mon art en a combiné les effets appartient seul à ma propre invention.

Qu'on me permette d'indiquer ici les résultats les plus heureux de mes efforts, et de signaler en première ligne :

1°. La scène philosophique qui conclut l'acte d'exposition, entre le moine Samuël et le mollah Séphérim.

2°. La grande scène, que je puis nommer scène de terreur, entre le Persan Ajazid et le visir de Janina.

3°. L'assemblée nocturne des Souliotes dans laquelle éclate le caractère et la force naturelle du nègre Christol, rôle plus en action qu'en discours.

4°. Les deux scènes fondamentales qui terminent le quatrième acte, et l'effet de la dernière entre le visir et sa femme Éminé.

5°. La totalité du cinquième acte où je crois avoir poussé le plus loin qu'il soit possible les

passions alternatives de la terreur et de la pitié.

DES GRECS MODERNES.

Puisse cette composition laborieuse s'être animée de tout le zèle qui transporte les cœurs dans la patrie antique des beaux-arts, de l'éloquence politique, et de la liberté courageuse! Que ce zèle propage son ardeur dans toutes les ames soulevées au spectacle des coups de la domination asiatique! que ce zèle arrache des larmes pour les martyrs de la Grèce, des anathêmes contre leurs assassins, et des cris de détresse pour leur salut! Voilà le succès que j'envie; la consécration de leur malheur et de leur héroïsme sera ma récompense.

Si, m'élevant en poëte historien au-dessus de ces historiographes qui ne sont que les rapporteurs glacés des faits dénués de toutes les passions qui les produisent et les accompagnent; si, dis-je, exerçant bien l'art d'émouvoir, je fais entendre les sanglots des veuves, les pleurs des orphelins, les clameurs des victimes qu'on vend ou qu'on tue; si je fais voir le sang qui fume, sentir les pertes de tous genres, les supplices de toute sorte que subissent des peuplades en masse, par les vengeances de stupides monstres qu'on nomme leurs maîtres, j'aurai su du moins géné-

raliser l'indignation qu'excitent les inhumaines théories qui s'obstinent à les laisser se rassasier de meurtres, et les perfides neutralités complices du carnage.

Tandis que la balance des hautes rivalités entre les puissances chrétiennes maintient diplomatiquement, ou, pour mieux dire, bassement, l'empire des successeurs de Mahomet II, la Turquie, objet des prétentions de concurrens intimidés les uns par les autres, demeure toujours la possession des barbares. Est-ce donc un péril pour les États voisins que la Grèce envahie ait seule osé s'insurger pour la démarcation de ses antiques et libres frontières? Ses soulèvemens ne furent-ils pas naguère encouragés par les proclamations, par les écrits, par les troupes et par les libéralités pécuniaires des agens des czars et des princes d'Autriche? Faut-il désormais la punir d'avoir écouté leur voix et d'exécuter ce qu'ils lui conseillaient? Son énergique défense n'est-elle plus qu'une rébellion, dès qu'elle ne leur sert plus à disloquer quelques provinces Valaque, Moldave, ou Servienne, au profit de leur agrandissement partiel? De quoi s'agit-il pourtant? De sa propre existence, de la vie de ses habitans, et point encore de leur liberté ou de leur nouvelle servitude, à l'avenir. Elle combat

seule contre un despotisme que les gouvernemens chrétiens ménagent ou protègent contre elle : seule, elle milite surveillée, gênée par leurs brigues et par leur espionnage. Elle hésite à se chercher des amis de peur de ne trouver que des traîtres : elle redoute de tomber avec eux dans le piége des discordes militaires et civiles : elle entend parler d'une Sainte-Alliance, et rencontre ses envoyés apostats parmi les Turcs. Elle se voit d'autre part traversée par une foule d'alliés volontaires, qui, moins généreux que lord Byron, se font de leurs services des prérogatives pour la diriger; de leurs prêts, de leurs dons, un contrat de dette envers leur capacité; de l'application de leurs systèmes et de leurs lumières, un privilége de l'enchaîner sous des réglemens, sous des comités administratifs, sous des bureaux de douanes, sous des modes lancastriens d'enseignement; de leurs avis de prudence ou d'audace, un monopole de crédit auprès de ses adversaires ou de popularité dans ses rangs; de leurs presses d'imprimerie, un écoulement aux journaux trompeurs, aux libelles diffamatoires, qui sèment les divisions parmi ses chefs; de leurs courriers, de leurs postes et de leurs lignes télégraphiques, autant de moyens d'éventer ses plus secrètes opérations que déconcerte une

publicité prématurée. Souvent ils lui ravissent par leur zèle même, par leur tactique étudiée, l'instinct victorieux qui l'exalte, et la stratégie naturelle de ses défilés et de ses montagnes. Ils lui conseilleront bientôt d'ouvrir des chemins et des canaux de commerce dans les rochers qui la soutiennent, dans les déserts inaccessibles où sa force se réfugie, où la retraite de ses enfans est inexpugnable.

Ah! dans ces premiers chocs de sa délivrance, il lui faut moins de codes constitutifs que de vigueur belliqueuse, moins de discoureurs que de capitaines, moins de régimens alignés que de tirailleurs et de bons officiers d'artillerie. Des munitions en vivres, en poudre, en balles; des canons de tout calibre et des brûlots; voilà ses besoins du moment. Le bon ordre, la discipline, les arts, l'industrie commune, et les richesses qu'ils produisent, viendront d'eux-mêmes après les victoires. Mais c'est là ce qu'on redoute, c'est là ce que des conspirations souveraines s'efforcent d'étouffer à l'avance chez un peuple qui brise ses fers et qui ne veut être noblement gouverné que par lui-même ou par des princes de sa propre nation, dont le patriotisme puisse garantir son indépendance achetée au prix des plus sanglans sacrifices.

C'est aux portes de l'Europe qu'on soutient les Turcs, usurpateurs de l'ancien territoire des Grecs, nos instituteurs en civilisation, en arts et en vertus publiques; et l'on parle des lois de la propriété légitime et imprescriptible! C'est aux portes de l'Europe qu'on se partage, qu'on livre à l'encan, et qu'on viole les femmes et les filles; et l'on parle de mœurs et de morale! C'est aux portes de l'Europe qu'on abandonne au couteau des coreligionnaires; et l'on parle de foi, et l'on en prêche les pratiques rituelles! C'est aux portes de l'Europe que le sang crie, que des bourgades et des villes passent au fil de l'épée, qu'une population entière est mutilée, égorgée, et qu'on sale les têtes des décapités offertes en trophée au sérail; et l'on parle de droits des gens et d'humanité!

Ne pensera-t-on jamais que ce chaos d'inconséquences meurtrières est le domaine des inimitiés, et que la persévérance des factions dans leur rigoureux principe préférerait la ruine totale des Grecs à leur salut, certaine que le ressentiment éternel, que l'horreur de la consommation d'un si grand crime, accompli ou secondé par les cabinets européens, retomberait sur eux par la suite et ne tarderait pas à les briser? Seront-ils préservés des catastrophes par l'os-

tentation médiatrice de leurs consuls, trop différens de nos deux MM. Pouqueville, frères que semble animer un même cœur pour la cause des Hellènes? Seront-ils excusés par les dépêches de leurs hauts-commissaires, de leurs amiraux et de leurs ambassadeurs qui, témoins des massacres favorisés ou tolérés par leurs missions, sauvent quelques personnes au hasard, et s'en font un relief apparent de bienfaisance et de protection courageuse, afin que nos cercles les admirent, au milieu de nos nations qui les condamnent.

Ne coopérez donc pas à la destruction d'un peuple chrétien, si vous craignez d'être détruits. Croyez-nous. Poussés par vos chimériques frayeurs, ne déguisez pas vos perfidies en proscrivant sous les noms de *Carbonari*, de *Libéraux*, de *Radicaux*, ou peut-être d'aventuriers prenant tous les masques, mais dont les fièvres circulantes infectent et perdent toutes les causes, ne vous faites pas, dis-je, un prétexte à détruire des hommes sans parti, des pâtres, des cultivateurs, des marins, qui ne veulent que ravir leurs têtes au glaive : ne vous faites pas de ces accusations vagues une raison politique de les corrompre, de les trahir, de les livrer à leurs exécuteurs qui vous méprisent, et de vous promettre que leurs enfans et leurs terres deviendront l'héri-

tage des indolens moteurs d'intrigues niaises, lâches et pourtant sanguinaires.

Apprenez de l'exemple des Machabées, de Léonidas, de Guillaume-Tell, de Barnevelth, de Washington, et du nègre Toussaint-l'Ouverture, que rien de ce qui est bon, de ce qui est vrai, de ce qui est martial, comme la vertu, la liberté légale, la conservation des droits domestiques, ne peut être arrêté ni par les gouvernemens, ni par le ridicule que répand la méchanceté, ni par les calomnies, ni par les controverses des écrivains vendus, ni par les proscriptions, ni même par les tortures : on a raillé, proscrit, torturé les premiers apôtres de toutes les sectes; et leurs saints axiômes et leur propre gloire ont triomphé de tout, en dépit des efforts du pouvoir et de l'imposture. Il en sera de même de la philosophie régnante qui s'avance au milieu des obstacles, des entraves, et qu'on veut faire marcher à travers le sang.

Hommes souffrans! quelles que soient vos fatigues et vos tribulations, ne vous lassez pas, ne vous découragez pas, en voyant que les défenseurs des principes de l'Humanité vivent méconnus, pauvres, poursuivis et immolés par ses oppresseurs; et que ceux-ci vivent favorisés, tranquilles, opulens, et comme à couvert des attaques

du sort. Ils composent le grand nombre sur la terre et semblent destinés à jouir de tous les biens matériels dans les bercails divers où leurs gardes les ont parqués. Mais vous, minorité luttante, vous naquîtes les sentinelles avancées, les soldats d'une cause éternelle : enorgueillissez-vous donc de rester si souvent froissés, dépouillés, blessés, puisque votre vie n'est qu'un état de guerre contre les méchans et les cupides; et que sans palais, sans richesses, sans milices, sans citadelles comme eux, Dieu vous a consacrés à être toujours sur le champ de bataille pour le salut de vos semblables.

Quant à vous, qui niez que l'héroïsme sache préférer la mort aux humiliations de la servitude, regardez bien les Martyrs Souliotes, et pensez que des millions d'hommes, sous le sabre, le pal et le bâton, se glorifieront encore d'être martyrs comme eux. Et vous, lecteurs et lectrices frivoles, qui n'aimez dans les brochures nouvelles que la nouveauté des impressions qu'on porte à vos rêveuses sensibilités, songez qu'une histoire si vraie, si déchirante, dialoguée en scènes théâtrales, mérite, peut-être, de vous intéresser autant qu'un roman.

FIN DE LA PRÉFACE.

LES

MARTYRS DE SOULI

OU

L'ÉPIRE MODERNE.

Avis nécessaire à l'exécution théâtrale.

Plusieurs passages de cette tragédie qui m'ont servi à développer les caractères et les mœurs, à nuancer la diction, à introduire des contrastes de situations alternativement douces et fortes, peuvent être supprimés au théâtre sans nuire à la marche générale de l'intrigue, si les acteurs en veulent abréger la représentation.

Je leur conseille pourtant de ne pas faire tous les retranchemens dont je leur laisse la faculté en divers endroits, s'ils ont dans leur société les moyens de distribuer les rôles de Zophas et d'Elphire à deux jeunes actrices d'un talent flexible, gracieux et expressif. Mais en cas où l'on jugerait plus convenable d'omettre quelques parties du dialogue, afin de rendre le tout plus rapide, il ne faudrait ôter que celles qu'on a marquées dans le courant des scènes par l'indication des *astérisques* à chaque vers.

Les raccords entre les coupures sont préparés de sorte à prévenir toute lacune dans les répliques et dans l'action.

PERSONNAGES.

SAMUEL, Souliote, caloyer grec, nommé Polémarque.

SÉPHÉRIM, mollah turc, cénobite.

PHOTOS, Souliote, fils de Jévellas et de Moscholie.

ALI DE TÉBÉLEN, pacha de Janina, visir.

AJAZID, guerrier persan.

CHRISTOL, Nègre africain, colonel d'un régiment calabrois formé d'hommes noirs.

MOSCHOLIE, femme de Jévellas.

EMINÉ, femme d'Ali visir.

ZOPHAS, jeune fils de Jévellas et de Moscholie.

ELPHIRE, sœur de Zophas.

ZOBÉIDE, femme de compagnie de la princesse Éminé.

ISMAIL, pacho-bey, porte-glaive d'Aly.

VAYA, ELMAS, TAHIR, HASSEIN et le juif MOSAEL, membres du conseil d'Ali.

Chefs et soldats turcs.
Agas, cadis, derviches et juifs.
Bergers et soldats grecs-albanais.
Femmes turques et chrétiennes.
} Personnages muets.

LES

MARTYRS DE SOULI

OU

L'ÉPIRE MODERNE.

ACTE PREMIER.

La scène représente le sommet des montagnes voisines de la ville de Souli : l'un des côtés est ombragé par de grands bois entrecoupés de sentiers ; l'autre est formé par de hauts rochers sous lesquels on voit l'entrée d'une sombre caverne. Le lointain découvre l'aspect des monts déserts et des glaciers qui bornent l'horizon.

SCÈNE I.

(Le jour commence à paraître.)

SAMUEL ET LE NÈGRE CHRISTOL.

SAMUEL sortant d'une caverne.

Sur les rochers voisins dont la tête sauvage
Du bois qui ceint leurs flancs domine le feuillage,
Vois si du camp d'Ali les signaux allumés
Ont fait marcher leurs feux dans la plaine semés.
L'aube, qui de la nuit a percé l'ombre humide,
Efface au loin déjà leur lumière perfide :

Je crains tout du visir : profite des momens
Qui peuvent éclairer ses obscurs mouvemens.
Va, Christol, digne enfant qu'adopta notre terre.

CHRISTOL.

Ailleurs, te nommer maître ; ici, te nommer frère :
Ailleurs, esclave abject, ne pouvoir que haïr,
Ici, comme toi, libre, aimer à t'obéir.

SAMUEL.

Crains qu'au bruit de tes pas quelque vil émissaire
N'aborde sur ces monts notre abri solitaire.

CHRISTOL.

Oui, pervers se glisser tel que lâche serpent
Monter au nid de l'aigle et l'atteindre en rampant.
Mais du reptile, moi, briser la tête impure.

SAMUEL lui offrant un pistolet.

Prends cette arme.

CHRISTOL.

En ma main, l'épée être plus sûr

SAMUEL.

Cours, et reviens te joindre à nos pâtres chantans
Quand l'aurore ouvrira la fête du printemps.

SCÈNE II.

SAMUEL seul.

Humble noir, ô de Dieu simple et vivant ouvrage!
Nous t'apprîmes à peine à former ton langage ;

Mais, instruit par le ciel en hôte des déserts,
Aux chaînes échappé, tu sais plaindre nos fers.
L'Afrique, à nos leçons dérobant ta droiture,
Grava la liberté dans ton cœur sans culture :
Et nous, qu'a policés l'école des tyrans,
L'Europe nous façonne à nous créer des grands,
A révérer leur ombre, et, martyrs ou complices,
A subir en tremblant leurs coupables caprices!
Quel sort pour les mortels!... ah! l'ont-ils mérité?
J'ose le demander à la divinité.
L'homme esclave de l'homme!... ô Dieu juste, pardonne;
Si ta loi l'a voulu, mon ame s'en étonne :
Mais si l'homme oppresseur est pour l'homme opprimé
Un fléau destructeur, un monstre envenimé,
Permets qu'en repoussant un pacha sacrilége
La vertu foule aux pieds le crime qui l'assiége.

(Après un moment de méditation.)

Terre antique, où je marche, Epire, où de faux dieux
Inspiraient les héros, que l'on croit nos aïeux,
Tes chênes, vers l'Olympe élevant leur couronne,
Proclamant autrefois l'oracle de Dodone,
Prophétiseront-ils au peuple de Souli
Qu'un vrai Dieu punira le sanguinaire Ali?
Ta voix qui répondait aux vertueux Pélasges
Quand des tyrans d'Asie ils délivraient leurs plages,
D'une éloquente ardeur ne peut-elle saisir
Nos Hellènes vendus aux bourreaux d'un visir?
S'ils ne sont plus les Grecs, que digne de la Grèce,
Leur force en soit du moins l'illustre vengeresse.
Ces torrens d'Albanais que le cours des destins

Versa sur les débris des empires latins,
Ces Skypes, mélangeant leurs belliqueuses races,
Mardes, Colchidiens, et Valaques, et Daces,
Sont-ils moins affermis par l'autel des chrétiens
Que leurs prédécesseurs dans les temples païens?
Moi, prêtre armé du Christ, dois-je autour des mosquées
Soulevant des vieux temps les cendres évoquées,
Défendre un culte saint en fabuleux héros,
Ressusciter pour lui Sparte, Athènes, Argos!...
Oui, leurs noms, oui, leur gloire en prodiges féconde,
Pour notre délivrance enflammeront le monde :
De ces grands souvenirs tant de peuples épris,
Au berceau de leurs arts rappelés par nos cris,
Verront bientôt renaître, en nos bandes proscrites,
Des Centaures fougueux, d'indomptables Lapithes,
Et quelque heureux Cadmus, ranimant nos sillons,
Prêt à faire en leur sein germer des bataillons.
Mais, déjà du matin je vois pâlir l'étoile....

SCÈNE III.

AJAZID, SAMUEL.

AJAZID du fond de la scène.

Ah! la nuit à mes pas ne prête plus son voile.

SAMUEL.

Qu'est-ce? un homme en ce bois pénètre lentement...

AJAZID à Samuël, de loin.

Le salut soit sur vous, au nom du dieu clément!

SAMUEL.

Qui t'amène ?

AJAZID.

La faim, la soif qui me dévore.

SAMUEL.

Malheur à qui ne donne au malheur qui l'implore.
Prends ces pains de maïs, ce riz et ce lait pur,
Qu'a déposés ma main près de cet antre obscur.

AJAZID assis, après s'être abreuvé de lait.

Ton secours rend la force à mon ame épuisée :
Tel un jonc abattu renaît à la rosée.

SAMUEL.

* Quel que soit ton destin, ton culte et ton pays,
* Puissent tes justes vœux n'être jamais trahis !
* Si le sort au mystère enchaîne ta prudence,
* Mon hospitalité respecte ton silence.
Fuis-tu quelque ennemi de ton sang altéré ?
N'es-tu qu'un voyageur dans ta course égaré ?
Réponds ; as-tu besoin d'un asile ou d'un guide ?

AJAZID.

Nul écho n'entendit dans votre Selléide
Le nom que je reçus du plus lointain berceau :
Aux regards d'un Persan ce désert est nouveau.

SAMUEL.

Vous, Persan ! quel pouvoir, du milieu de l'Asie,
Vous jeta sur le sol de l'âpre Thesprotie ?

AJAZID.

Mais vous, dont la pitié me daigne interroger,
A cette région êtes-vous étranger?

SAMUEL.

Des Toxides errans la tribu me fit naître
Souliote et chrétien.

AJAZID.

Ali donc est ton maître?

SAMUEL.

Sujet d'un monstre, moi!... connais mieux Samuel :
Il n'appartient qu'à Dieu; son maître est l'Éternel.

AJAZID surpris.

De ta libre fierté ta réponse est la marque :
Salut, des Grecs souffrans généreux Polémarque,
Grand Samuel! ton nom, l'espoir de ton parti,
Chez les Étoliens au loin a retenti :
C'est toi, dont les pasteurs, qui cachaient mon passage,
M'ont signalé le zèle utile à mon message.

SAMUEL.

Quel es-tu?

AJAZID.

Sache tout : habitant de Tauris,
Mais né parmi les chefs des Kourdes aguerris,
Peuple nomade et fier, qui des flancs du Caucase
Menace tous les bords de l'Araxe et du Phase,
J'acquis, en m'illustrant dans nos hordes sans lois,
Le haut rang de Satrape à la cour de nos rois.

SAMUEL.

Ainsi, dans nos hameaux, l'audace et le pillage
Souvent de nos visirs furent l'apprentissage :
Nos pachas dès l'enfance ont appris des vautours
A dominer comme eux nos rochers et nos tours.
Quel usage as-tu fait de ta prompte puissance?

AJAZID.

La cour de Téhéran et la cour de Bysance
Abjuraient la fureur de leurs jaloux débats,
Pour vaincre un ennemi de leurs deux potentats :
D'un revers du Croissant la nouvelle semée,
Des Francs, vainqueurs du Nil, leur annonça l'armée :
Aveugle que j'étais! quel orgueil imprudent
Me flatta d'arrêter les guerriers d'Occident!
Ma vagabonde ardeur accourut les combattre :
Aux plaines du Saïd [1] leur foudre sut l'abattre.
On me mena captif vers leur chef révéré,
Du beau surnom de Juste à Memphis honoré [2].
« Persan, me dit sa voix émue à mes alarmes :
» Ce n'est pas contre vous que nous tournons nos armes;
» Mais contre les sultans et leurs beys avilis.
» Dis quels sont les Français à tes doux Osmanlis :
» N'entre plus dans les rangs des Arabes perfides.
» En don reçois mon or et deux coursiers rapides :
» Je t'ouvrirai les ports que l'Égypte a reçus
» Du vainqueur si fameux de votre Darius. »

[1] Nom que les Persans donnent à la Haute-Égypte.
[2] Desaix.

Je bénis ce nomade et sa troupe héroïque
Qui, dans la Thébaïde, aux rayons du Tropique,
Par le subit éclat des applaudissemens
Saluait la splendeur de ses grands monumens ;
Et, loin des Oasis, fuyant d'Alexandrie,
Ma voile entra dans Acre aux bords de la Syrie.
Là, les plus inhumains des sectaires d'Omar
Me traînèrent aux pieds du farouche Djézar.
Ce monstre, qu'enfanta l'inculte Géorgie,
Et dont la main toujours d'un nouveau sang rougie,
De l'Oronte au Jourdain étendant ses États,
Ne grossit ses tributs que par des attentats,
Voulant d'un zèle feint couvrir son insolence
Qui répond par le meurtre aux firmans de Bysance,
M'envoya dans ses murs comme allié des Francs.
Aux prisons des Sept-Tours je revis mes parens,
Attaqués vers la Mecque en leur pélerinage,
Et sur de vains soupçons retenus en otage.
Au conseil de Sélim je fus interrogé.
« Prouve-moi, me dit-il, qu'en ma cause engagé,
» Des fléaux du Croissant tu n'es point le complice;
» Frappe l'altier Ali : Dieu veut que je punisse
» Des champs de Janina cet avide exacteur.
» De mon firman mortel ose être exécuteur ;
» Et ta famille et toi, portés à Trébisonde,
» Vous reverrez la Perse où naît l'astre du monde. »
Je m'inclinai, soumis à son fatal désir,
Et ma voix lui promit la tête du visir.

SAMUEL.

Tremble, tremble en ses mains de lui laisser la tienne.

AJAZID.

De mers en mers flottant vers l'onde ionienne,
Un ange dans ce lieu m'a transporté vivant
Comme la fleur ravie au noir souffle du vent.

SAMUEL.

Dans quel port débarqua ton courage?

AJAZID.

A Lépante.

Expirant de fatigue en ma marche rampante,
Ne dormant que de jour, n'avançant que de nuit,
Les bords d'Achéloüs au Pinde m'ont conduit :
De-là, j'ai serpenté par des routes secrètes
Sous les camps du visir et jusqu'à vos retraites.

SAMUEL.

" O du ciel protecteur inespéré secours!
" Dieu, dont l'auguste main tient le fil de nos jours,
" Dieu, dont l'œil surveillant parcourt la terre entière,
" C'est toi qui, des hauts lieux d'où jaillit la lumière,
" Amènes aux chrétiens un vengeur musulman,
" Et proscris leur bourreau par l'arrêt d'un sultan!
" J'en crois de tes bontés ces infaillibles marques;
" Tu meus, comme il te plaît, et soudans et monarques.

AJAZID.

Où trouverai-je encore, au retour du soleil,
Un refuge à ma tête, un lit à mon sommeil?

SAMUEL.

Je n'en ai plus : banni de mon saint monastère,
Aux loups cruels, aux ours, j'emprunte leur repaire.

Des cavernes, des bois les hôtes dévorans
Me sont moins dangereux que l'œil de nos tyrans.
Une natte est ma couche au creux de ces ravines :
Demain, dans les halliers des montagnes voisines,
Ma lampe éclairera mon réduit ignoré :
Ainsi je suis partout et de tous séparé.
Seul, gémissant de voir mes fiers compatriotes
Accepter une paix funeste aux Souliotes,
A ce piége d'Ali je voulus échapper.
Il n'avait pu les vaincre, il a su les tromper.
Quiconque prévoit tout blesse l'imprévoyance,
Et fait trop aux humains haïr sa défiance.

AJAZID.

Les bruits qu'en mon trajet partout j'ai recueillis,
Annonçaient le courroux de vos Armatolis :
Quels sont donc ces guerriers qui, depuis trente lustres,
Montrent, dit-on, les mœurs des Grecs jadis illustres?

SAMUEL.

Ce sont de leurs foyers les âpres défenseurs,
Nos robustes bergers, nos féroces chasseurs,
Qui, ceints du cimeterre, ou coiffés de la fronde,
Ou chargeant du mousquet leur fierté vagabonde,
Protégent leur bercail, leur chaume et leurs enclos,
En libres montagnards, en agrestes héros.
Connais leur vieille ligue, appui de l'Étolie,
Qui, des chaînes du Pinde aux monts de Thessalie,
Jusqu'au faîte d'Athos remonte et redescend
Aux pieds de la Chimère, en tous lieux renaissant.
Tantôt, partout présente, et tantôt invisible,

Elle fond, se disperse, et revient plus terrible.
Tous ont, pour s'appeler de sommets en sommets,
La voix et l'œil de l'aigle; et, rois de leurs forêts,
Leurs mains sur l'ennemi sont des serres cruelles;
Pour franchir les ravins leurs pieds semblent des ailes;
Et leur rapide essor, rival des aquilons,
Plane sur les troupeaux arrachés aux vallons.
Leurs mères, au péril comme eux accoutumées,
Leurs épouses, comme eux, amazones armées,
L'arquebuse à la main marchent à leur côté,
En filles du courage et de la liberté.
Ils couchent sur les pins, balancés à leurs cimes :
Des rocs sont leurs remparts, leurs fossés des abîmes,
Leurs imprenables forts le sein des bois épais,
L'espace leur empire, et l'air leur vaste dais.
Vivre est leur seul besoin, combattre est leur génie :
Ils repaissent leur faim du gland de Chaonie,
Et puisent leur breuvage au torrent qui mugit :
Indépendans du joug dont la vertu rougit,
Leur force, aux Musulmans toujours inaccessible,
N'en est point tributaire et demeure invincible.
Voilà mes alliés; je n'ai de foi qu'en eux.

AJAZID.

Tels sont du Kourdistan les fils impétueux.

SAMUEL.

Oui, partout la nature, abhorrant l'esclavage,
Et contre l'injustice armant l'homme sauvage,
Réserve en ses trésors, loin des lâches cités,
Son feu qui n'est ardent qu'en des cœurs indomptés,

Et semble éterniser ces races magnanimes
Pour investir les murs où triomphent les crimes.
Obéis au sultan : frappe un monstre exécré,
Qui veut éteindre en nous ce feu pur et sacré.
Sa mort, si tu l'atteins, sauvera mille vies.
Le fer est innocent du meurtre des impies.

AJAZID.

Par quel détour, dis-moi, sous quel déguisement,
Me pourrai-je à sa garde offrir impunément?
Aux rives du Glikis il a dressé ses tentes.

SAMUEL.

Ah ! prompt à l'engloutir dans ses ondes sanglantes,
Que pour Ali, qui règne en Pluton sur ses bords,
Cet avide Achéron soit le fleuve des morts !

AJAZID.

Entre les beys soumis qu'à sa suite il entraîne,
De qui dois-je à sa mort intéresser la haine?

SAMUEL.

Autour de ce cruel tout murmure et se plaint :
Il est maudit tout bas du sérail qui le craint :
Mais aux ressentimens qu'exprime l'imprudence
Garde-toi de livrer la moindre confidence.
Le courroux qui s'exhale en cris accusateurs
Souvent n'est à la cour qu'un art des délateurs.
Aux chagrins indiscrets si tu te laisses prendre,
L'intérêt ou la peur ira soudain te vendre.
Choisis pour conspirer les premiers favoris
Qui semblent le chérir comme en être chéris :

Des amis qu'il se croit l'inimitié secrète
Se rendra de tes vœux la complice muette.
N'aborde point Elmas, fils pervers de sa sœur,
Assassin que déguise un maintien de douceur :
Évite encor Tahir, chef de ses janissaires ;
Le bazané Josouf, émule des sicaires :
Mais recherche Ismaïl, porte-glaive empressé,
Du tyran qu'il caresse instrument caressé.

AJAZID.

Ismaïl !...

SAMUEL.

A lui seul fais-toi d'abord connaître.
L'amour de commander l'attache aux pas d'un maître ;
Son orgueil au soupçon échappe en le flattant ;
Et se vend au visir pour le vendre au sultan.
Au décret de Sélim sa volonté docile
Peut offrir à tes coups un accès plus facile.
Souviens-toi de son nom.

AJAZID.

Ismaïl.

SAMUEL.

Et le tien ?
Je l'ignore.

AJAZID.

Ajazid, sujet d'Abbas....

SAMUEL.

Vien, vien ;
Le jour levé te chasse : ici vont reparaître

Nos familles qu'appelle une fête champêtre :
Entre donc sous ma grotte; un conduit souterrain
S'y prolonge au dehors par un double chemin.

(Samuël fait passer Ajazid dans sa caverne, au moment où paraît le nègre Christol.)

SCÈNE IV.

CHRISTOL, SAMUEL.

SAMUEL.

Christol, un inconnu qui veut fuir la lumière,
Demande à nos abris leur ombre hospitalière :
Je descends le guider : reste avec nos pasteurs.

(Il suit la trace du Persan, dans sa grotte.)

SCÈNE V.

CHRISTOL, ELPHIRE, ZOPHAS, PAYSANS ALBANAIS, armés de fusils et d'arcs en bandoulière, et portant des corbeilles de fleurs; PAYSANNES ALBANAISES portant des guirlandes qu'elles vont attacher aux arbres et aux roches des alentours.

ELPHIRE.

Aux rochers, bon Christol, suspends ces nœuds de fleurs

(Le nègre prend des touffes de roses tressées que lui donnent les deux enfans de Moscholie.)

Dieu des printemps, reçois, accueille nos couronnes!
Ces prémices des champs, c'est toi qui nous les donnes
* L'hiver a fui; les vents sont déjà sous le frein :
* Le matin des beaux jours naîtra pur et serein :

Ces torrens des frimas grondant sur nos montagnes
N'attristent plus l'écho : tout rit dans nos campagnes.
L'hirondelle revient égayer l'horizon,
Et nous dit : « Me voilà; c'est la belle saison. »
De festons j'ai par elle enrichi mes corbeilles.
Oh! quelle douce aurore, à ses lueurs vermeilles,
Nous aidait à choisir nos bouquets odorans,
Que relevaient ses feux dans les airs transparens!
En réseaux argentés éclatait la rosée
Dont les vapeurs flottaient sur la plaine arrosée.
A voir ces verts coteaux, ces prés d'émail et d'or,
Que couvre en pavillon un ciel plus riche encor,
Ce réveil des oiseaux dans l'humide bruyère,
Et cet astre enflammant l'azur de sa carrière,
A voir ces grands objets que Dieu seul put former,
Mon frère, comment l'homme ose-t-il blasphémer?

ZOPHAS.

Le ciel est des bergers le brillant tabernacle,
Et le sein de la terre est leur plus beau spectacle :
Leurs maîtres n'ont point d'yeux, dit-on, pour admirer
Ces œuvres du Très-Haut, qui les fait respirer.

ELPHIRE.

La paix va relever nos autels, nos cabanes;
Nous danserons sans trouble à l'ombre des platanes.
Nos mûriers sur leur feuille au ver industrieux
Verront filer la soie en flocons précieux :
L'olivier nous rendra sa récolte abondante;
La grenade ses sucs dans la saison ardente;
Et la joie allégeant les rustiques travaux,

* Chantera le retour des innocens troupeaux.

ZOPHAS.

* Et moi, dans les ravins, dès l'heure matinale,
* J'irai des sangliers braver la dent fatale,
* Et de mon chien molosse excitant les abois,
* Défendre nos brebis des monstres de nos bois.

ELPHIRE avec effroi.

* De la guerre à mon cœur tu rappelles l'image.

ZOPHAS.

* Je dois à ses hasards exercer mon jeune âge.
* Déjà les daims légers qu'atteignirent mes coups,
* M'ont appris que la fuite est un péril pour nous.
* Mes devoirs, mes plaisirs, sont d'imiter mon père :
* Il lutte encore au loin; tandis que notre mère,
* Egalant en valeur notre sexe guerrier,
* Porte en main des combats le tube meurtrier.
* Suivras-tu ses leçons, si toujours languissante?...

ELPHIRE lui montrant une fleur qu'elle tient.

* Tiens, regarde, Zophas, cette rose naissante :
* Ce matin elle vit, et l'on aime à la voir;
* Par les vents effeuillée, elle mourra ce soir.
* Telle ta sœur, peut-être....

ZOPHAS.

Ah! quels songes étranges

* T'accablent!...

ELPHIRE tristement.

J'appartiens à la reine des anges.

ZOPHAS.

Tes pleurs t'ont fait nommer la Folle-de-la-Croix.

ELPHIRE.

J'ai, quoique faible, un cœur plus fort que tu ne crois.

ZOPHAS.

Chère Elphire, bannis tout sinistre présage:
De Phôtos, notre aîné, qu'en dirait le courage?
Le visir adouci nous a promis la paix.

CHRISTOL.

Paix avec les bons, soit : avec méchans, jamais.

ZOPHAS.

Présumes-tu qu'Ali trompe notre alliance?
De notre noble frère il craindrait la présence.
Ah! nous invoquerions ces noms chers aux soldats,
De Vlakos, et d'Euthyme, et de Boucovalas.
Nos coteaux chanteraient leur hymne funéraire....
Écoutez, mes amis : je l'appris de mon père.

(Tous les montagnards se groupent autour de lui.)

« Des sommets du Pinde à l'Hémus,
» Le ciel ne veut plus voir d'esclaves.
» Redisons aux échos émus :
» Honte à qui fuit, honneur aux braves!

TOUS.

» Honneur aux braves!

ZOPHAS.

Par toi, Boucovalas, l'Ottoman est chassé.
Garde ton plomb vengeur : le combat a cessé.

» Des tourbillons poudreux déjà s'abaisse l'ombre;
» Et du soldat encor l'honneur s'est rehaussé.
» Les Turcs, en rougissant, comptent trois fois leur nombre
» Cinq cents de leurs guerriers ont expiré vaincus !
» Les Grecs se sont comptés, trois d'entre eux ne sont plus
» Deux, en nobles héros, frappés à la poitrine :
» L'autre, encor plus vaillant, dans les rangs abattus
» Dort couché sur sa carabine.

» Redisons aux échos émus
» Les grands cœurs brisent leurs entraves.
» Le ciel ne veut plus voir d'esclaves :
» Des sommets du Pinde à l'Hémus,
» Honte à qui fuit, honneur aux braves !

TOUS.

» Honneur aux braves ! »

SCÈNE VI.

Les précédens et MOSCHOLIE.

MOSCHOLIE.

Fiers amis, de vos voix ne frappez plus les airs :
Ce chant fut un signal dans vos mâles concerts.
Que dans nos régions la concorde réside.
Déposons l'arc, les traits, le fusil homicide,
Et tout ce qui retrace aux yeux épouvantés,
Le retour des combats et vos grands coups portés.
Vers ces bords reculés où l'Averne serpente
Et joint à l'Achéron son eau fangeuse et lente,

'épouse du visir, celle de qui la voix
n faveur des captifs s'éleva tant de fois,
miné, qui, sans haine en sa secte profane,
ait oublier à tous qu'elle soit musulmane,
miné vient à nous.

ELPHIRE.

Eh quoi? cette Eminé
ont la bonté charmait Samuël étonné,
t dont ce patriarche, auteur de nos lumières,
ous fit bénir le nom dans nos humbles prières.

MOSCHOLIE.

lle-même, oui, ma fille : aux Hellènes chrétiens
lle dut sa naissance; et de secrets liens,
eut-être à son insu, par un divin mystère,
a rattachent au culte abjuré de son père.
e tien, aujourd'hui même..., oui les cieux ont permis
ue le tien l'arrachât aux brigands ennemis
ui des tentes d'Ali lui fermaient le passage.
on époux a dompté leur vagabonde rage;
ui, Jévellas, ton père, en nos bois confiné,
oit leur troupe assaillir l'escorte d'Éminé,
a vaincre, et s'enivrant d'une joie inhumaine,
aisir de Janina la jeune souveraine :
ui, d'un élan plus prompt que l'éclair foudroyant,
éjà tombé sur eux, les glace en s'écriant :
« Arrêtez et tremblez, troupe aveugle et cruelle !
» Respectez du visir la compagne fidelle.
» Il la mande en son camp : laissez marcher vers lui
» Cet ange de la paix contractée aujourd'hui.

» — Quel es-tu, dit l'un d'eux, toi qui parles en maître
» — Jévellas ? répond-il : le dernier Grec, peut-être,
» Que le pouvoir de Dieu garde libre en nos champs,
» Et rende invulnérable aux glaives des méchans. »
Il dit : à son seul nom l'Albanais se prosterne,
Et remonte et s'enfonce aux antres de l'Averne.
Cependant Éminé, pâle encor de terreur,
Offre mille bienfaits à son libérateur :
Un adieu le dérobe à sa reconnaissance :
Mais, avant d'échapper à sa noble présence,
Pour vaillant conducteur il lui donne Phôtos,
Ce fils dont nos leçons font encore un héros.
Phôtos, du camp d'Ali franchissant les limites,
Était venu, dans l'ombre, et loin des satellites,
Voir son père et goûter ses doux embrassemens,
Et retournait s'unir aux drapeaux ottomans.
Son courage a rouvert aux pas de la princesse
Les longs sentiers perdus où tremblait sa faiblesse,
A travers cent détours dont le vaste repli
D'un confus labyrinthe enveloppe Souli.
J'ai craint qu'en vos transports qui troublaient le silenc
De ces mêmes sommets où mon pied la devance,
Votre chant belliqueux ne la saisît d'effroi.
Bienfaisante Éminé, mon fils veille sur toi,
Puisses-tu ne trouver aux lieux où tu reposes
Que l'aimable appareil de la fête des roses !

ZOPHAS.

Que mon frère est heureux !

MOSCHOLIE.

Mes enfans, la voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ÉMINÉ, SA GARDE ET SES FEMMES.

ÉMINÉ.

Janissaires, vers moi faites monter ici
Le pieux Séphérim, ce Mollah vénérable,
Des décrets du Coran organe irrécusable :
Je veux de ses conseils recevoir les clartés.
Allez.

(Les gardes s'éloignent.)

(A ses femmes.)

Vous, dans ce lieu, mes compagnes, restez :
J'en écarte les pas de nos gardes sinistres,
Des rigueurs du pouvoir trop dociles ministres,
De peur que leur aspect ne consterne vos cœurs.
L'autour doit-il entrer sous des berceaux de fleurs,
Refuge obscur et doux des colombes timides?
Aux jeux de ces pasteurs, Dieu de paix, tu présides,
Et tu me punirais d'en troubler les momens.
Que dis-je? associée à leurs ravissemens,
e ne sais quel transport, quelle volupté pure,
M'inspire ce séjour, temple de la nature,
Où dans l'air embaumé qu'agite un vent léger
Du poids des noirs chagrins je me sens dégager.
Mon sein, tout palpitant d'un charme qui le presse,
emble avec les parfums respirer l'allégresse.
Majestueux sommets où le ciel vient s'asseoir,
Avec vous je m'élève au but de mon espoir;

Comme si par degrés dominant l'étendue,
Et perdant les humains et leurs crimes de vue,
L'ame ici moins terrestre et plus proche des cieux,
Prenait vers l'Éternel son vol mystérieux.

ELPHIRE à Moscholie.

Que dit-elle, ma mère? est-ce qu'elle est chrétienne?
Sa foi dans l'Éternel parle comme la tienne.

MOSCHOLIE.

Paix, ma fille.

ÉMINÉ.

Laissez à ce cœur innocent
L'heureuse liberté d'exprimer ce qu'il sent.
La piété l'étonne en une musulmane :
Je lui veux enseigner que notre loi condamne
Les fureurs qu'on lui prête, et que sa sainteté
Fonde notre avenir sur la divinité.

(A Elphire.)

Enfant, dans un cœur pur, quelque foi qui l'engage,
Toute religion a le même langage.

ELPHIRE.

Vous avez un époux qui tient d'autres discours :
Il ne croit donc à rien?

ÉMINÉ.

Je lui vouai mes jours :
Je ne le juge point et lui reste soumise.
Aux chaînes de l'hymen votre beauté promise
Peut avoir un époux qui soit plus redouté,
Et que respectera votre fidélité.

ELPHIRE.

Je n'en aurai qu'au ciel.

ÉMINÉ surprise.

Quelle est votre pensée,
Jeune fille?...

ELPHIRE.

Au Seigneur un vœu m'a fiancée.

ÉMINÉ.

Vous le croyez?

ELPHIRE.

Je porte, en gage de mon choix,
Un signe d'alliance.

ÉMINÉ.

Eh, quel est-t-il?

ELPHIRE.

Sa croix.

ÉMINÉ.

Gardez qu'à d'autres yeux son aspect ne révèle
Vos sentimens....

ELPHIRE.

Pourquoi? je dois mourir pour elle.

MOSCHOLIE avec saisissement et tendresse.

Toi, mourir, cher enfant!...

ZOPHAS impétueusement.

Et moi, ma sœur, et moi,
Si pour elle tu meurs, je dois mourir pour toi.

MOSCHOLIE.

Vous, l'amour de mes yeux, vous, ma double espérance!
Quel barbare oserait frapper votre innocence?
Et punir dans mes bras, qu'armeraient ses fureurs,
La foi que mon époux mit dans vos jeunes cœurs?
Est-ce par des sanglots qu'on verrait Moscholie
Défendre en ses enfans et son sang et sa vie?
Non, la rage entrerait dans mon sein courroucé....

ÉMINÉ.

Moscholie! ah! quel nom avez-vous prononcé?
Seriez-vous cette Grecque, étonnante héroïne,
Qui roula sur nos camps les rochers en ruine?

MOSCHOLIE.

Oui, mère de Phôtos, l'aîné de ces enfans,
Femme de Jévellas, le fléau des brigands,
Nourrice des vertus d'une famille entière
Que réduit l'injustice à devenir guerrière;
Oui, je suis Moscholie : un long cours d'attentats
Condamne ici mon sexe aux horreurs des combats.
Quelle femme, en ces lieux qu'assiégent les tempêtes,
Fuirait le fer levé sur de si chères têtes?
Ah! lorsqu'en leurs berceaux, osant nous les ravir,
Les fureurs du soldat accourent s'assouvir,
Toute mère tressaille, et pour son sang qui crie
Son amour palpitant se transforme en furie.
La force, en outrageant la nature et les lois,
Produit ces chocs affreux, ces monstrueux exploits,
De l'inhumanité terribles représailles,
Dont le seul souvenir fait frémir nos entrailles.

Vos yeux en ont trouvé des vestiges récens :
De nos hameaux détruits les hôtes sont absens.
Hélas! nous avions vu, sans pleurs et sans murmure,
De nos jardins fleuris dévaster la culture;
Les loups et les jacals peupler les verts chemins
Qu'au char de la vendange avaient tracés nos mains.
Nos moissons, nos vergers, en proie à des barbares,
Nous semblaient le tribut de nos maîtres avares :
Dans la fuite et l'exil nous savions tout souffrir :
Mais voir sous les couteaux nos familles périr!
Non; l'horreur de leur mort ou de leur esclavage
De nos cœurs maternels révolta le courage;
Et les armes de l'homme ont par nos faibles bras
Loin de nos chers enfans repoussé le trépas.

ÉMINÉ.

Que je plains, en effet, tant de peines souffertes!
Du moins, du moins la paix réparera vos pertes.
Un tel discours m'éclaire, et m'aide à concevoir
Les forces que mon sexe acquiert du désespoir.
Vos faits dont au harem on contait les merveilles,
Ont affligé long-temps mes timides oreilles :
Ignorant quels malheurs désolaient vos foyers,
J'accusais votre audace, et non vos meurtriers.
Trop souvent de nos cours le jugement frivole
Nomme rébellion la vertu qui s'immole :
Légèreté coupable! inexcusable erreur!
Ai-je pu condamner les luttes du malheur?

(A tous.)

Habitans de Souli, peuplade magnanime,

Ma voix adoucira le sort qui vous opprime :
A l'ame du visir elle va s'adresser.

(A Moscholie.)

Puissé-je, ô noble mère, un jour récompenser
L'appui que de Phôtos m'a prêté la vaillance !

(Aux deux enfans.)

Toi, sa sœur, toi, son frère, à votre adolescence
Je n'ose ouvrir le seuil de nos riches palais,
Où d'un luxe imposé nous surcharge le faix,
Fastueuse prison, où s'éteint notre vie
Sous les yeux du caprice et les yeux de l'envie.

(A Moscholie.)

Ah ! de vos champs pour eux préférez les douceurs.
Cachez ces deux trésors aux mains des ravisseurs,
Et n'offrez d'autre aspect à leur cupide adresse
Que la triste indigence et la pâle vieillesse.

(Elle aperçoit Séphérim qui s'arrête, au fond du théâtre.)

Adieu ! qu'en ce moment votre hospitalité
Me laisse entretenir ce Mollah respecté.

(Elle baise le front d'Elphire, et tous se retirent en la saluant.)

SCÈNE VIII.

SÉPHÉRIM, ÉMINÉ, SES FEMMES (à l'écart).

SÉPHÉRIM.

Fille de Capellan, ton époux qui t'appelle
Envoye à ta rencontre une escorte nouvelle ;
Et t'assurant ici de plus dignes soutiens,
Elle vient remplacer la troupe des chrétiens.

A l'escadron d'Ali dérobant sa présence,
Le fils de Jévellas a repris en silence
Vers le camp du visir un chemin détourné.

ÉMINÉ.

Son zèle, je le vois, craint d'être soupçonné;
Et redoutant d'Ali la démence jalouse,
N'ose aux bras du cruel remettre son épouse.
Qui donc à son pouvoir ne voudrait se ravir,
Si les cœurs les plus purs tremblent de le servir?
* Du séjour qu'il habite un moment retirée,
* Mes yeux avec terreur en reverront l'entrée;
* Et mon retour, sinistre à mon pressentiment,
* Me semble vers la mort un acheminement.
Noble Cheik, saint ami, que ma ferveur réclame,
Dis-moi si les enfers menacent une femme,
Victime par l'hymen du céleste courroux,
Qui respecte sa foi, mais qui hait son époux.

SÉPHÉRIM.

Cette femme est d'Ali l'épouse malheureuse.

ÉMINÉ.

Eh! qui pourrait aimer cette ame ténébreuse
Dont l'œil ne peut jamais percer la profondeur,
Et dont la soif du sang devient la seule ardeur?
Qui pourrait, sans frémir, vivre en un sombre asile
Qu'infectent les soupçons, la délation vile,
Qu'attristent l'appareil d'inflexibles barreaux,
Le calme des muets, l'ivresse des bourreaux,
Les pleurs, les cris aigus, les plaintes étouffées;
Où les lambeaux humains suspendus en trophées,

Où de mille débris le déplorable aspect,
Donnent au seul effroi le maintien du respect;
Où des murs, lambrissés par de sanglantes têtes,
Sont le palais du meurtre, ordonnateur des fêtes?
Comment mon cœur blessé ne l'eût-il point haï,
Lui, qui causa la mort de mon père trahi;
Lui, bourreau de l'époux d'une sœur homicide
Cédée en récompense au lit d'un fratricide;
Lui, dont tous les liens sont d'un crime noircis;
Incestueux amant des femmes de ses fils;
Lui, né des flancs impurs d'une exécrable mère
Qui, remplissant de rage et la sœur et le frère,
En mourant lui légua l'ordre d'exterminer
Le populeux hameau qui la vit profaner?
Tu le connais, tu sais ce dont il est capable;
Oui, je le hais : dis-moi si ma haine est coupable,
Et si Dieu, dans mon sein gravant son équité,
Veut que j'aime un mari qui l'a tant irrité.

SÉPHÉRIM.

Ma fille, du Coran suis la loi souveraine.
Dieu, qui seul doit punir, réprouve en nous la haine;
Aimer fut ta promesse, et ton cœur est un don
Que ne peut révoquer un aveugle abandon.
Ah! si ta piété ne fléchit un barbare,
Sans le maudire, attends que la mort t'en sépare.
Tu sais qu'un pont tranchant, redoutable aux pervers,
Conduit les bons aux cieux, les méchans aux enfers;
Tu le verras rouler dans un brûlant abîme :
Et toi, libre dès-lors, ravie au joug du crime,

De plaisirs éternels tu pourras t'enivrer
Dans le sein d'un croyant heureux de t'adorer;
S'il en fut un au monde en qui ta préférence
De ton bonheur futur ait rêvé l'espérance.

ÉMINÉ.

Hélas! toujours captive et toujours dans les pleurs,
Nul choix ne m'agita de flatteuses erreurs.
Mon autre vie, au bout d'une triste carrière,
Coulera donc sans charme ainsi que la première!
Son immortalité sera donc sans amour!

SÉPHÉRIM.

O rare et chaste honneur du terrestre séjour!
* Un feu plus élevé qu'une ardeur périssable
* Remplira de Dieu seul votre ame charitable.
* Consacrez-vous entière à la tendre pitié,
* Passion digne en tout d'un cœur purifié,
* Volupté sans mesure, ineffable et céleste,
* Qui vous consolera d'un hymen trop funeste.
* Surmontez pour Ali cette secrète horreur
* Qui, peut-être, sur vous tournerait sa fureur.
Sa main nous ravirait notre ange tutélaire.

ÉMINÉ.

Puisse-t-il m'épargner, en m'ôtant de la terre,
L'affront de le tromper par des soins caressans,
De mentir pour lui plaire à l'horreur que je sens,
Et de sourire encore au despote farouche
Dont la sanglante approche épouvante ma couche.
Séphérim, ah! vous-même évitant son abord,
Du lac de Janina cherchant un dernier bord,

Vous montrez-vous jamais à travers le cortége
Des derviches rampant dans sa cour sacrilége ?
Votre soin s'en écarte, et l'aspect d'un chrétien
Paraît à vos regards moins souillé que le sien.

SÉPHÉRIM.

Qui ? moi ! suivre les pas de derviches cupides,
Imans intéressés, hypocrites avides,
Quêteurs de la rapine, et mendians des cours,
Et des malheurs du pauvre enrichis tous les jours !
Non, ma rigidité n'a point leur zèle habile
A bénir l'injustice ; et ma foi moins docile
Ne sait point par l'aumône amasser des trésors,
Dépouilles trop souvent des proscrits et des morts !
Le satrape orgueilleux qui les leur sacrifie
Ainsi paye un salaire à qui le sanctifie :
Mais son cœur les méprise autant que leur encens ;
Et lui, qu'ils craignent tous, ne craint que mes accens :
Pourquoi ? c'est qu'un visir n'est point ma providence,
C'est que de leur palais j'exilai ma prudence,
Que ma religion, appui de Mahomet,
En prédestiné libre à Dieu seul me soumet ;
Que sans besoin trompeur et sans désir avare,
N'ayant versé le sang du Grec ni du Tartare,
Nu de biens sur la terre, et nourri de ses fruits,
Du seul éclat des cieux mes regards sont séduits.
J'habite sous le chaume, et dans ma solitude,
De l'immortalité la secourable étude
A purgé mes esprits des frayeurs de la mort.
Par les anges gardé, qui troublerait mon sort ?

Nul pacha n'oserait lever le cimeterre
Sur l'hermite du lac, que le peuple révère,
Depuis que de cent voix le récit fabuleux
Suppose à mon destin un cours miraculeux.
* Par un germe homicide une victime atteinte
* De la ville, à mon ordre, a jadis fui l'enceinte :
* Quel bruit en a couru? qu'un jour, sur mon chemin,
* La peste obéissant à ma voix, à ma main,
* Des murs de Janina qu'elle avait désertée,
* Porta dans Libôvo sa pâleur infectée.
* Mon crédit s'est accru de ces illusions
* Sur l'Albanais enclin aux superstitions :
Par le titre de Saint je devins sa chimère.
Me dois-je dépouiller d'un divin caractère
Qui m'aide à rendre humains des monstres infernaux ?
Je l'acquis en vivant seul, et près des tombeaux
Où leur rage entassa des cendres funéraires.
Toi, qui gémis de voir leurs forfaits téméraires,
Me crois-tu donc en paix, quand j'entends les sanglots
Des martyrs que le lac engloutit dans ses flots ;
Quand, sous les tours du nord, les roseaux taciturnes
Murmurant aux soupirs des tortures nocturnes,
Disent que Pérama [1], lieu des plaisirs d'Ali,
Aux coups de sa vengeance assure un morne oubli ?
Triste lac ! je cherchais le repos sur tes rives :
Un caprice y noya seize épouses plaintives,
Qu'au sérail de Mouctar mille rivalités
Livrèrent aux arrêts par son père dictés !....

[1] Maison de plaisance du pacha.

Oh ! si tu hais Ali, voile avec soin tes haines.
Quels monts, quels bois, quels murs sont libres de ses chaînes ?
Où le fuir, Éminé ? qui peut t'en affranchir ?
Monastère ou mosquée, il ose tout franchir.
Dévoue, ainsi que moi, tes nuits et tes journées
Au salut des vivans : voilà nos destinées.

ÉMINÉ.

Ah ! puisqu'aux malheureux la feinte est un secours,
Il est pour la vertu des innocens détours.
J'étoufferai ma haine ; oui, le ciel le commande.

SÉPHÉRIM.

Vers le temple où les Grecs adorent Vénérande,
Là bas, tu vois d'Ali les camps se déployer,
Rejoins-le : je te suis par un obscur sentier.

(Éminé se retire avec ses femmes. — Samuël sort de sa grotte.)

SCÈNE IX.

SAMUEL, SÉPHÉRIM.

SÉPHÉRIM à soi-même.

ALLAH ! de cette épouse inspire le langage.

SAMUEL à soi-même.

JÉSUS ! de ce Persan protège le passage.

SÉPHÉRIM.

Que vois-je ?... un prêtre grec !

SAMUEL.

Que vois-je ?... un vil Imam !

SÉPHÉRIM.

Fuis, imposteur chrétien !

SAMUEL.

Fuis, trompeur musulman !

SÉPHÉRIM.

Je dois de l'idolâtre éviter toute approche.

SAMUEL.

Saluer l'infidèle est pour nous un reproche.

SÉPHÉRIM.

Ton vœu ne te prescrit que de l'assassiner.

SAMUEL.

Le tien te fait la loi de nous exterminer.

SÉPHÉRIM.

Jamais Dieu n'ordonna le meurtre, qu'il abhorre.

SAMUEL.

Un frère dans l'erreur est notre frère encore :
Dieu veut qu'il soit instruit, mais non pas immolé.

SÉPHÉRIM à soi-même.

Est-ce un Grec que j'entends ?

SAMUEL à soi-même.

Un Turc m'a-t-il parlé ?

SÉPHÉRIM.

Nomme-toi.

SAMUEL.

Samuël.

SÉPHÉRIM.

Toi, Polémarque illustre !...

SAMUEL.

Nomme-toi.

SÉPHÉRIM.

Séphérim : ce nom a moins de lustre.

SAMUEL vivement.

A tous les opprimés tes faits l'ont publié ;
Je les sers par l'audace, et toi par la pitié.

SÉPHÉRIM.

Les cieux, dont nous tenons le Coran équitable,
N'ont jamais dit à l'homme : « Égorge ton semblable.

SAMUEL.

Notre Évangile, auguste en sa simple douceur,
Dit à l'homme offensé : « Pardonne à l'offenseur. »

SÉPHÉRIM.

Pourquoi donc tant d'horreurs à notre foi contraires ?

SAMUEL lui tendant la main.

Joignons nos mains ensemble.

SÉPHÉRIM lui donnant la sienne.

Oui, jurons-nous, en frère
De défendre sans choix les enfans d'Israël,
Les enfans de Jésus, et tous ceux d'Ismaël.
Quelle est la loi des lois ? la Charité suprême.
Les cultes sont changeans ; sa voix toujours la même.

SAMUEL.

Oui, le seul fanatisme a tiré du néant

Ces faux noms d'hérétique et d'impur mécréant.
Ah ! ne donnons la mort qu'à celui qui la donne.
Souillé du sang d'Abel, que tout Caïn frissonne :
Le sang lave le sang ; et, vengeant nos foyers,
Le meurtre n'est permis que sur les meurtriers.

SÉPHÉRIM avec feu.

Va, nos cœurs s'entendront pour sauver les victimes :
Sois béni. Cachons bien nos complots légitimes.
L'Humanité nous dit qu'en ce vaste univers
IL N'EST QU'UN SEUL VRAI DIEU SUR MILLE AUTELS DIVERS.

(Ils s'embrassent et se séparent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tente militaire : sur l'un des côtés, on aperçoit l'entrée d'un pavillon réservé aux femmes du pacha ; sur l'autre, un seui qui communique avec le camp ; et dans le fond, on découvre, sous les draperie suspendues à des piquets dorés, les bords du Glikis et les sites lointains et sau-vages qui environnent Souli.

SCÈNE I.

ALI, PHOTOS, TAHIR, VAYA, ELMAS, MOSAEL, ETC.,
JANISSAIRES, GRECS-ALBANAIS.

(Le visir vient s'asseoir sur un sopha ; des esclaves déposent sur deux table les livres de la loi chrétienne et de la loi musulmane. L'un d'entre eux apporte au visir un poignard qu'il place sur sa ceinture ; un autre lui donne une longue pipe d'Asie. Les membres du conseil et les guerriers se rangent debout, autour de lui.)

ALI.

Eh bien ! des vagabonds, infestant ces rivages,
Faut-il paisiblement souffrir les brigandages?
Ne dois-je pas toujours lever sur leurs chemins
Le glaive surveillant qu'on remit en mes mains?
Par les coups de l'audace en des rocs embusquée
Si de votre visir l'épouse est attaquée,
Si ma chère Éminé, qu'escortaient mes soldats,
De Janina vers moi n'a pu porter ses pas,

Ces hordes, instrumens des nations profanes,
Viendront brûler vos toits, piller vos caravanes,
Outrager, enlever vos femmes et vos sœurs :
Quels seront vos garans contre ces ravisseurs ?
Plus forts que les agas chargés de vous défendre,
Ils viendront hardiment vous égorger, vous vendre ;
Et leur impunité jouira de vos biens
Aux sommets du Timphée, aux monts Cérauniens.
Les beys de Delvino, de Bérat et d'Aulone,
Ces traîtres, dont partout la ligue m'environne,
Donneront un refuge aux auteurs de vos maux,
Dont se rira l'orgueil des pachas, mes rivaux.
Contre les scélérats qui souillent notre terre
La neutralité fausse est pire que la guerre.
Étais-je un inhumain qu'on devait abhorrer
De vouloir les poursuivre et vous en délivrer ?

(Il se lève, et s'adresse au fils de Jévellas.)

On m'accusait, Phôtos ! et moi, visir suprême,
Qu'on offense en mon titre et dans tout ce que j'aime,
J'aurais purgé les bords de l'âpre Chamouri
Du ramas des brigands qui l'ont tant appauvri,
Si le soupçon jaloux de votre indépendance
Dans les forts de Souli n'eût craint ma résidence.
Mais notre paix conclue a détruit mon espoir :
Vos Grecs ont rejeté l'abri de mon pouvoir ;
Et préférant aux lois les discordes cruelles
De leurs patrons élus, de leurs primats rebelles,
Dans la lice anarchique ouverte aux concurrens,
La peur d'un souverain leur fait mille tyrans ;

Et de leurs vils soldats l'atroce indiscipline
Jusque sous mes drapeaux exerce la rapine.
Voyez.

PHOTOS.

Ces révoltés seront bientôt réduits.
Leurs désordres, seigneur, que la guerre a produits,
Dans nos champs mieux gardés finiront avec elle.
Telle est de ses horreurs la suite criminelle
Qu'à jamais elle arrache aux labeurs des sillons
Ces rangs d'hommes armés, débris des bataillons,
Qui, sans mœurs et sans frein, n'ont plus dans leur misère
Les vertus de la paix ni celles de la guerre,
Et qui, n'étant plus rien, guerriers ni laboureurs,
Pour solde ont le pillage et pour lois leurs fureurs.

ALI.

Les a-t-on fait agir?... qui?

PHOTOS.

Je ne puis le croire.

ALI.

J'atteindrais bien le fil de quelque trame noire
Si j'étais méfiant et jaloux de punir...
Mais, heureux du traité qui vient de nous unir,
De mon esprit serein j'éloigne tout ombrage.
Eminé m'est rendue!...

PHOTOS à part.

Ah! dis à l'esclavage.

ALI.

Éminé! tendre objet qu'on m'a presque ravi!...

(A Phôtos.)

Dans nos débats communs sa voix vous a servi.
Si vous la connaissiez !...

PHOTOS à part.

Je ne l'ai que trop vue !

ALI d'un air ouvert.

Tes frères de Souli, mon fils, l'ont défendue ;
Je le sais : ils seront mes enfans à jamais ;
Je les porte en mon cœur.

PHOTOS à part.

Ah ! comme tu nous hais !

ALI de même.

Où donc à mes bontés se cache encor ton père ?
Veut-il en fier lion mourir dans un repaire ?
D'une perfide paix craint-il l'hostilité ?
Son cœur ferait injure à ma sincérité :
A celui qui peut tout la feinte est inutile.

PHOTOS.

J'ignore en quel désert son courage s'exile.

ALI.

Tu l'ignores ?... Comment ? ni de jour ni de nuit,
Tu n'as de Jévellas approché le réduit ?

PHOTOS troublé.

Moi !...

ALI bas à Vaya.

Qu'en dis-tu, Vaya ? (Haut.) Tahir, qu'on me désigne
Chacun des habitans dont la valeur insigne

Sauva mon Éminé, qu'on voulait m'arracher.

PHOTOS.

Leur zèle est généreux ; il aime à se cacher.

ALI d'un ton de bonté amicale.

Eh ? pourquoi se soustraire à ma munificence ?
Nous sommes compagnons depuis notre alliance ;
Et l'élite des tiens, qui suit mon étendard,
Doit au prix du service avoir sa noble part.
Moi, né de Tébélen, moi, ton compatriote,
Suis-je autre qu'un Valaque, et presqu'un Souliote ?
Créé visir, on dit que mon aïeul descend
D'un chef que Bajazet arma pour le Croissant,
Que, brillante d'exploits, ma race est musulmane :
Mensonge des flatteurs que mon penchant condamne !
Votre sang est le mien : je ne me reconnais
Qu'issu des premiers Grecs ou des vieux Albanais.
J'en chéris le langage, organe du génie
Par qui de nos rochers l'ignorance est bannie.
Quand de Smyrne à Chio cent voix font retentir
La leçon des écrits chers au vainqueur de Tyr,
Des deux savans Cosmas la chaire fraternelle
Enseigne à Janina sa gloire originelle :
Je fondai leur école, où, du Pinde accourus,
Vous m'apprites les noms d'Achille et de Pyrrhus.
Vos coutumes jamais les avais-je attaquées ?
Vos chapelles, vos croix, siégent près des Mosquées ;
Et l'Albanais chrétien, l'Albanais ottoman,
Là, voit s'ouvrir sa bible, et là, notre Coran.
J'agis en bienfaiteur.... Vous plaindrez ma mémoire.

Que dis-je ? au sort des Grecs tient ma force et ma gloire.
Ce n'est point dans leurs rangs qu'un sultan peut choisir
Ses puissans effendis, ou son premier visir.
Son drapeau me menace, et vos exploits m'honorent.
Le Divan le sait trop : ses firmans vous dévorent :
Chacun d'eux vous arrache une dîme de plus,
Et fait maudire en moi l'exacteur des tributs.
Cette Porte Ottomane est le gouffre où sans cesse
Passent tous vos trésors, s'engloutit ma richesse.
Le sultan, son sérail, nos ulémas encor,
Séraskiers et cadis se partagent notre or;
Notre or s'écoule aux mains de leurs fiers janissaires ;
Notre or s'épuise en dons à mes prompts émissaires,
Des brigues de la cour subtils observateurs,
Et de ses coups-d'état secrets avant-coureurs.
Par eux cet or versé conjure les tempêtes :
Souvent je vous l'ai pris pour racheter vos têtes ;
Et vos sombres chagrins détestaient mon pouvoir
Lorsqu'à vous dépouiller me forçait le devoir.
Que de fois j'ai pleuré de vous coûter des larmes !
Cependant contre moi vous preniez tous les armes :
Votre haine invoquait, au risque d'autres fers,
L'Europe tout émue en ses trônes divers.
Vénitiens, Hongrois, Anglais et Moscovites,
Vous ont tous prodigué leurs secours hypocrites,
Non pour vous illustrer, non pour vous affranchir,
Mais pour vous posséder et se mieux enrichir.
Votre sang a payé leurs vaines ambassades.
Les Russes et les Francs, dédaignant vos peuplades,
Dans Corfou, dans Parga, n'ont traité qu'avec moi :

* Mon nom grandi par eux redoubla votre effroi.
* Le Bronté d'Albion [1], ami de notre empire,
* Me nomma le héros, le Pyrrhus de l'Épire;
* Et leur commun respect de mon autorité
* Leur fit trahir le vœu de votre liberté.
Tous vous vendraient : songez au destin de Venise.

PHOTOS.

Elle s'anéantit dès qu'un chef l'eut soumise [2].

ALI.

Quand on ne peut fonder, on a l'ambition
D'attacher sa mémoire à la destruction.

PHOTOS.

Le nom de fondateur des cités qu'on fait naître,
Brille mieux que le nom de destructeur.

ALI souriant.

Peut-être.

PHOTOS à part.

Monstre!

ALI.

Troie embrasée illustra les payens.
Constantinople en feu charmerait vos chrétiens.

PHOTOS.

Athènes relevée ennoblirait le monde.

ALI.

Non, l'Occident trompé croit notre race immonde,
Et souffle en vos esprits ces classiques erreurs
Pour nous livrer en proie à d'avares fureurs.

[1] L'amiral Nelson.
[2] Bonaparte.

Le fameux Scanderberg, votre dernier Hercule,
Héros de l'Albanie, a-t-il un digne émule?
Serait-ce dans Vidin l'aventurier Oglou,
Hasardeux partisan de Prague et de Moskou,
Qui, séduit aux splendeurs des vieilles républiques,
Rétablirait des Grecs les vertus politiques?
Ce n'est rien qu'un brigand, qu'on exalte en héros
Pour troubler de Sélim le stupide repos.
Par l'ordre du Divan chargé de le combattre,
Je l'attaquai moi-même, et sans vouloir l'abattre
Afin que du sérail le pouvoir balancé
Désarmât devant nous son orgueil abaissé.

PHOTOS.

On crut votre retraite approuvée à Bysance,
Quand l'Égypte envahie eut fait craindre la France.

ALI.

Oui, ce fut mon prétexte; et sous Nicopolis
Près de trois cents Français périssant assaillis,
Devinrent au Divan qui m'a cru leur complice
La preuve de mon zèle accusé d'artifice.

PHOTOS.

Des hauteurs d'Actium vous vîtes ce combat.

(A soi-même, tristement.)

Ciel! voulais-tu deux fois que l'honneur succombât
Au même promontoire où vainquit un Octave?

ALI.

Qu'est-ce Octave?

PHOTOS.

Un tyran, qu'a béni Rome esclave,

Qu'elle nommait Auguste, et mit aux rangs des dieux.

ALI avec ironie.

Tout ce que l'homme craint, sa peur l'élève aux cieux.

PHOTOS avec indignation.

Ou l'envoie aux enfers quand l'équité l'inspire.

ALI.

Ne maudissons jamais : chacun a son martyre.

PHOTOS.

Et chacun son salaire après avoir vécu.

ALI.

Dieu voit tout, chers amis, le vice et la vertu.
Il suffit. Déroulons nos firmans, nos messages.

(Il ouvre des papiers qu'on lui donne.)

Quoi ! les Russes de Zante insultent mes rivages....

(Il lit une autre dépêche.)

Ah !... rendre Prévésa, conquise à mes exploits !
Non, déjà du sultan j'écoutai trop la voix,
Quand Rose, des Français courageux capitaine,
Aux prisons du sérail fut conduit sous ma chaîne.
C'était notre allié : le remords m'en resta....

(Lisant une autre dépêche.)

Mes fils Mouctar, Véli, tous deux quittent l'Arta :
Leur troupe réunie est de ces lieux voisine....
Bientôt nous combattrons les beys de l'Argirine,
Et leur père à leur tête, au plus fort du danger,
Va leur apprendre à vaincre, et même à le venger.
Ils assiégeaient Souli, quand vous m'étiez rebelles :
Mais ces jeunes aiglons jamais n'auront mes ailes.

PHOTOS à part.

Ni tes serres.

ALI en souriant.

Vos coups ont dû les étonner....
J'aurais su vous atteindre... et tout vous pardonner.

PHOTOS à part.

O sort ! quel est le droit que ton caprice donne,
Si l'homicide même est celui qui pardonne !

ALI.

Publicain Mosaël, engage à mon trésor
Sur les juifs prévésans vingt mille bourses d'or :
A mes apprêts guerriers elles sont nécessaires.
Ton prophète défend les amas usuraires....
Tu trembles ? mon serment consacre à te payer
Les biens des condamnés... dont je suis l'héritier.

(Montrant une requête qu'il a parcourue des yeux.)

Vois, Elmas, l'un d'entre eux, dont la famille entière
Trois ans, par mon arrêt, a gémi prisonnière,
Reçut, avec l'espoir de son futur pardon,
Le droit de mendier le prix de sa rançon :
L'aumône en l'acquittant de mes fers le délivre.
Fais sortir ses parens ; je leur permets de vivre.
Mais quoi ! mon indulgence envers l'infortuné
Est-elle un doux effet du retour d'Éminé ?
On l'amène....

PHOTOS à part.

O mon cœur ! jouis de sa présence.

ALI impétueusement.

Sortez tous.

PHOTOS à part, en se retirant.

Sans la voir !

ALI de même.

Sortez.... elle s'avance.

SCÈNE II.

ÉMINÉ, ALI, SUITE DE FEMMES.

ALI.

Te voilà ! de mes yeux la lumière et l'amour !
Astre pur qui revient éclairer mon séjour !
La foule des beautés qui parent mes domaines
M'a coûté moins que toi : tu m'as coûté des peines.
J'ai frémi de te perdre... Ah ! prompt à te chercher,
Mes bras à l'enfer même auraient su t'arracher.
La mort m'entraînerait avec toi dans l'abîme.

ÉMINÉ.

Modère les transports que ta bouche m'exprime :
Ce que tes passions y mêlent de fureur
Trouble encor mes esprits qu'a frappés la terreur...
A ma triste faiblesse épargne les images
Des tourmens de la vie et de ses noirs orages :
Ton courage s'y plaît, enclin à s'agiter ;
Mais mon cœur défaillant les peut-il supporter ?

ALI.

Eh bien, de doux objets entretiens ta pensée.
Que veux-tu ? cette ardeur par ta voix repoussée,
Ce feu, que mon berceau reçut de nos climats,

Qui me pousse à travers les hasards, les combats,
Ce feu, s'il t'épouvante, immodéré sans doute,
Produisit, en frayant ma glorieuse route,
Mes grandeurs, mes hauts faits, me fit rompre à la fois
Les barrières des monts et les digues des lois,
Du pacha Capellan charmer en toi la fille :
Sous le froid de mes ans sa flamme encore brille ;
C'est lui qui, dans mon cœur, prolonge un seul moment
En siècle de plaisir, en siècle de tourment :
Il me brûle pour toi, seule épouse que j'aime :
Souffre donc sa fureur ; l'amour rend tout extrême.

ÉMINÉ.

Ali m'aime, dit-il !

ALI.

Qu'exiges-tu d'Ali ?

ÉMINÉ.

Qu'il me jure à jamais de protéger Souli.
Ses habitans zélés à tes bras m'ont rendue ;
Et tu leur dois le prix de m'avoir défendue.
Le sage Séphérim, qui suivit tous mes pas,
Les a bénis lui-même.

ALI.

Il ne les connaît pas.

ÉMINÉ.

Je leur dois mon salut.

ALI.

Qu'est-ce qui t'a sauvée ?
La peur de ma vengeance aux brigands réservée.

ÉMINÉ.

Non, Ali; d'un bienfait sied-il de s'acquitter
Par les lâches motifs qu'on ose lui prêter?
Malheur à l'homme ingrat qui ne le récompense!
Nul plaisir n'est si pur que la reconnaissance.

ALI.

Et rien n'est si profond que le ressentiment
Qu'inspire toute injure à mon cœur véhément.
Veux-tu que l'un des chefs de ces bandes hardies,
Soutenant la révolte et les trames ourdies,
Se vante sur ces bords d'avoir pu te saisir,
Et disperser ma garde et braver son visir?
Je commençai comme eux : tiens, mon propre génie
M'apprit où peut monter une audace impunie;
Jeune, autour des forêts, je courus au butin;
Je liguai des amis qu'enrichit mon destin.
« Au brave appartient tout : ose, disait ma mère :
» Tu n'as que l'héritage acquis au cimeterre.
» Si tu fuis les pachas, si tu crains leurs bourreaux,
» Voue aux affronts ta vie et tes mains aux fuseaux. »
Ont-elles d'autres mœurs ces familles ingrates
Que renferme Souli, ces races de pirates,
D'homicides voleurs, de brigands factieux,
Qui, sur de vieilles tours retranchés dans les cieux,
Fondent en nos vallons, et tout fiers de leur proie
Rugissent aux déserts les hymnes de leur joie?
Jadis leur compagnon, aujourd'hui leur fléau,
Mon courroux vengera leur outrage nouveau.

ÉMINÉ.

Que dis-tu, Tébélen? Si telle est ta colère,
En vain des malheureux, s'efforçant à me plaire,
Auront donc invoqué le secours de ma voix
Pour s'assurer la paix dont tu dictas les lois!
* Je ne m'étonne plus qu'au faîte des montagnes
* Ils cachent leurs enfans, leurs plaintives compagnes;
* Qu'au plus haut des glaciers leurs cloîtres suspendus
* Dérobent tout accès à tes piéges tendus;
* Que, faisant craindre au loin tes visites fatales,
* Ta présence annoncée aux fêtes pastorales
* Y porte l'épouvante, et ne trouve en tous lieux
* Qu'un espace désert, morne et silencieux :
* Je ne m'étonne plus d'avoir vu tant de larmes
* Couler sur les débris entassés par tes armes....
* Terrible Tébélen, au nom de nos sermens,
* Abjure de ton cœur les prompts emportemens!
Toucherai-je une main de sang toujours baignée?
Épargne, épargne au moins ceux qui m'ont épargnée.

ALI.

J'y consens : quels sont-ils?

ÉMINÉ.

Souliotes pasteurs.

ALI.

Ces pasteurs sont soldats. Signale à mes faveurs
Celui qu'en tes périls distingua ton estime.

ÉMINÉ.

Tous m'ont prêté secours d'un élan magnanime.

ALI à part.

Craint-elle à mes soupçons de désigner Phôtos ?

(Haut.)

Tes souvenirs, crois-moi, renaîtront du repos.

ÉMINÉ à part.

Que pense-t-il?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISMAIL.

ISMAIL.

Visir....

ALI.

Quelle alarme te presse,

Ismaïl?

ISMAIL.

Du complot que prévit votre altesse
Vos fils ont eu la preuve; et votre ordre accompli
Rompt la trève indulgente accordée à Souli.
Le consul des Français fit passer de Corcyre,
Au mépris des traités, un frauduleux navire
Qui, flottant arsenal, recelait en ses flancs
L'incendiaire amas des congrèves brûlans.
Nos voiles l'ont surpris aux mains des Parganiotes
Prêts à munir les forts des pervers Souliotes.

ALI.

De leurs cent montagnards, admis sous mes drapeaux
Aucun n'a du Glikis pu traverser les eaux?

ISMAIL.

Non.

ALI.

Sont-ils désarmés?

ISMAIL.

Tous.

ALI.

Leur chef?

ISMAIL.

On l'enchaîne.

ÉMINÉ à part, d'une voix tremblante.

Qui? leur chef!

ISMAIL.

A vos pieds votre garde le traîne:

Le voici.

ÉMINÉ à part, et douloureusement.

C'est Phôtos! lui, mon libérateur!

ALI.

Eminé, loin de moi tes soupirs, ta frayeur.
Va dans la double tente aux femmes préparée.

(A ses esclaves.)

Vous toutes, soutenez sa faiblesse éplorée.

(A Éminé.)

Va, te dis-je...

ÉMINÉ.

Ah, seigneur!...

ALI.

Pour qui m'ose trahir
Voudrais-tu m'implorer et me désobéir ?

(Éminé se retire avec émotion.)

SCÈNE IV.

ALI, PHOTOS enchaîné, SOULIOTES enchaînés à sa suite; ISMAIL, JANISSAIRES.

PHOTOS.

Scélérat, que le ciel et que l'Epire abhorre,
De l'affreuse Kamco fils plus affreux encore,
Qui, digne d'une sœur complice de tes vœux,
Promis à la barbare un lit de nos cheveux;
Qui, dans les jours d'hymen, souillé de parricides,
Surpassas en noirceurs les festins des Atrides :
Ainsi tu nous trompas sur tes desseins cruels
Par une paix hostile et des pactes mortels !
Ta ruse attire à toi nos rangs auxiliaires
Pour nous livrer sans arme à tes vils janissaires ;
Et ta rage, aspirant à voir le sang jaillir,
De vaincre sans combat ose s'énorgueillir !
J'espérais qu'en mourant l'effort de mon courage
De te revoir encor m'épargnerait l'outrage :
Mais des flots d'assassins rugissant contre nous
Ont surmonté mon bras : j'attends tes derniers coups.
Crois-tu que de tes pieds je baise la poussière ?

ALI.

Valaque révolté, lève ta tête altière

En Hellène qu'embrase un feu de liberté :
Refuse à mes genoux de courber ta fierté.
Que parlez-vous de paix ? est-ce que la licence
Traite avec notre foi de puissance à puissance ?
A tous les rois chrétiens si l'Ottoman jamais
Ne cède qu'une trève et n'accorde la paix,
Prétends-tu qu'un lien m'engage envers un traître,
Un esclave, un raya, né pour servir son maître,
Depuis qu'Allah, propice à nos Mahométans,
Ceint le front des visirs d'un rayon des sultans ?

PHOTOS.

Dieu m'a fait ton égal.

ALI.

Je punis et pardonne;
Je dispense les prix, les biens; la main qui donne
Fut toujours au-dessus de la main qui reçoit.

PHOTOS.

La tienne ravit tout : rends tout ce qu'elle doit.
Ton sang ne peut payer celui qu'il fit répandre.

ALI avec une amère ironie.

Ma rigide équité doit-elle aussi vous rendre
L'aliment de la guerre utile à vos succès
Qu'à Parga vous apporte un navire français ?

PHOTOS vivement.

Tu me l'apprends!... toujours la France aima la Grèce :
Au sol des demi-dieux sa grandeur s'intéresse.

ALI.

Vils Grecs, de vos désirs l'essor indépendant

Veut encore à l'Asie opposer l'Occident.
Vous m'appelez cruel! votre liberté l'ose!
Les pleurs du monde entier seraient peu pour sa cause:
Sujets des Musulmans, le carnage de tous
Ne vous coûterait pas pour hériter de nous.
Qu'ont produit les ferveurs de vos libres apôtres?
D'ambitieux primats, tyrans les uns des autres,
Des bourgades sans frein qui, lasses de souffrir,
A mon joug moins pesant tendent à recourir.
Vous mesurez pour moi la haine à vos blasphêmes :
Mais voyez nos fakirs, trompant vos anathêmes,
Du haut des minarets se jeter par amour
Afin que leur trépas me vaille un heureux jour.

PHOTOS.

Ainsi le zèle aveugle est martyr de l'impie!

ALI.

Ecoute, audacieux : maître ici de ta vie,
Je ne veux plus laisser la secte des chrétiens
Dans la haute cité d'où les Grecs, tes soutiens,
Menacent d'un regard et la double Albanie,
Et le cours d'Aréthon, et les mers d'Ionie;
* Lieu qui domine au loin de vastes horizons,
* Où Janina s'efface aux brouillards des vallons;
* Poste que mon pouvoir est jaloux de vous prendre,
* Propre à vous subjuguer, mais propre à vous défendre
Que Jévellas, ton père, instruit de ton danger,
A me livrer Souli consente à s'engager,
D'honneurs et de trésors j'enrichis ton jeune âge :
S'il refuse tu meurs. Son fils est mon otage.

Mes argus l'atteindront dans les lieux écartés
Où toi même l'a vu.... tes pas étaient comptés.
Cède : l'or ou le fer rend les ames dociles;
Et de tous les mortels ce sont les grands mobiles.
Fais fléchir Jévellas au gré de mes souhaits;
Je t'accueille en ma garde et t'ouvre mon palais.

PHOTOS avec fierté.

Ali, porte le deuil à ma mère, à mon père :
Prends le sang de Phôtos; et sache qu'il préfère
Aux murs que tes forfaits de luxe ont revêtus,
Nos stériles rochers si féconds en vertus.

ALI.

L'effroi triomphera de ton penchant sauvage.
Qu'on le garde. A sa mère adressez mon message.
Ismaïl, veille à tout : je veux voir Eminé.

(Il entre dans la tente de ses femmes.)

SCÈNE V.

PHOTOS, SOULIOTES, GARDE TURQUE.

PHOTOS.

Eminé !... quel transport l'a vers elle entraîné ?
Des regards qu'en passant m'a jetés son estime,
Cet Arnaute jaloux lui ferait-il un crime ?...
On m'épiait dans l'ombre.... Il sait que mon secours
Aux pas de la princesse a rouvert les détours
Des marais de l'Averne où l'attaquait l'audace....
Il n'en a point parlé : ce silence me glace.

Un soupçon dans son ame est un arrêt de mort.
Mais, s'il reçut de tout un fidèle rapport,
Qu'aura-t-il appris? rien, que la noble innocence
De sa pitié pour nous et de sa bienfaisance.
Si je suis criminel, Eminé ne l'est pas :
Elle ignora toujours l'effet de ses appas.
Tes esclaves, Ali, tes lois, ta jalousie,
Le culte où tu puisas ta sombre frénésie,
Les voiles du sérail et son obscurité,
Aux yeux de l'univers dérobaient sa beauté.
Je l'ai vue!... ah! son front, qu'ennoblit la tristesse,
Ne peint que les douleurs où languit sa jeunesse :
Mais que n'est-elle née en nos monts ceints de fleurs,
Où son riant éclat eût vaincu leurs couleurs!...
Je ne frémirais pas qu'attirant ta vengeance
Mon hommage altérât sa chaste indifférence.
Libre, heureuse, son cœur eût daigné m'écouter....
Mais, va, de mon désordre il ne peut se douter :
Hélas! elle est à toi!... Je mettrai mon courage
A bannir, en mourant, son adorable image.
Que dis-je? est-ce Phôtos, le fils de Jévellas,
Nourri par Moscholie au milieu des combats,
Est-ce lui, quand la mort plane sur tous ses frères,
Qui ne peut surmonter d'amoureuses chimères?...
De la vie, en ces lieux, un Grec ne doit sortir
Qu'amant de la patrie et son zélé martyr.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALI, LES GARDES DES PRISONNIERS.

ALI aux janissaires.

Emmenez ces captifs : Eminé les protège.

PHOTOS à part.

Noble cœur !

ALI.

De Souli qu'on prépare le siége :
Je rejoins mes soldats ; allez.

SCÈNE VII.

ALI seul.

Mon bon destin
Vaincra l'orgueil, Souli, de ton peuple hautain ?
Hellènes, qui troublez le bercail de l'Epire,
Son pasteur frappera vos têtes en délire ;
Il va tous vous abattre, indomptables taureaux,
Indociles béliers de ses humbles troupeaux.
Oui, rebelles, qu'agite une impuissante rage,
A vos mugissemens répondra le carnage.
Vils rayas ! vils chrétiens ! les Turcs vont vous plonger
Dans le fond des enfers.... Que veut cet étranger ?

SCÈNE VIII.

AJAZID, ALI.

ALI.

Qui cherches-tu ?

AJAZID.

Seigneur, accueillez un fidèle;
Et que l'ange d'Allah vous couvre de son aile!

ALI.

Parle.

AJAZID.

Du grand Ali, prince victorieux,
De la sublime Porte ornement radieux,
Mon œil cherchait ici le conseiller intime,
Ismaïl, du palais sélictar magnanime.

ALI.

Ismaïl? vers ce chef quel désir te conduit?

AJAZID.

Chez l'auguste visir l'espoir d'être introduit.

ALI.

Qui t'a dit qu'Ismaïl fût dans cette demeure?

AJAZID.

Les gardes qu'à l'entour vient de relever l'heure.

ALI.

Quel es-tu? d'où viens-tu? quel pays est le tien!

AJAZID.

Mon destin est d'errer : marchand arménien,
Je parcours tous les lieux où la richesse abonde :
Un enfant du commerce est l'habitant du monde.
Les tissus que nuance un art ingénieux,
Les pierres dont l'iris luit et rayonne aux yeux,
Attirés de l'Indus et des rives du Gange,

De tout l'or des pachas me promettent l'échange,
Si le noble Ismaïl daigne par son secours
De mon trafic heureux faciliter le cours.
Ce guerrier est d'Ali le favori suprême :
On sait même au Divan combien son maître l'aime.

ALI.

Au Divan !... que dis-tu ? son nom vint jusqu'à toi !

AJAZID.

Je brûle de le voir....

ALI avec une apparente simplicité.

Ouvre ton cœur.... c'est moi.

AJAZID.

Vous Ismaïl !

ALI.

Moi-même.

AJAZID baisant le pan de sa pelisse.

A tes pieds je m'incline,
Illustre compagnon d'une grandeur divine !
Tel, appui d'un haut cèdre, un palmier glorieux
De ses bras fraternels le défend sous les cieux.

ALI.

Ton intérêt d'Ali réclame une entrevue ?

AJAZID.

Oui ; daignez....

ALI l'examinant avec défiance.

Etranger, tu ne peux à sa vue
T'offrir que désarmé : son ordre en fit la loi,
Du jour qu'un assassin surprit sa noble foi.

AJAZID.

Hors de ce pavillon j'ai déposé mes armes.
Mon approche au visir ne peut causer d'alarmes.

ALI.

Dis-moi ce qu'au Divan on racontait de nous.

AJAZID.

Au Divan.... comme ailleurs.... retentissent vos coups
Leur gloire est parvenue au fond de l'Arménie,
En Perse où le Calife étendit son génie:
Sinope, où Mithridate a fui loin des Romains,
La Mecque, où le prophète éclaire les humains,
Tout s'entretient des faits de votre puissant maître.

ALI.

Mais aux murs de Stamboul [1] on l'accuse peut-être?
Révèle tout sans feinte : il ne peut t'écouter :
Tu n'as pas avec moi besoin de le flatter.

AJAZID hésitant.

On juge mal des grands aux discours de l'envie.

ALI.

Le fiel qu'elle répand peut menacer leur vie.

AJAZID l'examinant avec soin.

Le visir vous est cher?...

ALI.

Ce n'est pas à demi
Que d'un juste rapport te paira son ami.

[1] Constantinople.

AJAZID avec une précaution timide.

Seigneur... si de la cour on en croit les mensonges....
Noirs récits.... que la haine enfanta dans ses songes...
Et qu'ici vous répète Ajazid frémissant
Pour vous marquer son zèle, en vous obéissant....
L'auguste Ali, qu'au loin vante la renommée....

ALI.

Achève.

AJAZID.

Est le fléau de la Grèce opprimée.
Né vil, il s'éleva, sans culte, sans devoir,
De la rapine au meurtre et du meurtre au pouvoir.
De mille horreurs.... dit-on.... sa jeunesse est noircie;
Et l'orgueil de son ame, avec l'âge endurcie,
Regarde sur la terre un peuple infortuné
En bétail producteur aux couteaux destiné.
Pour l'oreille d'Ali les sanglots ont des charmes :
Il a des yeux d'airain pour la misère en larmes.
Ses plus chers favoris.... de son cœur méprisés...
Par l'ingrat, tour à tour, périssent écrasés.
Son joug, que l'Infidèle et le Croyant abhorre,
Imprime la terreur jusque vers le Bosphore.
Sélim frémit de voir sa folle cruauté
Entasser sous le glaive un or ensanglanté,
Source des attentats de ses drogmans sinistres
Marchandant au sérail la tête des ministres.
Voilà ce que la cour ose en dire aujourd'hui.

ALI hors de lui-même.

Ah ! Sélim pressent-il qu'armant tout contre lui

Je suis capable encor.... si mon prince l'ordonne,
D'enlever.... pour Ali.... l'Epire à sa couronne.
Ce visir, qu'aiderait le Nord et l'Occident
A s'asseoir dans la Grèce en prince indépendant,
Cet homme vil, dit-on, né d'un berceau vulgaire,
Peut de l'empire un jour n'être plus tributaire.
Le Sultan pâlirait qu'il voulût l'approcher :
Aux champs de Salonique il vit Ali marcher :
Il le vit, soumettant les vanités guerrières,
Régir de cent rivaux les nombreuses bannières,
En visir des visirs, rassembler à sa voix
Tous leurs camps si divers de langage et de lois,
Et faire présager à la Porte étonnée
Du trône des Osmans la dernière journée.
Thrace et Thessalien, l'appelant un héros,
Des rives du Pénée aux sommets de l'Athos,
Alors dans ses exploits voyant leur délivrance,
Dévoraient en espoir le butin de Bysance.
Le Volga, le Danube, ennemis du sultan,
Promettaient leurs secours au vainqueur du Divan.
L'empire entier croulait, s'il n'eût dans sa défaite
D'Ali par des honneurs acheté la retraite,
Et de la Romélie offert tous les trésors
A l'exterminateur des brigands de ses bords.
Qu'oserait contre lui la lenteur léthargique
D'un sérail dont toujours la sourde politique
Des pachas, des visirs, prompts à le dominer,
Récompense l'audace, et croit les gouverner ?

AJAZID.

La cour peut, disait-on, de leur crime avertie,

En leur place élever l'homme qui les châtie.

ALI.

Tébélen sous le ciel ne craint que deux objets.

AJAZID.

Dieu, sans doute ?

ALI souriant.

Chimère ! il n'y pensa jamais.

AJAZID.

Que craint-il ?

ALI.

Un poignard levé sur sa personne.

AJAZID.

Quel autre objet encor ?

ALI.

Ismaïl, qu'il soupçonne
Sous un dehors zélé de vouloir le trahir.

AJAZID.

Qui? vous, seigneur !....

ALI.

Il sait que tout doit le haïr :
Il sait que de forfaits sa carrière est semée ;
Que ce même Ismaïl est cher à son armée,
Et maître d'y souffler une sédition ;
Que, brûlant en secret d'ardente ambition,
Plus sujet du Sultan que du visir son prince,
Si le trépas d'Ali.... payé d'une province....
Importait à l'État, il pourrait concevoir

L'envie, en le frappant, de monter au pouvoir.

AJAZID balançant encore.

Quoi! de vous il prendrait cette funeste idée?...

ALI après une feinte hésitation à se confier.

Mais, songez-y vous-même... elle est assez fondée.
Les serviles guerriers dont il acquiert l'appui
Ne tiennent qu'à son or, ne tiennent point à lui.
Ils le haïssent tous d'autant plus qu'ils le craignent.
Ce n'est point par l'amour que les satrapes règnent.
Tranquille meurtrier, il a pour défenseurs
Ceux dont il massacra les frères et les sœurs :
Oui, les fils, les neveux de toutes ses victimes,
Veillent sur son repos, l'endorment sur ses crimes.
Il versa tant de sang!.... le sang qu'il fit couler
Le poursuit.... mais, coupable, il ne peut reculer.

AJAZID.

Comment asservit-il des cœurs pleins de vengeance?

ALI.

« Gouverner c'est tromper, » fut toujours sa sentence.

AJAZID.

Espère-t-il rester visir en vous bravant?

ALI.

Je ne sais.... « Tout visir, répète-t-il souvent,
» De pelisses orné, marche de piége en piége :
» Un baril fulminant est son fragile siége,
» Sous lui dans son sommeil toujours près d'éclater. »

AJAZID.

L'éclair d'un feu vengeur pourra-t-il l'écarter?

ALI.

C'est un Argus terrible, et qui livre aux supplices
Du plus léger complot le chef et les complices :
Aux brasiers il les jette ; aux murs, à ses lambris,
Il les scelle vivans pour jouir de leurs cris :
A la rage des Grecs il mesure sa rage ;
Et se montre à nos Turcs tel qu'un lion sauvage.
Mais notre horreur se tait.... un pouvoir souverain
Peut seul à le frapper enhardir quelque main.

AJAZID.

Le souhaiteriez-vous ?

ALI *avec un transport d'indignation simulée.*

Oh ! qu'un tel monstre expire.

AJAZID *effrayé de l'accent de sa voix.*

Paix !

ALI *le rassurant par un sourire.*

Il est loin.

AJAZID *lui montrant un cachet.*

Voyez.

ALI *étonné, mais réprimant son trouble.*

Quoi ! le sceau de l'empire.

AJAZID *avec promptitude et chaleur.*

Du suprême conseil le secret messager
Ici, brave Ismaïl, t'appelle à le venger.

ALI *à part, et furieux.*

L'instinct m'avertissait des attaques du traître.

AJAZID.

Fais tomber le pacha, toi-même tu vas l'être.

ALI.

L'horreur de coups pareils, effroi des Osmanlis,
Valut à ses enfans leurs vastes pachalis :
C'est ainsi que passa dans sa maison altière
L'Etolie et Lépante et la Morée entière.
Imitons-le. Je vais le livrer à ton bras.

AJAZID.

Non.... toi, son Sélictar, c'est toi qui l'abattras :
Moi, non connu de lui, suspect en cette enceinte,
Si le moindre soupçon devançait mon atteinte,
Sans fruit je périrais, jouet de ses mépris,
Torturé, déchiré par lui-même...

ALI *avec une fausse compassion.*

Oui, mon fils.

AJAZID.

Toi seul peux sûrement consommer l'entreprise.

ALI.

Oui... si du grand Sélim un firman l'autorise,
Pour qu'aux soldats vengeurs, qui le verront tomber,
Ce manifeste arrêt serve à me dérober.

AJAZID.

Frappe : je serai là, prêt à faire apparaître
L'ordre fatal.

ALI.

Mon zèle au moins doit le connaître,

Avant que de porter ce coup audacieux....
Tu l'as donc, mon ami?.... mets-le donc sous mes yeux.

AJAZID lui montrant enfin le firman qu'il déroule.

Exécute la loi qui condamne sa tête.
Vois, lis.

ALI le lui arrachant avec fureur.

Ma tête!...

AJAZID épouvanté.

O ciel!...

ALI.

Ma tête!...

AJAZID éperdu.

Où fuir?

ALI le retenant.

Arrête.

AJAZID tombant à genoux.

O dieu de Mahomet, fléchis son cœur pour moi!

ALI riant avec férocité.

Ah! frisonne! ah! pâlis! pleure et gémis sur toi.

AJAZID.

O chers parens, captifs en des fers despotiques!
O moi, faible instrument de rigueurs politiques!
O hameaux de l'Asie! ô prince des Persans,
Tu m'appelais ton frère!.... entends-tu mes accens?
Il faut mourir.

ALI avec le même rire.

De tous telle est la destinée:

Oui, des hommes ainsi l'heure est déterminée.
Tu m'as cru plus que toi sous les coups de la mort,
Et quand tu vas mourir, je prolonge mon sort.

AJAZID.

Mes exploits de Tauris ne feront plus la gloire!
Mort loin de mon berceau, pour moi plus de mémoire

ALI de même.

Ah! pour vaincre l'oubli, faut-il chez un sultan
Briguer l'assassinat qu'ordonne le Divan?

AJAZID se levant.

Je ne le briguai point : imposé par vos guerres,
Ce meurtre était, hélas! la rançon de mes frères.
Te haïssais-je, moi, qui ne te connus pas?
En attaquant tes jours, j'échappais au trépas :
Prisonnier, on me fit cette loi rigoureuse!
J'obéissais.

ALI avec une amère ironie.

Attends la pitié généreuse
D'un Ali, qu'on déteste en satrape inhumain,
Qui méconnaît les pleurs, n'a que des yeux d'airain....

AJAZID noblement.

Tranche, tranche ma vie; elle est du ciel proscrite.

ALI après un long intervalle de réflexion.

Calme-toi : ma main frappe et ma main ressuscite.
Contre des factieux qu'il me faut terrasser,
Ne démens point les faits que je vais annoncer.
Prête à les confirmer ta voix, ou ton silence :
Et du Calife, ici, j'atteste la puissance

Que d'un lâche complot je perds le souvenir.
Tu vivras : Tébélen renonce à te punir.
Ton firman et ton sceau vont m'être salutaires.
Prends le nom de Thabar. Holà, mes janissaires !
Agas, beys, entrez tous !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LES CHEFS ET LES GARDES MUSULMANS.

ALI.

Amis, que sut choisir
Entre mille héros la faveur du visir ;
Vengeurs, qui des brigands préservez ses richesses,
Soldats, à qui sa main partagea ses largesses,
Vous enfin, vrais croyans, qui, peut-être, en vos cœurs
Vouliez que la loi sainte adoucît mes rigueurs ;
Apprenez que Souli, dont les guerriers cupides
Offraient à mon croissant leurs services perfides,
A tenté.... mais, Allah, tu confonds l'insensé
Dans ses propres filets par toi-même enlacé !
On fait parler le trône et la Porte sublime ;
On suppose un arrêt du sultan magnanime ;
Ô profanation de sa haute équité !
On ose de Sélim flétrir la majesté ;
On arme contre moi ce chiffre de l'empire,
Et ce firman de mort (Il le met en pièces) que mon courroux déchire
Frémissant de laisser des actes contrefaits
En exemple éternel du plus grand des forfaits.
Oui, voici le témoin de ce sombre artifice :
Pour me tout dénoncer de tout il fut complice.

Soit dessein, soit prudence, ou tardif repentir,
Il se rend innocent puisqu'il vient m'avertir.
Je pardonne aux erreurs qu'un service compense :
Le plus beau droit d'un prince est l'auguste clémence.
Thabar, sois libre ; et va déclarer au sultan
Qu'un firman imposteur outrage son divan,
Et qu'enfin Tébélen, son humble tributaire,
Des auteurs du complot détruira le repaire.

AJAZID à l'écart, et à soi-même.

Fuis ce tyran : échappe à son pardon menteur.

ALI bas, à Athanase Vaya.

Vaya, frappe de nuit ce noir conspirateur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

*****

SCÈNE I.

(La scène se passe au fond des montagnes escarpées et couvertes de bois qui environnent la ville de Souli. Il fait nuit, et la lune se lève dans un ciel pur.)

ELPHIRE, AJAZID.

ELPHIRE traverse le théâtre, en fuyant avec effroi.

Ah, ciel! n'approchez pas de la craintive Elphire....
Ah! laissez-la.

AJAZID.

D'où naît l'effroi que je t'inspire.

ELPHIRE de loin.

Vous êtes musulman.

AJAZID.

Je suis un malheureux,
Fugitif, égaré....

ELPHIRE fuyant encore.

Laissez-moi!

AJAZID.

Tu le veux?
Je m'arrête; ah! de loin écoute mes prières....

J'implore le secours des lois hospitalières ;
Jeune fille, ton cœur serait-il sans pitié ?

ELPHIRE s'arrêtant et se rapprochant.

Sans pitié....

AJAZID.

Je t'effraye, et suis plus effrayé.

ELPHIRE.

Pour nos cœurs envers vous la pitié n'est qu'un piége.

AJAZID.

Les assassins d'Ali dont le nombre m'assiége....
Ecoute, noble enfant....

ELPHIRE reculant tout émue.

Me toucher de ta main !...
Christol ! Zophas !... à moi !...

SCÈNE II.

Les Mêmes, CHRISTOL s'élançant et levant le poignard sur Ajazid.

CHRISTOL.

Toi mort, Turc inhumain

AJAZID mettant la main sur son sabre.

Courageux nègre ! épargne un meurtre à ma vaillance
L'attaque fait à l'homme un droit de sa défense.
Je cherche à fuir la mort, et non à la donner.

ELPHIRE apaisant Christol.

Cesse !...

CHRISTOL.

Terreur à lui, qui vouloir t'entraîner!
Musulman ne rêver que coupable entreprise.

ELPHIRE.

A son aspect subit la frayeur m'a surprise;
J'ai fait un cri d'effroi : ses plaintes à ce cri
Ont de loin répondu : « Donnez-moi quelqu'abri. »
Tremblante, je fuyais; et sa course rapide
En m'atteignant ici glaça mon cœur timide :
Mais soudain, à ma voix je te vis accourir;
Et mon cœur rassuré songe à le secourir.

CHRISTOL.

Patriarches défendre à leurs fils, à leurs filles,
De parler à ces Turcs, vils marchands de familles.
Ton père et Samuël te l'avoir répété.

AJAZID.

Je connais Samuël par l'hospitalité :
Il prête un sûr asile au mortel qui l'implore :
Il daigna m'accueillir, et le ferait encore.

CHRISTOL.

Toi, le connaître?

AJAZID.

Il sait les périls que je cours....
En frère aux malheureux il offre son secours.
* La poursuite d'Ali me presse et me menace.

CHRISTOL.

* Plusieurs nous faire ainsi plaindre fausse disgrace;

* Plusieurs, chargeant Ali de malédictions,
* Se dire à nous frappés de ses proscriptions,
* Feindre amer désespoir et larmes mensongères,
* Traîtres qui, se glissant jusqu'en nos monastères,
* Venir des vrais proscrits épier les secrets,
* En sombres oiseleurs tendre aux faibles des rets;
* Ou dans les nuits saisir leurs fils et leurs compagnes,
* En hiboux destructeurs des nids de nos montagnes.
* Toi, ressembler, peut-être, à ces oiseaux obscurs
* Circulant sous nos tours, gémissant sous nos murs :
* Mais, sans laisser leur proie avec eux se débattre,
* Moi, chasseur vigilant, à mes pieds les abattre.

AJAZID.

* J'excuse ton chagrin injuste et défiant :
* Trop souvent, sous les traits du malheur suppliant,
* Les rampans messagers du pouvoir tyrannique
* Portent jusqu'au désert leur surveillance inique;
* Aux yeux de la pitié font mentir les douleurs,
* Trahissent l'amitié qu'interrogent leurs pleurs,
* Trompent la charité qu'émeut leur art infâme,
* Et, glaçant à jamais sa source au fond de l'ame,
* Réduisent les humains, tremblans pour leur foyer,
* A fermer à leur frère un seuil hospitalier.

ELPHIRE à Christol.

Cher ami, tu l'entends? à ce seul nom de frère
L'étranger est admis sous le toit de mon père.
Pourquoi de celui-ci fuyais-je le malheur?
Son abord imprévu, son turban, sa pâleur,
M'ont trop épouvantée : il n'a pas le langage

Des méchans ravisseurs que doit fuir mon jeune âge.
* Seule, j'apprivoisais pour la noble Éminé
* Ce chevreau bondissant, de roses couronné,
* Que pour elle mon soin garde en nos bergeries :
* L'heure me rappelait du fond de nos prairies;
* Je chantais, et ma voix à nos lointains échos,
* Apprenait l'hymne saint de l'éternel repos.
* De mes propres accords vaguement pénétrée,
* Un charme attendrissait ma faiblesse enivrée;
* A mes rêves flottans un bruit vint m'arracher :
* Je crus voir des enfers un esprit m'approcher;
* Et de cet inconnu la marche inattendue
* Accrut l'illusion de mon ame éperdue :
Non, il n'est point coupable; et ses plaintifs accens
S'efforçaient de calmer la terreur de mes sens.

AJAZID.

Aimable fille, hélas! pardonne à ma présence
D'avoir de tes loisirs pu troubler l'innocence.
Aux doux sons de ta voix dans les airs modulés,
Les chants de ma patrie, à mon cœur rappelés,
Dans ce cœur tout ému retentissent encore.
Né dans les régions où se lève l'aurore,
Du royaume d'Iran [1] j'habitai les côteaux :
Loin, bien loin! j'entendais les filles des hameaux
Redire en leur chanson, gazel harmonieuse,
Non la paix de la mort, mais d'une vie heureuse.

ELPHIRE.

Vos tranquilles pays n'ont donc pas de visirs?

[1] Nom que les Persans donnent à leur pays.

AJAZID.

Ils en ont : leur pouvoir corrompt tous nos plaisirs.
Comme vous dans les monts nous suit la servitude.

ELPHIRE.

Si des cœurs en tous lieux gémit l'inquiétude,
Que sert de fuir les champs où Dieu nous a placés ?
Nos jours comme les lis seront bientôt passés.

AJAZID.

Sérénité paisible au milieu de la guerre,
Qu'ai-je fait que te perdre en parcourant la terre ?
Céleste enfant, ta bouche en mon sein agité
Porte un heureux oubli de mon adversité....
Mes sœurs te ressemblaient sous notre toit champêtre !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SAMUEL.

CHRISTOL montrant Samuël à Elphire.

Lui nous parler en homme, ou nous parler en traître :
Samuël nous le dire.

SAMUEL embrassant Ajazid.

Ajazid en mes bras !
De quel antre sort-il ?

AJAZID.

Des gouffres du trépas.

SAMUEL.

Ali respire ?

AJAZID.

Il vit.

SAMUEL.

Christol, remène Elphire :

Nos bergers...

AJAZID.

Armez-les.

SAMUEL.

Quoi ?... que vas-tu me dire ?..

AJAZID.

Du tonnerre sur vous j'annonce les éclats :
Tu me vois revenir en courrier des combats.

SAMUEL.

O ciel !

ELPHIRE effrayée.

La guerre encor !... Nos bercails, nos chaumières,
Vont retomber en proie aux mains incendiaires !...

SAMUEL.

Enfant, calme ton cœur : ton père Jévellas....

ELPHIRE.

On le tuera !

SAMUEL.

Ta mère...

ELPHIRE.

On la tuera !

SAMUEL.

Nos bras

Soutiendront son courage...

ELPHIRE.

Ils tueront tout !...

SAMUEL avec véhémence.

Leur glaiv

Sera brisé de Dieu, si la guerre s'élève.

ELPHIRE s'agenouillant.

Reine des cieux ! prends-moi, sans me faire souffrir
Le supplice de voir ma famille périr.

CHRISTOL attendri.

Chère blanche pleurer !... ton Christol sous les armes
Voir tout son sang couler plutôt que voir tes larmes!

SAMUEL à Christol.

Va, remets-la toi-même à ses parens guerriers;
Et qu'ils remontent tous en leurs plus hauts foyers.
Elphire, de mes mains sois à jamais bénie !

SCÈNE IV.

SAMUEL, AJAZID.

SAMUEL.

Elle a donc échappé cette tête impunie ?
Parle, Ajazid.

AJAZID.

Le sort l'a mise sous ma main :
Sa garde à mon abord a cédé le chemin :
J'avais du camp d'Ali, par une heureuse audace,

Traversé sans pâlir le dangereux espace :
Mais, au seuil de sa tente, un ordre accoutumé
Veut que nul inconnu ne le franchisse armé ;
Ne cherchant qu'Ismaïl, j'obéis : ma prudence
Quitte les instrumens d'attaque et de défense :
J'entre ; cet Ismaïl, que tu m'as signalé
Comme étant du visir un ennemi voilé,
Me reçoit, et m'écoute, et de sa propre bouche
Me dépeint Tébélen en despote farouche ;
N'implore qu'un firman pour le décapiter :
J'ose le lui promettre, et le lui présenter....

SAMUEL.

Eh bien ! il t'aveuglait d'un lâche stratagème ?...

AJAZID.

Non, ce faux Ismaïl, c'était le monstre même,
C'était Ali.

SAMUEL.

La mort, dans toute son horreur,
N'a pas suivi pour toi cette fatale erreur !

AJAZID.

Je l'attendais.. . mais quoi ? tel que sous un orage
Passe l'Arabe ému, dès qu'a fui le nuage,
Me voici. Son courroux soudain s'est détourné
Sur Souli, sur ton peuple au trépas condamné.
Le firman de Sélim par sa haine homicide
Est supposé des Grecs un ouvrage perfide :
Aux musulmans ainsi le cruel le traduit.

SAMUEL.

Ce signal des combats, ton erreur l'a produit!

AJAZID.

Non, avant mon erreur, avant mes confidences,
Déjà de Tébélen éclataient les vengeances.
J'avais trouvé son camp plein d'effroi, de rumeurs :
Les rangs désordonnés poussaient mille clameurs.
On enchaînait Phôtos ; et d'affreux janissaires
Vous nommaient alliés de perfides corsaires,
Tandis que du Glikis le double pont fermé
Enlevait tout passage au transfuge alarmé.
J'ai plongé dans le fleuve ; et pour sauver ma tête
D'un feu roulant sur elle essuyé la tempête ;
Et d'un complot mortel rapide avant-coureur,
Mon zèle vient armer votre juste fureur.

SAMUEL.

O d'un nouveau parjure effroyable nouvelle !
Premier bruit, qui démens une paix solennelle,
Tu vas, comme les vents de nos sombres hivers,
Courir en nos rochers, t'étendre en nos déserts,
T'accroître aux hurlemens que poussera la guerre,
Et faire au loin trembler et tressaillir la terre !...
* Non, du sol agité les longs ébranlemens,
* Non, ses volcans émus, entr'ouverts et fumans,
* D'une horreur moins profonde eussent troublé mon ame
* Que ta voix m'annonçant la Thesprotie en flamme.
* Par avance mon cœur, au signal des grands coups,
* Entend les cris plaintifs, voit les larmes de tous :
* Il se brise aux fléaux retombant sur l'Épire,

* Et, de pleurs oppressé, la pitié le déchire....
Pitié stérile! cède, oui cède à mon effort.
Pour vaincre Ali, c'est toi qu'il faut vaincre d'abord :
Samuël, sois de tous le bouclier tranquille :
Sois du Christ et des Grecs le soldat immobile.

(On entend sonner le toscin dans les villages d'alentour.)

Mais quoi !... l'airain lugubre, en nos cloîtres lointains,
Confirme-t-il déjà tes avis trop certains?
Ta nouvelle, Ajazid, n'était point la première....
Il sonne le danger, et non pas la prière.

AJAZID.

Et moi, pour vous je prie, et j'entre en vos dangers.

SAMUEL.

O le plus généreux de tous les étrangers!
Peu te ressembleront : ils font de nos patries
Des conquêtes pour eux, quand il les ont flétries!

AJAZID.

Défendez-vous de tous, et vous aurez des lois.

SAMUEL.

Ou la mort.... des pasteurs n'entends-tu pas les voix
Couvrir de cris confus la cloche des alarmes?

LES MONTAGNARDS s'approchent en criant :

(Guerre! guerre!)

SAMUEL.

On accourt...

LES MÊMES, de plus près.

(Guerre!)

SAMUEL.

Tout crie aux armes

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MOSCHOLIE, SUITE DE SOLDATS GRECS, D PATRES, ET DE FEMMES ALBANAISES.

MOSCHOLIE.

Oui, du carnage encor le ministre infernal
Du meurtre des chrétiens a donné le signal !
Au respect des traités mon cœur aimant à croire,
De votre hymne guerrier redoutait la mémoire :
Mais, ô vaillans amis, ô pâtres belliqueux,
Je ne crains plus vos chants, ni vos cris courageux :
Ah ! qu'ils fendent les airs ! et qu'avec Moscholie
De mille et mille échos la voix les multiplie !
L'astre des jours nous vit, confians dans la paix,
Charmer de doux accords nos verdoyans sommets :
L'astre des nuits nous voit, assaillis par la guerre,
Répondre sur nos monts au bruit de son tonnerre.
Cet astre du silence exilé de nos bords,
Semble par sa tristesse approuver nos transports ;
Son lever nous préside ; et tout le ciel, sans voiles,
Éclaire nos conseils aux feux de mille étoiles.
Non, Dieu n'alluma point ces flambeaux éternels
Pour nous voir les martyrs de tyrans criminels :
Non, aux fils de Souli, ce Dieu de paix, de gloire,
Promit la liberté, mère de la victoire :
S'il veut qu'on nous l'arrache, il veut nous rappeler ;

Et de revivre en lui qui de nous peut trembler ?
Jurons tous de nos jours le sacrifice utile :
Ce que peut une femme aux hommes est facile.

(Tous élèvent leurs armes.)

Tu vois qu'à ce serment répondent tous les bras....
Bénis-les, Samuël ! ô Souli, tu vaincras.

(Samuël s'avance au milieu des montagnards qui forment un cercle autour de lui.)

SAMUEL.

Nobles restes des Grecs, vivez libres de chaînes ;
Pélasges indomptés, magnanimes Hellènes,
Vos aïeux ont brillé ; vous brillerez comme eux.
Habitans de Dodone, où les Scelles fameux
Sous vos mêmes forêts, orageux tabernacles,
Virent tous les tyrans pâlir à ses oracles ;
Regardez ce Glikis, dont le tortueux cours
Aux plis de deux torrens enlace ses détours.
Quels sont-ils ? l'Achéron, l'Averne et le Cocyte :
Là, des milliers de morts, que l'oubli précipite
Dans l'abîme éternel où tout fut dévoré,
Passèrent chez Pluton, ici même honoré.
Ce fort qu'à Vénérande éleva ma foi sainte,
De ce dieu de terreur était la vieille enceinte.
Les aveugles Payens qui l'osèrent franchir
De leur froide dépouille accouraient l'enrichir :
La Fable nous créa cent hideuses images
De leurs mânes punis d'avoir souillé vos plages ;
Et sur ces bords oppose aux tyrans combattus
Un Alcide, un Thésée, un fier Pyrithoüs.
Mais si l'erreur se mêle à leur vague mémoire,

Des temps moins reculés interrogez l'histoire.
Que dit-elle ? qu'ici votre antique étendard
Maintint les derniers Grecs sur un dernier rempart ;
Qu'inaccessible aux coups, le peuple de l'Épire
A comme sous ses pieds vu passer chaque empire.
Du Scythe et du Tartare, héritiers des Latins,
La conquête par vous reconnut des confins.
Dix siècles sur vos rocs, agreste citadelle,
Montrent aux mers Souli fermée à l'Infidèle,
Fier écueil des visirs, des agas, des spaïs,
Et foyer immortel de l'amour du pays.

MOSCHOLIE.

C'est ce même foyer qu'un pacha veut éteindre.
Tout refuge aux vertus pour le crime est à craindre.
Un Souliote ici, député du visir,
Nous offre la douleur ou la honte à choisir :
Sa main pour Jévellas m'apportait une lettre
Que seule à mon époux j'ai pu faire remettre.
Jugez d'un tel écrit terminé par ces mots :
« Que ta cité se rende ou j'immole Phôtos. »

SAMUEL.

Ton fils !...

MOSCHOLIE.

Mon fils lui-même.

AJAZID.

O malheureuse mère !

MOSCHOLIE.

Zophas, mon autre fils, porte à son triste père
Qui, s'exilant dans l'ombre, ignore nos malheurs,

Cet écrit menaçant tout trempé de mes pleurs.
Mon cœur, mon cœur glacé tremble de la réponse.

SAMUEL.

Quoi! que l'arrêt d'un fils un père le prononce!

MOSCHOLIE.

A cette lettre, hélas! quels soupirs, quels sanglots,
De mes pleurs en mon sein ont fait couler les flots!
Bientôt, plus furieuse encor que désolée,
Vers les mères partout courant échevelée,
J'ai de tous les hameaux soulevé le courroux.
Soldats, s'il faut mourir, à moi les premiers coups!
Je les ai mérités: du succès des vengeances
J'ai des esprits, des cœurs, flatté les espérances:
J'ai contre le Satrape, en nos rangs courageux,
D'une sainte révolte attisé tous les feux....
Devais-tu de l'époux à qui ta foi te lie
Devancer les desseins, aveugle Moscholie!
Un drapeau sur nos tours, vil jouet des autans,
Nous soumettrait-il plus au pouvoir des sultans?
D'un vain respect, peut-être, Ali ne veut qu'un signe:
Mon fils, mon fils vivra si le Grec s'y résigne:
Il promit sous nos toits de ne jamais entrer....

AJAZID.

Votre Ali ne promet que pour se parjurer.

MOSCHOLIE bas, à Samuël.

Quel est cet étranger?

SAMUEL.

L'ami de notre cause.

AJAZID.

Non moins que les combats toute paix vous expose.
Qui se fie au serpent périt de ses poisons.
Envers vos citoyens je sais ses trahisons :
Ali de vos traités a proscrit les otages.
J'ai vu de ses bourreaux les traits durs et sauvages :
De l'un d'eux mon oreille a surpris l'entretien ;
Le visir lui disait, avec un froid maintien :
Ils ont long-temps pleuré?–Long-temps.–Mais, à cette heu
Dorment-ils?–Pour toujours.–Phôtos...–Faut-il qu'il meu?

(Moscholie l'écoute avec effroi.)

(Moscholie se rassure.)

Non... Cache-moi tes mains. — Leur sang... —Va l'effacer.

MOSCHOLIE jetant un cri.

Arrête !... ah ! tout le mien est prêt à se glacer.
Si Jévellas résiste à sa lettre cruelle,
Il frappera Phôtos comme fils d'un rebelle,
Et sa tête sanglante en hommage au sultan
Excusera le traître impuni du Divan.

AJAZID.

C'est la tête d'Ali que le sultan demande,
Non celle de vos fils.

MOSCHOLIE.

Ah ! que le ciel t'entende !

AJAZID.

Lui seul est un rebelle ; et de cet inhumain
Sélim avait remis la sentence en ma main.
Tout seconde des Grecs la cause magnanime :

L'arrêt dicté sur lui la rend plus légitime :
La justice l'approuve; et, s'il en est besoin,
Ajazid au Divan en sera le témoin.
La liberté, si chère aux guerriers du Caucase,
Et des bords de l'Euphrate errante aux bords du Phase,
Inspira la fierté de mes premiers accens,
Et révéla ma gloire au Nadir des Persans :
Son fils, le prince Abbas, qui goûta son langage,
Aux pachas de Bagdad opposa mon courage.
Disposez d'un guerrier que vos maux ont touché,
Par l'humanité pure à vos rangs attaché.
Le Russe, qui du Pont à la mer Caspienne
Veille, et que je revois sur l'onde ionienne,
L'Anglais, dont l'Indien gémit d'être appuyé,
Sont des garans moins sûrs que ma sainte amitié.
Liés à nos partis pour ébranler nos princes,
Leur zèle en nous armant dépeuple nos provinces;
Et dès qu'ont varié les brigues de leurs cours,
Un pacte aux oppresseurs nous livre sans secours.
Rois, czars, sophis, soudans, c'est votre politique
Qui dévaste l'Asie et l'Hellade héroïque.
O Grecs, ne suivez pas leurs trompeurs étendards;
La discorde naîtrait parmi vos montagnards.

SAMUEL.

Ah! les périls communs ont rallié nos ames.
Que veut-on nous ravir par le fer et les flammes?
Ce sol qu'à leurs enfans nos pères ont transmis,
Seul bien de leurs neveux et des fils de leurs fils;
Ces sillons qu'ont ouverts nos mains laborieuses

* En des champs hérissés ; ces forêts spacieuses ,
* Conquêtes de nos bras sur des ours affamés ;
* Ces marais et ces lacs, jadis envenimés
* Par des dragons impurs et des hydres immondes ;
* Ces rives qui sans nous languiraient infécondes ;
* Ces roches, où notre art a coupé des sentiers
* D'où nous combattons l'aigle et les milans altiers ;
* Ce patrimoine étroit, que de notre culture
* Le labeur nous conquit sur la riche nature.
* C'est peu qu'aux possesseurs on le vienne arracher,
* Eux-mêmes de la terre on veut les retrancher.
Ils ne défendent plus leur noblesse asservie,
Ni leurs droits, ni leur or ; mais leur sol et leur vie.
Ah ! s'il faut qu'à ce point victimes du plus fort,
Amis, on nous réduise à ne voir que la mort,
Trop honteux de la fuir aux plages étrangères,
Nous ne quitterons pas les tombes de nos pères ;
Et notre sacrifice en leurs saints monumens
Doit léguer à Parga nos propres ossemens.

MOSCHOLIE avec enthousiasme.

Oui, ce fut à la mort ce dévoûment sublime
Qui consacra Kisso, Boucovalas, Euthyme,
Amis de Jévellas qui leur survit pour nous,
Chefs des Armatolis que guide mon époux ;
Le désespoir doublait leur vertu plus qu'humaine ;
Leur course épouvantait la colline et la plaine ;
Pareils aux tourbillons, dans les ravins fumans
Leurs coups faisaient rouler les flots des musulmans :
Du haut du ciel, sur eux, le cri de leur colère

Déchirait le nuage, appelait le tonnerre....
Ils sont morts ces vengeurs des immuables lois!
Mais leur ame nous guide, et soulève à la fois
Les nomades armés de l'OEta, du Pangée,
Les voisins de Corinthe, et de Sparte outragée.
Olympe! écrase encor tous nos Titans affreux :
Qu'Ossa sur Pélion s'élève encor contre eux :
Thessalie, au Tartare oppose tes Achilles;
Et que partout ses pas trouvent des Thermopyles!

SAMUEL.

Les chants des deux pasteurs qui vous ont défendus,
Feront trembler Ali, s'ils en sont entendus.
« Les grands cœurs brisent leurs entraves :
» Des sommets du Pinde à l'Hémus
» Le ciel ne veut plus voir d'esclaves.
» Répétons aux échos émus :
» Honte à qui fuit, honneur aux braves!

TOUS.

» Honneur aux braves! »

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ZOPHAS ET CHRISTOL.

MOSCHOLIE.

Voilà, voilà Zophas!... As-tu revu ton père?

ZOPHAS portant un court fusil.

Je n'étais que chasseur, je suis guerrier, ma mère.
Lui-même de cette arme il m'a fait le présent :

Tu m'en vois glorieux. Mon père était absent
Des bois où près de nous veillait sa défiance :
Mais dirigeant vers lui mon inexpérience,
Nos montagnards du Pinde en hâte m'ont conduit,
Par cent détours profonds qu'obscurcissait la nuit,
Jusqu'aux pics escarpés des roches demi-nues
Que d'éternels frimas argentent sous les nues.
Aux routes des enfers on semble s'y ravir :
Mais plus j'avais monté plus j'avais à gravir :
Enfin, j'atteins un faîte ; et là, mon œil découvre
Sous de noirs défilés un vallon qui s'entr'ouvre :
De loin je vois mon père, et dans ses bras j'accours.
De ses fiers compagnons l'entourait un concours :
Jeunes, vieux, tous armés, tous ont loué mon zèle,
Et de leurs fortes mains serré ma main fidèle.
Mon père, qui toujours dans son cœur attendri
Cache ce qui l'émeut, mon père en a souri :
Mais quel prompt changement ! il reçoit ton message :
Oh ! comme en le lisant a pâli son visage !
Des pleurs, le croirais-tu ? sont tombés de ses yeux :
Puis, soudain : « Cher Zophas ! ta mère sous les cieux
» Pour servir la patrie a nourri ton enfance :
» Homme, reçois de moi ta seconde naissance ;
» Sois soldat du pays. Dieu seul doit t'effrayer :
» Apprends pour ton devoir à tout sacrifier. »
Il a fait à mon guide attendre la réponse ;
Et sans me dire un mot de ce qu'elle t'annonce,
M'a renvoyé vers toi béni par son amour.
L'écrit fut à Christol remis dès mon retour.

CHRISTOL remettant à Moscholie le rouleau de Jévellas.

Le voici.

MOSCHOLIE après avoir déroulé la dépêche.

Je frissonne... Écoutez ces paroles.

(Elle lit aux Souliotes réunis.)

« Si je ne rends Souli, Phôtos meurt, tu l'immoles :
» Si mon nom sous ton joug l'engage à se ranger,
» Tu me promets, Ali, d'épargner ta victime :
» Mais voici ma réponse à cette offre d'un crime :
» Mon fils saura périr, je saurai le venger.
» Vainqueur, tu frapperais tout notre peuple ensemble.
» Mon fils porte mon nom ; je ne crois pas qu'il tremble
» De mourir pour nos Grecs, vengeurs de son trépas.
» Adieu ! ton ennemi, le vieux Grec JÉVELLAS. »
Ah, malheureuse !...

SAMUEL.

Écrit terrible et magnanime !

MOSCHOLIE.

A l'égal des forfaits ce grand acte m'opprime.
Faible mère ! mon cœur le peut-il supporter?
Contre un devoir barbare il se sent révolter.

ZOPHAS.

Phôtos va donc périr ?...

MOSCHOLIE.

Oui, ton aîné, ton frère,
Et cet arrêt fatal est souscrit par ton père !

ZOPHAS.

Que ne m'a-t-il choisi pour me faire immoler !

MOSCHOLIE.

Toi, Zophas?... doublement veux-tu me désoler?
Mais non, Ali jamais ne verra cette lettre...
Dans son camp, sous ses yeux, qui l'oserait remettre?
Ali poignarderait tout hardi messager
Dont la main....

AJAZID aux Souliotes.

Qui de vous bravera ce danger?
Il le faut : du visir, dont l'orgueil vous menace,
Un tel écrit peut-être étonnera l'audace,
Et, témoin des excès où va le désespoir,
De terreur pour lui-même il le peut émouvoir.
Qui le portera?

CHRISTOL prenant l'écrit.

Moi, moi, le porter sans crainte.

SAMUEL.

Toi, Christol!... de la mort l'inévitable atteinte....

CHRISTOL.

Africains, moins suspects aux yeux de musulmans,
Pouvoir mieux que chrétiens fléchir leurs sentimens.
Puis, jamais des périls n'avoir fui le passage,
Et moins haïr trépas que haïr esclavage.
Jévellas s'agrandir de la perte d'un fils
Plutôt que d'apporter servitude au pays,
Et de voir Grecs tomber sous le couteau des traîtres,
Ou sous des fouets sanglans travailler pour des maîtres.
Nous, aux bords de Gambie esclaves achetés,
Gémir dans Aïty de fers long-temps portés :

Après avoir pleuré nos berceaux dans l'Afrique,
Vendus par la Guinée à l'avare Amérique,
Objets souffrans, vivans, d'un commerce inhumain
Que devoir l'Océan engloutir en son sein,
Nous-mêmes avoir su, dans notre Cap en flammes,
Sacrifier ensemble amis, parens et femmes,
Pour ne plus voir colons les briser sous leurs coups,
Dresser chiens dévorans à s'élancer sur nous,
Et frégate hurlante, applaudie au rivage,
De leur meute affamée y débarquer la rage [1].
O toi, jadis mon chef, ô toi, qu'en nos revers
Européens punir de repousser leurs fers,
Toussaint! martyr sacré de la race africaine!
Toi qui des noirs, un jour, avoir rompu la chaîne,
Si, comme Jévellas, tes pensers aguerris
Savoir mieux étouffer ta pitié pour tes fils,
Toi vivre, et ne pas voir ta force prisonnière
Par la faim consumante achever sa carrière.
Confiance en pervers nous ôter ce héros [2]!
Vous donc, combattre Ali, ne pleurer plus Phôtos.

MOSCHOLIE.

Non, ne le pleurons plus; mais sachons ne plus vivre :
Egalons un époux que l'héroïsme enivre :
Immolons de lui-même une triste moitié

[1] Les dames créoles accueillirent au port et parèrent de colliers de fleurs ces chiens anthropophages.

[2] Toussaint-l'Ouverture fut attiré sur le sol français où il périt dans un château-fort, par l'aveugle sécurité que lui inspirèrent des traités de paix, et le renvoi de ses deux enfans élevés en France.

Avec son propre enfant par lui sacrifié :
Qu'un double dévoûment contraigne son courage
En vengeant notre fils à venger son veuvage.
Laissons à sa grandeur la liberté d'agir :
Des cris de Moscholie il aurait à rougir :
C'est un affront pour lui que l'horreur qui m'égare...

(A Christol.)

Mène-moi chez Ali... j'y cours... ah ! ce barbare
Dans le sang de mon fils puisqu'il veut se plonger,
Qu'en mes bras, sur mon sein, il ose l'égorger !
Au moins, mon cher Phôtos, celle qui te fit naître
Périssant avec toi, va te faire connaître
Combien de son amour tu vécus adoré,
Que jamais, non jamais son cœur dénaturé
N'eût pour aucun devoir cédé ta tête au glaive....
A cette image, ô ciel ! tout mon sang se soulève....
Offrons-nous à la fois au courroux du visir,
Et confondons nos cœurs dans un dernier soupir.

ZOPHAS.

Dieu ! quel dessein?...

MOSCHOLIE avec une profonde amertume.

Zophas, imite aussi ton père.

ZOPHAS.

Comment ?....

MOSCHOLIE.

Ne pleure plus ton frère, ni ta mère....

SAMUEL.

Quoi ! vous iriez...

MOSCHOLIE.

Veut-on qu'il meure abandonné ?

ZOPHAS.

Ne peux-tu pour sa vie implorer Éminé ?

MOSCHOLIE.

Éminé !... que dit-il ? est-ce Dieu qui l'éclaire ?

SAMUEL.

Oui, crains d'aller encore au visir sanguinaire
Livrer en l'approchant un otage nouveau :
Mais de la pauvreté revêts l'humble manteau ;
D'Eminé, s'il se peut, recherche la présence ;
Et, voilée aux regards, suis Christol en silence.

MOSCHOLIE toute en larmes.

Ah ! prête à revêtir les lambeaux et le deuil,
Pour le salut d'un fils qui fait tout mon orgueil,
Si c'est peu des dehors de l'indigence extrême,
Que je sois à jamais la misère elle-même !
Pour lui je m'y condamne... allons !

SAMUEL.

Ne trahis pas
Le dévoûment sacré que montre Jévellas.
De cet autre Abraham révérons le martyre.
Dieu sauvera ton fils, s'il ne veut qu'il expire :
Mais, en ouvrant nos murs à notre destructeur,
Quel serait de Souli l'affreux législateur ?

CHRISTOL.

Le sabre.

SAMUEL *à la foule qui l'environne.*

Vous pleurez, soldats, pâtres fidèles !
Le livre rédempteur de nos races nouvelles
Parle à tous les vivans d'un jugement des morts :
Un divin tribunal pésera nos efforts.
Que pour vos libertés rien ici ne vous coûte :
Samuël sous la croix vous ouvrira la route.
Si de trop de rigueur on m'accuse un moment,
Remettez à la mort MON DERNIER JUGEMENT.
Marchons tous, et, frappant des coups de la victoire
Ce visir, enivré de sa vivante gloire,
Nous le verrons puni, de colère écumant,
Recevoir de la mort SON DERNIER JUGEMENT.
Ces meurtriers vendus, qu'il nomme son armée,
Ces Turcs dévastateurs de la Grèce opprimée,
Sentiront les horreurs de leur aveuglement
A l'heure de la mort, LEUR DERNIER JUGEMENT.

(*Il entraîne après lui les montagnards.*)

MOSCHOLIE *avec l'accent d'un désespoir qui l'abat.*)

Christol, voile mes pas et ma douleur profonde.

CHRISTOL *tristement.*

Esclavage durer jusqu'à la fin du monde !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La tente d'Ali visir, même lieu qu'au second acte.

SCÈNE I.

ALI, ISMAIL.

ISMAIL.

SONGEZ, songez, seigneur, que le fiel du soupçon
Est du cœur des mortels le plus subtil poison,
Que, préparé souvent par la scélératesse,
Il jette leurs esprits dans une sombre ivresse;
Il ôte à la raison sa tranquille clarté,
Lui fait prendre l'erreur pour la réalité,
La pousse à l'injustice; et, troublant les plus sages,
Les remplit de fureur sur de faux témoignages.

ALI.

Cet anneau qu'Éminé fait passer à Phôtos
N'est donc pas une preuve?... Il faut donc en repos
Attendre les effets de leur intelligence?

ISMAIL.

Oui, plutôt que de suivre une aveugle vengeance,
Dont votre noble cœur aurait trop à gémir.

ALI.

De ce secret message Éminé dut frémir :
L'amour seul peut oser...

ISMAIL.

La princesse vous aime,
Vous révère, et surtout se respecte elle-même.
Phôtos en un danger fut son libérateur;
Peut-être, en lui rendant un secours protecteur,
Crut-elle n'acquitter qu'une dette innocente :
Mais....

ALI.

Cesse de blâmer ma rigueur défiante ;
Toi qui des vains soupçons me dépeins le danger,
Des troubles d'un visir apprends à mieux juger.
Quiconque sous son frein tient la foule asservie,
S'il soupçonne est maudit, trompé s'il se confie.
Vois le mol Ibrahim, ne régnant qu'à demi,
Tantôt notre allié, tantôt notre ennemi,
Incrédule aux complots dès qu'on les désavoue,
Prince dont sans péril sa propre cour se joue;
Sa bonté, qui l'égare en le faisant bénir,
Le livre aux trahisons qu'il ne sait pas punir :
On le méprisera le jour de sa ruine :
Quelque faible que soit ce pacha d'Argyrine,
Est-il à ses amis plus indulgent que moi ?
Sur ce point, Ismaïl, j'interroge ta foi.

S'il avait, comme Ali, vu la mort toute prête
En vertu d'un firman qui condamnât sa tête,
Et su que d'un tel coup le lâche exécuteur
Eût dans son Sélictar cru trouver un fauteur;
Qu'aurait-il fait?... (Ismaïl se trouble.) réponds : crois-tu que sa justice
N'eût pas d'un crime, en toi, recherché le complice?

(Avec une douceur affectée.)

Moi qui t'aime, et par toi me flatte d'être aimé,
Contre ton noble honneur ai-je rien présumé?

ISMAIL se rassurant peu à peu.

Le cœur sait ce qu'il doit aux sincères tendresses,
Comme à l'art du soupçon qui ment par des caresses :
Fuir des bienfaits trompeurs, ce n'est pas être ingrat;
Trahir qui nous chérit est d'un noir scélérat.
A vos vrais sentimens Ismaïl est fidèle.
Frappez-moi si jamais vous doutez de mon zèle.

ALI.

Et d'où vient que ta voix justifie Éminé
D'un envoi qui l'accuse à mon cœur étonné?
Ainsi, dans mes transports, m'opposant l'innocence
Des larmes, des soupirs, dont la douce puissance
Enlève les proscrits à mes justes arrêts,
Sa timide vertu me dompte à ses attraits;
Et, dans le même instant, son coupable artifice
Couvre une trahison dont éclate l'indice!
Ce Phôtos, qui reçoit un anneau criminel,
Trouvait-il en ton maître un vainqueur si cruel?
Ses fers étaient tombés; je le traitais sans haine :
Sa parole en mon camp était sa seule chaîne :

Mais quoi! vers mon épouse en secret appelé...
O des ruses des Grecs nouveau trait signalé!
Ils mourront tous... Va voir, sur le seuil de ma tente,
Ce que nous veut ce Noir que Vaya nous présente.

(Ismaïl obéit.)

(A soi-même.)

Trompé par le seul cœur qu'Ali voulait chérir...
O dieu!... pour elle encor je me sens attendrir!...

ISMAIL revenant vers Ali.

Du père de Phôtos, ton Aga nous annonce
Que ce nègre à ta lettre apporte une réponse.
On lui fit de ta garde essuyer l'examen.

(Le visir fait signe de l'introduire.)

SCÈNE II.

Les mêmes, CHRISTOL.

CHRISTOL.

Vous être le visir, Ali de Tébélen?

ALI.

Oui.

CHRISTOL lui donnant un rouleau.

Prendre donc ceci, que devoir vous remettre.

ALI.

Sais-tu quel est l'objet qu'enferme cette lettre?

CHRISTOL.

Connaître seulement qu'être de Jévellas:
Mais, enfant du Niger, né loin de vos états,

Ignorer la lecture et ne savoir que vivre.

ALI à Ismaïl.

La ville de Souli, sans doute, il me la livre....
S'il contente ce vœu, fidèle à mon serment,
J'immole à ce traité tout mon ressentiment :
Je lui rendrai Phôtos. (Il lit.) Ismaïl, ô démence !
De ces Grecs infernaux vois quelle est l'insolence.

CHRISTOL à part.

Lui, pâlir de colère, et ne pas concevoir
Qu'homme libre aux tyrans opposer son devoir.

ALI à Ismaïl.

Lis et vois que d'orgueil ce peu de mots rassemble :
« Mon fils porte mon nom : je ne crois pas qu'il tremble
» De mourir pour nos Grecs, vengeurs de son trépas.
» Adieu ! Ton ennemi, le vieux Grec Jévellas. »
Son ennemi, dit-il !.... Je lui ferai connaître
Qu'il n'est qu'un vil esclave, un rebelle à son maître.

(A Christol.)

Comment d'un tel message osas-tu te charger ?

CHRISTOL.

Tous vous craindre, et leur soin choisir un étranger.

ALI.

Quelque Grec de Souli marchait-il à ta suite ?

CHRISTOL.

Une femme indigente, aux aumônes réduite,
Me tracer les chemins inconnus à mes pas.

ALI.

Elle seule ?

CHRISTOL.

Seule, oui.

ALI.

Quoi! tu ne craignis pas
Que mon courroux, livrant ta tête au cimeterre?...

CHRISTOL.

Christol marcher sans peur aux deux bouts de la terre.
Visir, comme sur tous la mort fondre sur moi,
Et quand sonner ton heure aussi fondre sur toi.
Malheur à qui prévoir jour du dernier naufrage!
Lui vivre pour souffrir qui vivre sans courage.
Nos Mornes avoir vu, de par-delà les mers,
Chrétiens porter aux Noirs le baptême et des fers:
Moi voir ici vos Turcs, non moins cruels que braves,
Vanter leur loi divine et faire Blancs esclaves:
Hommes de tous pays avoir cœur fraternel
Comme le dur Caïn être frère d'Abel.
Partout mêmes périls où naître race humaine:
Tout craindre être une honte, et tout fuir une peine:
Mais, vivre errant et fier l'Ismaëlite heureux;
La main de tous sur lui, sa main partout sur eux.

ALI brusquement.

Qui t'acheta?

CHRISTOL.

Personne. Aux champs de la Calabre,
Mes libres compagnons être morts sous le sabre,
Quand nation française aux rangs napolitains
Unir un bataillon de guerriers africains.

ALI après l'avoir examiné avec attention.

Eh bien ! va, reste libre : Ismaïl, qu'on respecte
Ce digne enfant d'Agar, dont j'honore la secte [1].

(Éminé sort de son pavillon.)

Laissez-moi... la coupable apparaît à mes yeux.

(Tous se retirent.)

SCÈNE III.

ALI, ÉMINÉ.

ÉMINÉ.

Ton désir, Tébélen, me demande en ces lieux :
Pourquoi ?

ALI.

Pour me prouver que ton cœur m'est fidèle,
Que tu ne fus jamais complice d'un rebelle ;
Pour démentir l'avis d'un téméraire envoi
Dont le mystère appelle un vil Grec près de toi.
Phôtos au coup du glaive est livré par son père :
S'il cherche en tes bontés quelque secours prospère,
S'il ose à tes regards ici se présenter,
De l'arrêt de sa mort qu'il faut exécuter,
Au nom de ton honneur qu'un faux rapport offense,
Tu dois te charger seule.

ÉMINÉ.

Ali voudrait !...

ALI.

Silence !
Tes ordres seront, là, de ma garde appuyés :

[1] Les mahométans ne font pas le commerce de la traite des nègres comme les chrétiens.

(Éminé frémit.)

S'il paraît, fais un signe, et qu'il meure à tes pieds.
Montre-toi du visir l'épouse inexorable :
Et ne préfère point un chrétien misérable
A ta gloire, à ton culte, à la cause d'Ali,
Prêt à risquer sa tête aux assauts de Souli.

SCÈNE IV.

ÉMINÉ seule.

Qu'a-t-il dit ? que veut-il ? qu'exige sa furie ?
Qu'étouffant la pitié de mon ame attendrie,
Soumettant ma faiblesse à son âpre rigueur,
Je refuse aux proscrits un refuge en mon cœur !
C'est peu : sa cruauté, dont je suis la victime,
D'un mouvement humain ose me faire un crime !...
C'était le seul plaisir qui m'adoucît ses lois
De prêter au malheur mes larmes et ma voix :
Je le perds ! c'en est fait ! Ali, qui me l'enlève,
Veut même qu'Eminé dirige ici son glaive !
Moi, juste ciel !... des coups de son ressentiment
J'étais l'obstacle encor.... j'en deviens l'instrument !
Cruel ! pour t'obéir inspire-moi ta rage....
Mais de quel vil soupçon m'exprimais-tu l'outrage ?
Apprends, bien que ton cœur ait si peu mérité
Le serment solennel de ma fidélité,
Que la foi conjugale, honneur d'un vœu suprême,
Tout cœur chaste et pieux se la garde à soi-même.
Oui, sans rougir de moi, j'oserais tout braver

Pour sauver ce Phôtos ardent à me sauver...
Que ne puis-je enhardir quelque esclave fidèle
A détourner ce Grec d'une atteinte mortelle,
A l'avertir au moins du péril de me voir...
Qu'il joigne ailleurs sa mère en proie au désespoir...
Qu'entends-je?.. Dieu! c'est lui... que faire, malheureuse?

SCÈNE V.

PHOTOS, ÉMINÉ.

PHOTOS.

Je vous revois, princesse!... ô bonté généreuse!
Vous souffrez que Phôtos, tombant à vos genoux,
Par l'anneau de sa mère attiré près de vous,
De vos bienfaits pour elle enfin vous rende grâce!

ÉMINÉ.

Levez-vous!... arrêtez... tout ici vous menace.

PHOTOS.

Qu'importent mes dangers, si ma mère aujourd'hui
Échappe encore aux siens par votre heureux appui!
Ma mère pour moi seul en ces lieux exposée,
Peut-être...

ÉMINÉ.

Elle fuira, par mes soins déguisée :
Ce pavillon voisin, aux hommes interdit,
La cache à tous les yeux ainsi qu'on vous l'a dit.
Mais, ô tourment! à l'heure où sa tendre espérance
Compte sur mes efforts pour votre délivrance,

A cette heure où sa main s'apprête à vous offrir
Le manteau du malheur qui vient de la couvrir,
Mon surveillant époux, instruit de mon message
Dont l'anneau maternel fut le sensible gage,
Ali, calomniant mes innocens secours,
Veut que je le rassure aux dépens de vos jours,
Et qu'à vos premiers pas sa garde vous arrête,
Docile à mon signal d'abattre votre tête.
Entre vous et Souli forcé même à choisir,
Votre père vous livre aux fureurs du visir :
Son refus vous immole aux implacables haines
Que le fier Tébélen porte aux fils des Hellènes.
Il m'a dicté l'arrêt qui vous a condamné ;
Et votre mort, Phôtos, il l'attend d'Eminé.
Plus d'espoir que la fuite.

PHOTOS.

Au prix de votre vie !
Non, non, donnez-la moi cette mort que j'envie.
La mort qui frappe un Grec brise du moins ses fers.
Je l'ai, plus librement, bravée en nos déserts
Pour défendre vos jours ; et votre cœur peut croire
Qu'à l'affronter pour vous Phôtos trouvait sa gloire.
Cette mort, qui m'a fui sous le fer des brigands,
Sur moi planait encore au milieu de vos camps ;
J'aurais pu la subir sous des drapeaux sans lustre :
Maintenant cette mort, aussi douce qu'illustre,
Sert devant un barbare à vous justifier
D'un reproche offensant, qui vous doit effrayer :
Elle rendra la paix à l'ame la plus belle,

Que de célestes traits nous montrent immortelle;
Et, reçue à vos yeux, promet à mon espoir
Que mes derniers regards vous pourront émouvoir.
Elle couronne encor mon honneur sur la terre!
Souscrite par le vœu de Jévellas mon père,
Oui, ma fin glorieuse à nos Grecs opprimés
Immolant à leurs lois les fils qu'ils ont formés,
Fera voir en mon père, exemple vénérable,
D'un Brutus, d'un Jephté l'émule mémorable.
Ne me refusez pas, en bravant votre époux,
Cette immortalité que m'assurent ses coups.

ÉMINÉ.

Quoi! lorsqu'à son salut mon faible cœur aspire,
Ce transport héroïque à son trépas conspire!
Malheureux! le temps presse; et tu perds en discours
L'instant qui m'est laissé pour garantir tes jours.

PHOTOS.

En implorant la mort je veux vous y soustraire.

ÉMINÉ.

Si je cours un péril, ta vie est mon salaire.

PHOTOS avec véhémence.

Eh bien! au vœu d'Ali tremblez de résister...
Pour m'obtenir la mort, je vais la mériter.
Ce Phôtos, qui montra quelques vertus, peut-être,
Au cœur qui l'estima doit se faire connaître.
Pénétrez le secret de son égarement:
Le trépas n'est pour lui qu'un juste châtiment.
Le trouble de mon cœur vous attira l'injure

Des doutes alarmans dont votre foi murmure :
Nul reproche d'Ali ne peut vous profaner ;
Mais, il eut dans mes vœux droit de me soupçonner.
Sa voix qui me condamne a raison de proscrire
Celui qu'un fol amour....

ÉMINÉ.

Ah ! qu'osez-vous me dire ?...

PHOTOS impétueusement.

Ce qu'il faut déclarer pour hâter le signal
D'une mort qui, vous dis-je, est due à son rival.
D'un si coupable aveu n'espérant nulle grace,
Au moins vous forcerai-je à punir mon audace ;
Et prêt à l'expier, je pourrai par ma voix
Faire éclater mes feux révélés une fois.

(Elle veut le retenir par un mouvement.)

Rien, puisque j'ai rompu le serment du silence,
Ne réprimerait plus ma fatale imprudence.
Puisse dans mes transports tout mon cœur exhalé
Epuiser les ardeurs dont vos yeux l'ont brûlé !
Comment de vos regards la lumière innocente,
En embrasant ce cœur d'une flamme naissante
Vint-elle y soulever un trouble criminel ?
Pourquoi vos doux appas sous un voile éternel
Ne restèrent-ils point dérobés à ma vue ?
Ah ! depuis qu'en nos bois votre course imprévue
M'éblouit, en m'offrant dans l'éclat de vos traits
Une divinité des antiques forêts ;
Depuis qu'en nos rochers je vous vis assaillie,
Tremblante, et de pâleur encor plus embellie,

Et qu'un sourire, empreint d'une noble pudeur
Paya de mon secours l'impétueuse ardeur,
Depuis qu'à vos côtés marchant dans l'ombre épaisse,
Mon bras de votre bras appuya la faiblesse;
Non, mes sens agités par mille émotions
N'ont pu calmer l'effet de tant d'impressions.
Sitôt qu'à mes adieux vous vous êtes ravie,
En perdant votre aspect j'ai cru perdre la vie.
Phôtos, oubliant tout, plaisir, peine et devoir,
Ne songeait, n'aspirait, hélas! qu'à vous revoir.
Partout je vous croyais présente à mon passage :
Ma vue avec les fleurs confondait votre image :
Et quand se dissipait ce charme insidieux,
Les soupirs m'oppressaient, les pleurs voilaient mes yeux.
O de ce vain amour illusion extrême,
Si, de mon souvenir écartant la mort même,
Il a pu d'un péril inévitable, affreux,
Faire un sujet de joie à mon cœur malheureux;
Si, dans l'horreur des fers et du sort qui m'outrage,
J'aime où vous respirez à rester en otage!
Loin de vous, mes esprits désormais sans vertus,
S'ils n'étaient furieux ne seraient qu'abattus :
Près de vous, le visir, s'il épargnait ma tête,
Accroîtrait mon courroux de vous voir sa conquête.
Vengez-vous; ou plutôt sauvez-moi du tourment
De me déshonorer par mon aveuglement.
Plaignez un insensé dont vous êtes l'idole :
A son père, à vous-même, ordonnez qu'on l'immole :
Il ne saurait plus vaincre, ayant trop à souffrir.
Un guerrier amoureux ne sait plus que mourir.

ÉMINÉ.

O honte ! ô vœu du crime ! ô téméraire offense !
O piége où tes fureurs poussent ma bienfaisance !
Elle m'a donc réduite à l'affront d'écouter
Les aveux d'un amour que je dois détester.
Se peut-il qu'à moi-même, épouse et musulmane,
Tu parles d'une ardeur adultère, profane,
Que réprouve ta foi, mon culte et mes liens,
Flamme en tout sacrilége à tes yeux comme aux miens
Quel fruit espères-tu d'un feu si condamnable?

PHOTOS.

S'il n'était sans espoir il serait plus coupable.

ÉMINÉ.

Juge-toi : qu'as-tu fait, homme aveugle!... frémis :
Puis-je combattre encor tes destins ennemis?
Mon époux doit punir ton audace infidèle :
Ma générosité, tu la rends criminelle :
Tu flétris de mon cœur le zèle humilié.
Rougis de m'avoir fait rougir de ma pitié.
Quels transports sont les tiens? ta passion fatale
Paraît vile à la mienne, et n'a rien qui l'égale.
Compare ton amour de ma vaine beauté
Au feu dont m'embrasait ma vive charité :
De quel droit m'en viens-tu ravir la jouissance,
Les élans vertueux, la céleste puissance?
Par quelle lâcheté, par quel honteux dessein,
Cette divine ardeur, l'étouffer dans mon sein?
Pourquoi, pourquoi l'éteindre, et corrompre en mon ame
Sa pure volupté, la seule qui m'enflamme?

Mon active pitié ne s'émeut plus pour toi...
Mais à ta mère en pleurs je sens que je la doi,
Ma pitié, seulement légitime envers elle,
Lui promit qu'à la mort t'arracherait mon zèle;
Et, trompant Moscholie, Éminé n'ira pas
A son cœur plein d'espoir annoncer ton trépas.
On marche... Ali peut-être... Oh! ma terreur extrême...
Fuyez, Phôtos...

PHOTOS.

Moi, fuir !...

ÉMINÉ *impérieusement.*

Il le faut pour moi-même.

(Elle le pousse vers le pavillon de ses femmes.)

SCÈNE VI.

ALI, ÉMINÉ.

ALI.

Seule en ce pavillon je retrouve Eminé !
Sans ses femmes, sans voile!... a-t-elle abandonné
Tous les soins que le rang, la pudeur lui commande?
Qu'attendais-tu? pourquoi, muette à ma demande,
Et le sein oppressé par des soupirs secrets,
Montrer à mon retour la frayeur sur tes traits?

ÉMINÉ.

En sortant de ce lieu, ne m'as-tu pas laissée
De tes fatals arrêts éperdue et glacée?
Le trouble de mes sens...

ALI.

J'ai de quoi présumer
Qu'il n'a fait que s'accroître au lieu de se calmer.
Contrainte sur ce Grec offert à ta présence
De faire exécuter ma sévère sentence,
Peut-être as-tu souffert d'un trop pénible effort?

ÉMINÉ *passionnément.*

J'eusse aimé mieux mourir que de donner la mort.

ALI.

Ce Grec impunément a donc souillé ta vue?
Et sa témérité, que j'avais bien prévue,
Obtient donc un abri de ta lâche pitié?
Ta demeure le cache à mon inimitié.

ÉMINÉ *effrayée.*

Ali!...

ALI *se courrouçant de plus en plus.*

Dans ta retraite il a passé, te dis-je...
Livre-le moi... toi-même.

ÉMINÉ.

Ecoute...

ALI.

Je l'exige;
Ou je vais...

ÉMINÉ.

Tébélen! laisse-moi te fléchir...

ALI.

Son sang teindra ce seuil qu'il n'eût pas dû franchir.

ÉMINÉ.

Grand Dieu !...

ALI.

Dans ton séjour mettre un pied sacrilége !...

ÉMINÉ.

Qui l'a dit ?

ALI.

Ton effroi.

ÉMINÉ.

Ciel !...

ALI.

Où fuit-il ?...

ÉMINÉ.

Le sais-je ?...

ALI.

Eh bien ! moi qui le sais, vers le traître je cours :
Il peut d'ici m'entendre et trembler pour ses jours.

ÉMINÉ.

Vous glacerez le cœur de mes femmes timides...

ALI.

Ses complices !...

ÉMINÉ vivement.

Aucune...

ALI.

Oui, défends ces perfides ;
Et par tes seuls accens mon sérail condamné
Suivra ton vil Phôtos aux enfers destiné.

(Il s'élance vers le seuil de la tente des femmes ; et soudain Moscholie éc[l]-velée se présente devant lui : trois femmes la suivent avec frayeur.)

Quoi ! quel objet?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MOSCHOLIE, TROIS FEMMES TURQUES.

MOSCHOLIE.

Phôtos échappe aux coups du crim[e],
Barbare !... à ton poignard j'offre une autre victime.
Par le discret passage aux femmes réservé,
Phôtos est, grâce au ciel, à tes mains enlevé.
Ton Eminé, sensible aux cris de ma misère,
Pour me rendre mon fils a bravé ta colère ;
Mais, entendant quels pleurs lui coûtent ses bienfaits,
J'accours t'offrir mon sang pour lui rendre la paix.
Son seul crime est l'effort du charitable zèle
Qu'alluma dans son sein ma douleur maternelle.
Si ce crime à tes yeux ne saurait s'expier,
J'en fus cause ; et c'est moi qu'il faut sacrifier.
Frappe ! de Jévellas l'inflexible courage
T'abandonnait son fils ; prends sa femme en otage :
Les tourmens que sur moi tu pourras réunir
Châtîront ses vertus, si tu veux les punir.

ALI ironiquement.

En ton digne Phôtos quelle grandeur chrétienne
Que de sauver sa vie en immolant la tienne !

MOSCHOLIE.

Le vœu de mon amour, mon fils l'eût-il trahi ?
J'aurais percé mon sein s'il ne m'eût obéi.

ALI.

Ton audace à ton maître ôte un de ses esclaves.

MOSCHOLIE impétueusement.

Esclave, un Grec ! jamais.

ALI s'élançant vers elle.

Meurs, puisque tu me braves.

ÉMINÉ se jetant au-devant d'Ali, et lui montrant son sein.

Arrête !... de tes coups voilà le seul chemin.

ALI apercevant Séphérim qui paraît.

Que vois-je ?...

MOSCHOLIE à Éminé.

Hélas ! livrez Moscholie à sa main...
Elle meurt pour son fils, elle n'est plus à plaindre.

SCÈNE VIII.

SÉPHÉRIM, ALI, ÉMINÉ, MOSCHOLIE, TROIS FEMMES.

ALI.

Séphérim !... qui l'amène ?

SÉPHÉRIM.

Un Dieu que tu dois craindre.

ALI.

Daigne t'asseoir, Mollah, de qui la sainteté...

SÉPHÉRIM.

Épargne-toi, Visir, un respect affecté :
Celui des saintes lois, fais le mieux apparaître :
Révère plus ton Dieu ; révère moins son prêtre.

Crains-tu qu'ici debout, aveugle réprouvé,
Je n'arrête ton bras sur des femmes levé ?
Ta gloire est donc toujours d'accabler la faiblesse !

ALI.

A ceux que je proscris leur ligue s'intéresse.

SÉPHÉRIM.

Qui veut voir tous les cœurs soumis à ses décrets,
Condamne justement et ne proscrit jamais.

ALI.

Instruis-moi des erreurs que tu veux que j'expie :
Assieds-toi, Séphérim.

SÉPHÉRIM.

Non, te dis-je, homme impie !
Où puis-je ici m'asseoir? que puis-je ici toucher,
Qui ne soit teint du sang que tu fis épancher?
Tes carreaux fastueux tapissés de dépouilles,
Tes palais, ces châteaux que de meurtres tu souilles,
Ces pavillons errans, sur des lances plantés,
Qui promènent la mort dans les champs dévastés,
Chez toi pas un objet qui n'éveille un reproche,
Et n'imprime une tache au pied qui s'en approche.
Ma main s'unirait-elle à ta fatale main
Récemment meurtrière; et que Souli, demain,
Verra fumante encor de nouveaux homicides?
Ta ceinture reluit de poignards parricides,
Dont toi-même égorgeas tes frères, tes neveux,
Et de ton Éminé les parens malheureux.
Ces glaives et ces dards, qu'on vit dans le carnage
Sur des crânes sanglans émoussés par ta rage,

Faisceaux accusateurs d'attentats odieux,
Sous cette même tente épouvantent les yeux.
Tout crie autour de toi; tout révèle tes crimes :
Les fleuves et le lac, rejetant tes victimes,
Les rendent aux tombeaux, où tant d'êtres détruits
Attendent ton supplice aux éternelles nuits.
Ah, tremble! de l'enfer ils obtiendront vengeance.
Es-tu déifié dans la cour qui t'encense?
Tu le crois! en ton nom des flots d'adorateurs,
D'holocaustes humains vils sacrificateurs,
T'adressent nuit et jour leurs avares demandes :
Oui, les peuples entiers immolés en offrandes
Tombent pour un faux dieu dont l'orgueil souverain
Egale en dureté les idoles d'airain,
Les Dagons, les Molocs... Songe au vrai Dieu des âges
Qui brisa leurs autels, écrasa leurs images.
Va, le sang et les os qui tressaillent en toi,
Ton souffle ému, ton œil égaré par l'effroi,
Décelant ta fragile et mortelle origine,
De ta divinité t'annoncent la ruine.
La terre enfermera son superbe ennemi
Qu'un noir enfantement a sur elle vomi :
Et des concerts flatteurs dont son orgueil s'enivre,
A sa cendre bientôt rien ne pourra survivre.
Sa splendeur passera, comme un sinistre éclair
Sans traces après lui s'évanouit dans l'air;
Et son seul nom, flétri sur les bords où nous sommes,
Dira pour quel néant il fit périr tant d'hommes.

ALI saisi d'épouvante.

Ah! sur moi du Prophète ont tonné les accens;

Et l'ange de la mort glace à ta voix mes sens !
Cesse de m'accabler du poids des anathêmes...

SÉPHÉRIM.

Tu fis les maux de tous, les tiens seront extrêmes.

ALI.

Quel autre arrêt encor sembles-tu retenir ?

SÉPHÉRIM.

Le présent te menace, et surtout l'avenir.

ALI.

Achève !...

SÉPHÉRIM.

Que servait, ô femmes généreuses,
D'arracher un proscrit à ses mains rigoureuses ?

MOSCHOLIE.

Pouvais-je à sa fureur abandonner mon fils ?

ÉMINÉ.

Pouvais-je d'une mère entendre en vain les cris ?
J'ai sauvé la victime...

MOSCHOLIE.

Il a perdu sa proie.

SÉPHÉRIM.

Des pleurs amers suivront ce court moment de joie :
Le destin veut qu'Ali consomme ses forfaits.

MOSCHOLIE.

Non sur Phôtos ?...

SÉPHÉRIM.

Hélas !

ÉMINÉ.

Mais il fuit...

SÉPHÉRIM.

Je me tais.

MOSCHOLIE épouvantée.

O ciel !...

SÉPHÉRIM.

J'en ai trop dit à deux infortunées.

ALI.

Leur veux-tu, comme à moi, cacher leurs destinées?

MOSCHOLIE.

Mon fils est-il tombé sous un fer assassin ?

ÉMINÉ.

Ton silence déjà met l'effroi dans son sein :
Instruis-la ; parle....

SÉPHÉRIM.

Eh bien ! ô fatale nouvelle
Dont m'a chargé le chef d'une garde cruelle !
Le jeune et cher objet de vos efforts divers,
Repris en s'échappant, est rentré dans les fers.

MOSCHOLIE.

Dieu ! juste Dieu ! qu'entends-je ?

ÉMINÉ.

Oh quel coup pour sa mère !

MOSCHOLIE au visir.

Ah ! sur moi, sur moi seule épuise ta colère !

Ali, tiens, perce un cœur de sanglots oppressé :
Abreuve, abreuve-toi de tout mon sang versé :
Mais épargne mon fils! la fière Moscholie
Abjure son courage, à tes pieds s'humilie,
Et si sa propre mort peut détourner tes coups,
L'attend comme un bienfait qu'elle implore à genoux.

SÉPHÉRIM la relevant.

Ne te prosterne pas devant cette ame altière,
Insensible à la plainte, et sourde à la prière...
Tout n'est pas révélé : Phôtos est aujourd'hui
Sous la main du visir moins en péril que lui.

ALI.

Que me dis-tu, des cieux redoutable ministre?

SÉPHÉRIM.

Frémis.

ALI.

Dévoile enfin ton augure sinistre.

SÉPHÉRIM.

Du haut de l'Orient un vengeur est venu;
Tu t'en souviens.

ALI.

Lequel?

SÉPHÉRIM.

Ce Persan inconnu,
Armé par le sultan et la loi du Prophète,
Il a parlé : sa voix soufflera la tempête.

ALI.

Comment? cet Ajazid....

SÉPHÉRIM.

Tu le nommais Thabar.
Son vrai nom le rallie à ton fier Sélictar :
De son firman qu'en vain nia ton imposture,
Ismaïl a reçu la marque la plus sûre.

ALI.

Ismaïl !

SÉPHÉRIM.

A Stamboul il vole dès ce jour ;
Et ta chute suivra l'instant de son retour :
En passant le Glikis, à la foule proscrite
D'un accent solennel sa bouche l'a prédite.

ALI furieux.

Il est parti ! mes coups arrêteront leurs pas :
A ma prompte poursuite ils n'échapperont pas,
Fussent-ils par-delà les plaines d'Arabie,
Et le Nil qui se cache au fond de la Nubie !

SÉPHÉRIM.

D'un fol emportement cesse de t'aveugler.
Tu serais trop heureux qu'ils vinssent t'immoler.
Mesure tes périls au besoin des vengeances :
N'accrois plus tes forfaits pesés dans les balances
Où l'arbitre de tous t'en réserve le prix.
Ah ! malheur à tes jours qu'il a déjà proscrits !
Il veut pour te punir les prolonger encore.
Tes nuits s'écouleront du soir jusqu'à l'aurore
Dans l'horreur des soupçons sans cesse renaissans :
Les complots, les poignards te resteront présens :
Tes fureurs d'Éminé t'enlèveront les charmes ;

Et comme un faible enfant tu répandras des larmes :
Ses traits te poursuivront ; sa tombe sur ces bords
Sera ton dernier lit après mille remords.
Aux Souliotes même, assassin de leurs pères,
Tu redemanderas leur aide en tes misères ;
Tes princes offriront aux vengeurs de la loi
Tes immenses trésors, qui ne sont plus à toi :
Tes fils mourront vendus : ta vieillesse enrichie
Voudra défendre en vain une tête blanchie;
Et pour qu'un grand exemple éclaire ici l'erreur,
Toi, faux dieu consacré par l'or et la terreur,
Tu tomberas enfin dans la flamme éternelle,
Vaine idole de chair qui crois être immortelle !
Adieu ! je sors : et vous, triste mère, avec moi
Quittez l'antre d'un monstre abattu par l'effroi.

MOSCHOLIE.

Qu'aux bras de mon cher fils votre pitié me rende.

SÉPHÉRIM l'emmenant.

Viens ; il ne te voit plus : mais crains qu'il ne t'entende

SCÈNE IX.

ALI, ÉMINÉ, FEMMES DE SUITE.

ÉMINÉ à soi-même.

* Loin des sombres horreurs qui semblent l'accabler,
* Dois-je fuir et me taire? ou dois-je lui parler?
* Ses yeux sont obscurcis d'une noire tristesse...
* Il soupire et ses maux consternent ma faiblesse :
* Je sens que mon devoir est de les soulager.

* Qui sait si l'Eternel, tout prêt à le changer,
* Ne veut pas que soudain ma voix consolatrice
* Et l'apaise et l'arrête au bord du précipice.

(Elle s'approche lentement d'Ali.)

O mon époux, je romps le silence en tremblant :
Quand du Très-Haut sur toi le glaive étincelant
T'avertit des périls que ta puissance brave,
Écoute les conseils de ta fidèle esclave.

ALI absorbé en lui-même.

Ismaïl est parti !

ÉMINÉ.

Permets à mes discours
D'éclairer tes destins dont s'égare le cours :
Si tu n'en crois mon cœur, quel cœur pourras-tu croire?
Pourquoi de tant de sang as-tu souillé ta gloire?
Par d'horribles excès, pourquoi de jour en jour
D'Éminé, ta compagne, épouvanter l'amour ?
Un politique orgueil les excuse peut-être;
Mais l'humanité crie...

ALI de même.

Ismaïl ! ah, le traître !

ÉMINÉ.

Oh, de grâce, ô seigneur, réprimez vos transports...
Si des inimitiés triomphaient les efforts,
Si d'un puissant époux je me voyais privée
Par la fureur publique en vos camps soulevée,
Que deviendrais-je, hélas ! sans vous, sans protecteur,
Seule, en proie au courroux aveugle et proscripteur
Des Grecs, des Musulmans, dont la haine implacable

Fermente sous le poids du joug qui les accable ?
Des vengeances partout le transport déchaîné,
Dans le sang de vos fils, dans le sang d'Éminé,
Se noîrait avec joie, et par mille artifices
Prolongerait l'horreur de nos mortels supplices :
Oui tous, nous punissant de leurs maux, de leurs fers,
Vivans, nous dévoûraient aux tourmens des enfers.

ALI.

Tu m'inspires !

ÉMINÉ.

Eh bien, que ton épouse obtienne...

ALI.

L'opulent Ismaïl gémira pour la sienne :
Je ne lui laisserai, soigneux de l'appauvrir,
Qu'une quenouille en main qui la puisse nourrir;
Et d'elle il recevra sa seule chevelure
Si pour gage d'amour il attend sa parure.
Mes ennemis jurés périront avant nous.
Ne crains point que sur toi retombe leur courroux :
De leurs partis vengeurs, dont tu pressens l'outrage,
En les exterminant je préviendrai la rage.

ÉMINÉ.

Inhumain !... ma prière, au lieu de t'adoucir,
En ta férocité ne fait que t'endurcir !...
Sais-tu, sais-tu, cruel ! que mon effort timide
Est l'effet d'un avis dont la terreur me guide ?
Nos songes quelquefois sont l'image du sort.
J'ai vu dans mon sommeil, oui, j'ai vu sur ce bord

Nos deux mers en courroux vomir toutes leurs flottes
Pour t'imposer la paix promise aux Souliotes...

ALI impétueusement.

Aux Souliotes !... quoi ! tu les sers de tes vœux !
L'exemple d'Ismaïl t'enhardit donc pour eux !
Ainsi, femme, parens et gardes me trahissent,
Pour ces Grecs que je hais autant qu'ils me haïssent !
Tout conspire en leur nom : tout soutient ces pervers
Dont je punis trop tard les complots découverts !
Malheureuse ! oses-tu m'implorer pour leur cause ?
Oses-tu les nommer, les défendre ?

ÉMINÉ avec fierté.

Oui, je l'ose ;
Et fille d'un pacha qui fut ton noble égal,
J'ose d'un siége horrible arrêter le signal...

ALI.

Protéger des Grecs !

ÉMINÉ.

Oui....

ALI.

Des brigands !...

ÉMINÉ.

Des victimes.

ALI.

Mes coups...

ÉMINÉ.

Quels seraient-ils ?

ALI.

Des châtimens.

ÉMINÉ.

Des crimes.

Cède à mes pleurs...

ALI.

Le glaive effacera Souli.

ÉMINÉ *hors d'elle-même.*

Tâche aussi d'effacer les mourans dans l'oubli.
Mon père, ami des Grecs, tu l'immolas, barbare!
De son sang qui me reste, ah! ne sois point avare,
Et qu'au moins un remords pèse sur son bourreau!

ALI *furieux.*

Va-t'en... va lui porter tes vœux dans le tombeau.

(*Il tire sur elle un coup de pistolet, et s'enfuit tout égaré.*)

ÉMINÉ *dans les bras de ses femmes.*

Dieu!... sa main est trompée... il m'a laissé la vie!
Que n'ai-je dans mon sang vu sa rage assouvie!

(*Elle s'évanouit, et ses compagnes l'entraînent.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(Même lieu de scène qu'aux second et quatrième actes : on entend de loin autour du pavillon d'Ali des coups de canon tirés de tous côtés.)

SAMUEL, SIX SOULIOTES, PHOTOS enchaîné.

PHOTOS.

Tandis que le canon tonne sur les Hellènes,
Quoi ! notre Polémarque, et sans garde et sans chaînes,
Se montre chez Ali notre exterminateur !

SAMUEL.

Oui, nous venons traiter avec ce destructeur
Le glorieux salut des derniers Souliotes.
N'insulte Samuël ni tes compatriotes.
Sais-tu de quels combats leur courage est sorti ?
Dans nos murs, sur nos monts, tout tombe anéanti.
Les soldats du visir ont forcé nos retraites :
Partout des flots de sang ont marqué nos défaites :
Nos remparts en sont teints, et nos rochers fumans.
La vengeance y poursuit ses longs égorgemens :
Et les bronzes grondans, de retour sur ces rives,
Achèvent d'écraser nos familles captives.
Souli tombe.

PHOTOS.

O désastre! eh, quoi! vous vous rendez!
Vous, mes frères!... eh bien, à l'heure où vous cédez,
Remettez à mon bras votre fer inutile;
Et s'il ne peut servir à venger notre ville,
Du moins à l'esclavage il saura me ravir :
Le glaive est mon Pacha, le mousquet mon Visir [1].
Aux horreurs des affronts où l'Ottoman nous livre
Un Grec sans déshonneur ne saurait plus survivre.
Tous les braves sont morts.

SAMUEL.

Jeune homme, que dis-tu?
Ton père et ses amis seraient-ils sans vertu?
Samuël avec eux vit pour la Grèce encore.

PHOTOS.

Mon père!...

SAMUEL.

Vainement la douleur le dévore,
Son noble désespoir sait encor méditer
Quels coups à nos vainqueurs son trépas doit porter.

PHOTOS.

Quoi! mon père lui-même a cédé la victoire?...

SAMUEL.

Après que mille exploits, le couronnant de gloire,
L'ont trois fois devant lui contrainte à reculer.
Oui, le destin trois fois a paru chanceler :
Et tel qu'un autre Ajax, dans la foule assaillante,
Son bras portait la mort et sa voix l'épouvante.

[1] Vers textuel d'un chant grec, sur Phôtos.

PHOTOS.

Est-il blessé ?

SAMUEL.

Son sein, respirant le courroux,
Semblait dans la tempête invulnérable à tous :
Mais, épuisé d'efforts en repoussant l'orage,
Aux murs de Vénérande est rentré son courage.
Ce fort de quatre assauts a soutenu l'horreur :
Jévellas le défend : je suis donc sans terreur :
Mais la faim l'ouvrira s'il n'est réduit en poudre,
Et, seulement munis d'alimens de la foudre,
Nous pourrions y combattre et non y subsister.

PHOTOS.

Qu'entends-je ?

SAMUEL.

Six de nous offrent de le quitter :
A le rendre au vainqueur déjà nos mains sont prêtes.

PHOTOS.

Traiter avec Ali c'est lui livrer vos têtes,
La tête de mon père !... Un parjure récent
Signale trop ce monstre altéré de son sang :
Craignez pour Jévellas la recherche inhumaine
Des tourmens prolongés qu'inventera sa haine.

SAMUEL.

Ecoute : avec Ali notre pacte est conclu :
A l'élite des Turcs nous avons résolu
De remettre le fort que garde encor ton père.
Le visir les choisit : ils viendront, et j'espère

Que nos fossés sanglans, sur nos traces franchis,
Verront de ces cruels nos neveux affranchis :
Là, sous nos bastions, de fulminans abîmes
Engloutiront ensemble et bourreaux et victimes.
Nous les attendons tous pour marcher à la mort.
Plût à Dieu que leur chef les suivît dans le fort !

PHOTOS.

Ciel ! ô ciel ! et mon père ?...

SAMUEL.

Avec nous il conspire
Leur châtiment terrible et son propre martyre.

PHOTOS.

Dans ce gouffre avec vous entraînez donc Phôtos !
Qu'il meure aux bras d'un père, et qu'il suive un héros!
Ah ! sans revoir son fils perdra-t-il la lumière ?...

SAMUEL.

Respecte, jeune ami, sa volonté dernière :
Il chargea Samuël de te l'interpréter.
Jévellas pour les Grecs n'a cessé de lutter :
Au bout de longs travaux sa vertu se délivre.
Il souscrivit ta mort, et te prescrit de vivre :
Il dévouait ta tête au bien de la cité :
Ce sacrifice est vain ; et son autorité
Voue après lui tes jours à venger ta patrie...
Maîtrise les regrets de ton ame attendrie ;
Immole ta souffrance au décret paternel
Qui règle ton devoir dans un jour solennel :
Les pleurs profaneraient le trépas héroïque
D'un guerrier, dont le front serein et pacifique

Nous a tous enhardis à l'escorter aux cieux
Où la liberté règne et reçut nos aïeux.
Toi, vis pour consoler ta malheureuse mère,
Ton innocente sœur, ton jeune et noble frère :
Dis à mon brave Nègre, à Christol mon ami,
Que de m'en séparer ma tendresse a gémi...

(Aux Souliotes.)

Et nous, prêts à léguer nos cendres à la Grèce
Pour conserver le feu dont brûla sa jeunesse,
Louons le roi des rois qui nous daigne bénir.
En prophètes nouveaux d'un triomphe à venir,
Prédisons au Croissant que, saintement rebelles,
Nos peuples brûleront ses flottes criminelles,
Que du Céphise encore et du vieil Eurotas
Naîtront des Miltiade et des Léonidas,
Et que de notre Epire aux vallons de l'Attique
Nos vertus reverront fleurir leur palme antique.
Amis, au nom d'un Dieu pour la terre expirant,

(Il tire son épée et en élève la poignée faite en forme de croix : ses compagnons s'agenouillent autour de lui.)

Sous cette croix de fer, adressons en mourant
Nos vœux aux libertés que notre exemple fonde,
Notre anathême au crime, et nos adieux au monde ;
Et glorifions-nous d'un zélé dévoûment
Qui des temps hâtera LE DERNIER JUGEMENT.
Nos vœux sont exaucés !... les chefs des janissaires
Viennent à nous... partons.

(Les Turcs paraissent au fond et au dehors de la tente.)

PHOTOS se jetant dans les bras des Souliotes.

Que j'embrasse mes frères !

SAMUEL.

Songe à la Grèce... Adieu !

PHOTOS.

J'accompagne vos pas.

SCÈNE II.

ZOBÉIDE ET QUELQUES GARDES.

ZOBÉIDE.

Hors de ce pavillon retirez-vous, soldats.
La princesse Éminé, qu'alarment à cette heure
Les cris qui du rivage ont percé sa demeure,
Echappe à nos efforts qui n'ont pu retenir
Les transports dont l'agite un fatal souvenir.
A ses sens, qu'ont frappés les signaux du carnage,
L'aspect d'un janissaire en offrirait l'image.
Un délire inquiet trouble son doux regard ;
Et ses pas vers ce lieu sont errans au hasard.
Le visir, frémissant de s'être privé d'elle
Par une atteinte, hélas ! qu'il avait cru mortelle,
Du milieu des combats vient d'envoyer vers nous
L'ordre de la calmer par nos soins les plus doux.
Défaillante, en ses traits deux fois la mort s'est peinte ;
Mais son cœur ranimé... Sortez de cette enceinte :
La voici.

(Les janissaires s'éloignent : Éminé entre pâle et abattue ; sa marche est lente et indéterminée ; deux femmes la suivent : elle ne semble pas les voir, mais entraîner avec elle une personne qu'elle croit conduire vers le milieu du pavillon.)

SCÈNE III.

ÉMINÉ, ZOBÉIDE, DEUX FEMMES.

ÉMINÉ parlant à une image fantastique.

Venez... là... me parler à loisir...
Cachons-nous, Moscholie, aux regards du visir...
Fermez tout... mes secours veulent de grands mystères...
Sous le pouvoir d'Ali je plains toutes les mères...
Moi, princesse à vos yeux par le sang et l'hymen,
Fille de Capellan, femme de Tébélen,
Secourir la faiblesse est mon devoir suprême...
Mais le puis-je toujours ? je suis faible moi-même.
Vous souffrez! vous pleurez !... je souffre et pleure aussi.
Cachez-vous... tous nos pas sont épiés ici...
Des enfans ont crié !... ne sont-ce pas les vôtres ?...

ZOBÉIDE.

Le soin des malheureux vous tourmente...

ÉMINÉ.

Point d'autres.

ZOBÉIDE.

Votre cœur est si pur!

ÉMINÉ.

Je le crois innocent.

ZOBÉIDE.

Qu'il reste donc en paix.

ÉMINÉ.

Quel lamentable accent !...
Quels longs sanglots mêlés avec des chants horribles!...

ZOBÉIDE.

Ces lieux au bruit lointain ne sont point accessibles :
Ici qu'entendez-vous?

ÉMINÉ.

Mourir.

ZOBÉIDE.

Pour votre cœur
L'excès de la pitié devient une douleur.

ÉMINÉ.

Que dis-tu, Zobéïde?

ZOBÉIDE à ses compagnes.

Elle m'a reconnue!
La lumière en son ame est enfin revenue!

ÉMINÉ.

La pitié! Sentiment noble, tendre et sacré,
Amour universel par les cieux inspiré,
La pitié, dont l'excès te paraît un supplice,
Mais dont aucuns plaisirs n'atteignent le délice,
Est un penchant d'où naît un bonheur agité,
Et plus il est profond et mieux il est goûté.
Honorable attribut de la seule ame humaine,
Qu'unit sa sympathie à la joie, à la peine,
La pitié, si féconde en généreux effets,
Dans soi-même trouvant le prix de ses bienfaits,
Aime à calmer les maux, et nous fait par ses charmes
Jouir de nos pleurs même en essuyant des larmes.
De quelle douce ivresse elle émeut les esprits,
Lorsqu'à l'exil, au glaive, arrachant des proscrits,

Protégeant l'orphelin, ou dotant l'indigence,
Son zèle entend les vœux de la reconnaissance!

ZOBÉIDE.

Digne princesse!

ÉMINÉ.

Hélas! de cette volupté
Mon hymen à jamais priva ma charité.

ZOBÉIDE.

Toujours pour l'opprimé votre ame agit et veille.

ÉMINÉ.

Sont-ce des vœux d'amour qui frappent mon oreille?...
Non, mais des cris d'effroi, d'horreur... écoutez-les.

ZOBÉIDE.

Rien, rien.

ÉMINÉ.

O sang des Grecs, partout tu ruisselais...
Quel sang t'effacera?... le mien...

ZOBÉIDE.

Elle s'égare!

ÉMINÉ.

Dieu! quel frisson mortel de tout mon corps s'empare!...
On accourt...

ZOBÉIDE

Un enfant, par un autre amené...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZOPHAS, ELPHIRE.

ÉMINÉ.

Enfans, que cherchez-vous ?

ZOPHAS.

Nous cherchons Eminé.

ZOBÉIDE aux deux enfans.

Laissez-la...

ELPHIRE à Zobéïde.

Des vainqueurs nous fuyons la colère...

ZOPHAS à la princesse.

Sauvez, sauvez ma sœur !

ELPHIRE à la princesse.

Sauvez, sauvez mon frère !

ÉMINÉ vivement.

L'un et l'autre, en mon sein...

ZOBÉIDE aux deux enfans.

Vous l'exposez...

ÉMINÉ à Zobéïde.

Pourquoi

Veux-tu de ta princesse éloigner leur effroi?
Qu'ils restent dans mes bras; c'est leur dernier asile !

ZOPHAS.

Au nombre des captifs qu'on massacre et mutile,

Christol nous a revus ; ce Noir aimé de Dieu,
Nous a pris dans la foule et poussés vers ce lieu.
« D'Eminé, disait-il, cherchez l'aide prospère :
» Je cours défendre ailleurs Phôtos et votre mère. »

ELPHIRE.

Du fond de nos foyers ils m'ont, avec fureur,
Par les cheveux traînée en ce camp plein d'horreur.

ZOPHAS.

Mon bras, trop faible encor, désarmé dans la lutte,
N'a pu venger les coups qui hâtèrent ma chute.
Mais que votre bonté ne veille point sur moi.

ELPHIRE.

Qu'elle écarte la mort...

ZOPHAS.

De toi, ma sœur.

ELPHIRE.

De toi,

Mon frère.

ÉMINÉ.

De tous deux!... Quoi! ces tendres victimes
Déjà s'offrent l'un l'autre en martyrs magnanimes!
Et tels sont donc ces Grecs, qu'un pouvoir criminel
Veut punir des vertus d'un amour fraternel!...
Mais, où vous ai-je vus? enfans, veuillez me dire..
On te nomme ?...

ZOPHAS.

Zophas.

ÉMINÉ.

Et toi, ma chère?...

ELPHIRE.

Elphire.

ÉMINÉ.

Oui, c'est vous... j'ai reçu le tribut de vos fleurs...
J'admirai de vos traits les aimables douceurs :
Oui, dans vos monts... voilà ta croix qui m'a troublée...
Tu devais, m'as-tu dit, pour elle être immolée...

ELPHIRE.

Et je vais l'être !

ÉMINÉ avec chaleur.

Non, jeunes infortunés!
Vainement à mourir vous seriez condamnés :
Je vous prends sous ma garde... ô digne Moscholie,
Tiens, vois par Éminé ta famille accueillie ;
Je te rends tes enfans... ouvre-leur donc tes bras.

ELPHIRE.

Vous parlez de ma mère!...

ZOPHAS.

Où donc est-elle, hélas ?

ÉMINÉ jetant un cri.

Ah, ciel!... tu m'as ravi la raison, la lumière...
Je vois ce qui n'est pas!

ELPHIRE.

Grand Dieu ! que ma prière
Pour elle jusqu'à toi s'élève en ce moment,

Et rompe le bandeau de son aveuglement!

ZOBÉIDE.

Princesse, j'aperçois le visir qui s'avance,
Ali...

ÉMINÉ.

Qu'entends-je ? Ali!

ZOBÉIDE.

Lui-même.

ELPHIRE.

A sa vengeance
Dérobez-nous...

ÉMINÉ frappée d'égarement.

Ali revient avec la mort...
Le carnage le suit, l'environne... il en sort :
Il vient me déchirer, vous tuer à ma vue...
Fuyez!...

ELPHIRE en pleurs.

Où fuir ?

ZOPHAS.

Quittons cette femme éperdue :
Au seul Dieu tout-puissant il nous faut recourir.

(Il prend la main de sa sœur.)

ELPHIRE.

Mère du Christ! ensemble aide-nous à mourir.

(Elle fuit avec Zophas.)

ÉMINÉ.

Il entre... Ah! je succombe.

(Elle s'évanouit.)

SCÈNE V.

ALI, ÉMINÉ, ZOBÉIDE, DEUX FEMMES.

ALI.

Eh quoi! l'ai-je perdue?
Est-ce après son trépas qu'Eminé m'est rendue?
Un rapport mensonger m'a-t-il trompé sur toi?
Éminé! je t'appelle : Éminé! réponds-moi...
J'accours à tes genoux abjurer ma colère...
Tes yeux sont-ils fermés au jour qui nous éclaire?
Toi, Zobéïde, toi, que sa tendre bonté
Distingua par le nom que sa mère a porté,
N'as-tu pu soutenir sa force évanouie,
Et la rendre à mon cœur qui ne tient qu'à sa vie?

ZOBÉIDE.

Seigneur, nos pavillons, du fleuve trop voisins,
Aux plaintes des mourans, aux cris des assassins,
Ouvraient de tous côtés un facile passage :
Elle a fui des clameurs le confus assemblage
Dont l'horreur l'a plongée en un désordre affreux.
Sa raison a fléchi sous les chocs douloureux.
Déjà sur son esprit flotte une vapeur sombre;
Et d'elle à son réveil vous ne verrez que l'ombre :
Eminé n'est plus elle!

ALI.

Elle rouvre les yeux,
Elle renaît, soupire...

ÉMINÉ.

O doux éclat des cieux !
Sur ces côteaux lointains dont la pente se dore,
De quels feux rougissans étincelle l'aurore !
Te voilà, Tébélen !... Ici les eaux, les airs,
Enchantaient mon sommeil d'harmonieux concerts...
Ne viens pas, des transports qu'un si beau lieu m'inspire,
Troubler l'extase en moi par ton amer sourire.

ALI.

Cesse, ô chère Eminé, cesse de craindre Ali.

ÉMINÉ.

Salut, vastes rochers ! salut, bois de Souli !
Oui, paix à vos hameaux, familles vertueuses !
Vos peines désormais vous seront fructueuses :
La guerre ne doit plus renouveler vos maux.

ALI à soi-même.

Déjà leur paix future est celle des tombeaux.
Puisse Eminé, toujours d'erreurs préoccupée,
Sur le sort de Souli vivre à jamais trompée !
Après les coups portés l'ame tombe en langueur;
Et d'un reproche affreux je pressens la rigueur.

(A Eminé.)

Parle, exprime tes vœux; ne conçois plus d'alarmes :
Tourne sur ton époux tes yeux chargés de larmes...

ÉMINÉ.

Mon époux !

ALI.

Tes désirs lui deviendront des lois.

De l'amour sur son ame exerce tous les droits;
S'il a pu s'égarer, il réclame, il implore
Ton pardon généreux d'un crime qu'il abhorre.
Il n'aime que toi seule, et perd tout s'il te perd.
Reconnais ton époux.

ÉMINÉ.

Qu'il me laisse au désert...
Mon époux!... ah! je n'eus qu'un formidable maître,
Qui fit tout mon malheur, qui fait le sien, peut-être..

ZOBÉIDE.

Son délire, seigneur...

ÉMINÉ.

De quoi sait-il jouir?
Quel espoir de bonheur le viendrait éblouir?
Qui n'aime rien, ne peut être aimé, Zobéïde.
Nul heureux sentiment ne reste à l'homicide.
On tremble à ses côtés, et lui-même se hait.
Son supplice est de voir la haine qu'on lui tait.
Et toi, triste Éminé, pour qui sa cour étale
De mille ornemens vains la pompe orientale,
Peux-tu, lorsqu'il t'appelle au cercle des plaisirs,
Entendre l'Odalisque, étouffant tes soupirs,
Mêler sa voix sensible aux guitares sonores,
Pour chanter des forfaits que toi-même déplores;
Et le voir s'enivrer d'un encens parfumé
Sous la vapeur du sang dont son bras a fumé?

ALI.

Malheureux Tébélen!... Éminé te déteste!
Quel aveu!...

ZOBÉIDE.

C'est celui de son trouble funeste :
Mais par elle, seigneur, il n'est point proféré.

ALI avec courroux.

Du ciel qui la possède il est donc inspiré !...
Quel effroi la saisit ?

ÉMINÉ.

A moi, fidèle amie!
A moi !... Près de la grotte où j'étais endormie,
Un brigand est sorti d'un ténébreux sentier...
Dieu! son arme sur moi lance un feu meurtrier...
Fuyons ses coups...

ALI.

Arrête !... épargne-moi l'image
D'un désordre insensé qui t'accable et m'outrage.
Arrête !

ÉMINÉ.

Ce brigand , cet assassin armé ,
C'est Ali !... c'est toi-même... et tu veux être aimé !

ALI.

Oh ! si tu peux encor et me voir et m'entendre,
Oui , tu sauras m'absoudre, oui, j'oserai prétendre
A me reconquérir ton cœur que j'ai perdu ,
Ton ame qui me fuit, ton amour qui m'est dû :
Le mien, qui t'idolâtre, espère te contraindre
A ne plus m'accuser ou du moins à me plaindre.
Quels regrets m'ont puni de mon acte inhumain !
Ce feu mortel à peine est parti de ma main,

Qu'épouvanté du coup dont je te crus atteinte,
Poursuivi de remords, tout frissonnant de crainte,
Me maudissant moi-même, égaré, furieux,
Je voulais arracher la lumière à mes yeux....
Tu vis, ne me hais pas : sois l'ange de la terre;
Remplis de ta pitié le touchant ministère.
Femmes, enfans, vieillards... s'il en reste à sauver....
Ordonne; et du soldat je vais les préserver.
Ravis-les à la mort au gré de ton envie :
C'est le pouvoir d'un dieu que de donner la vie :
Je le cède à ton cœur digne de l'exercer :
Mais, aime Tébélen pour l'en récompenser.

ÉMINÉ.

O joie!... Eh bien, leurs noms... en est-il que j'oublie?..
Sauve Elphire... Zophas... Phôtos... et Moscholie...
Sauve les autres Grecs que je ne connais pas....
Sauve-les tous enfin.

ALI.

Qui porte ici ses pas?

SCÉNE VI.

LES MÊMES, SÉPHÉRIM, MOSCHOLIE enchaînée, PHOTOS enchaîné, CHRISTOL, SUITE.

SÉPHÉRIM devançant les autres personnages.

Séphérim : il amène une dernière proie
Au lion dévorant, dont le sang fait la joie.
Le reste sans pitié vient d'être exterminé.

ALI voyant tomber la princesse.

Cruel, tu mets la mort dans le sein d'Éminé.

MOSCHOLIE.

Toi seul, monstre, toi seul mets la mort dans les ames :
Monstre, abreuvé du sang des enfans et des femmes,
Crains de voir ton épouse à jamais s'endormir,
Son cœur souffrant pour nous cesserait de gémir.
Sa perte, de ses maux abrégeant la durée,
Trompant ta cruauté de larmes altérée,
Priverait tes regards de l'aspect d'un tourment :
C'est peu que d'immoler si ce n'est lentement.
J'existe encor... l'enfer a produit ce miracle
Pour te faire jouir de cet affreux spectacle.

ALI.

Épargne-lui tes cris, tes plaintes...

MOSCHOLIE.

Ah! le fer
Dans mon sein maternel peut seul les étouffer....

ALI.

Oh, tais-toi!... tu vivras... ton fils encor respire....
Elle a parlé pour lui, pour Zophas, pour Elphire...

MOSCHOLIE toute en pleurs.

Pour mon Elphire, ô ciel! pour mon noble Zophas,
Tous deux par tes bourreaux arrachés de mes bras!
Tous deux morts à mes yeux, morts aux yeux de leur frère!
Oui, chargés de liens, et leur frère et leur mère,
Dans l'homicide arène avec fureur traînés,
Ont été de leur sort les témoins enchaînés :

A compter leurs sanglots on força nos tendresses :
On se fit de leurs pleurs d'horribles allégresses :
Et le fer, déchirant nos deux cœurs à leurs cris,
M'a ravi les adieux de mes enfans meurtris.
Monstre ! car je ne peux d'aucun être sauvage
Ni te donner le nom, ni voir en toi l'image :
Quel tigre d'Hircanie a jamais inventé,
S'il déchire un enfant par sa rage emporté,
De mêler, dans son antre où la mort doit le suivre,
Les larmes d'une mère au sang dont il s'enivre?
L'homme dénaturé passe en cruels excès
Le plus farouche instinct des monstres des forêts !
De n'avoir pu le croire, oh, que tu m'as punie !...
Et vous, dont j'accusais le barbare génie,
Vous, qui prenant conseil d'un fatal désespoir
D'immoler vos enfans vous fîtes un devoir,
O mères de Souli! vous, mes fières compagnes,
Vous toutes, qui luttiez du haut de nos montagnes,
Veuves de nos héros entre mille assassins,
Vos voix criaient: « Mourons! » dans les flots des ravins
Vous vous précipitiez sur vos fils, sur vos filles;
Et l'Achéron au glaive a caché vos familles.
Hélas! vous périssiez, mais en les embrassant :
Votre amour n'a pas vu sur un couple innocent
Tomber des meurtriers la vengeance exécrable...
Deux enfans!... de mes pleurs ô source intarissable !...
Toi, sensible Éminé, qui n'entends plus ma voix,
Ton cœur en les voyant se fût brisé, je crois,
Et tu n'es pas leur mère! et moi, qui les fis naître,
Dans un cirque sanglant je les ai vu paraître !

Leurs jeunes fronts... Ah, ciel!... en ce cirque inhumain
Elphire conduisait son frère par la main...
Christol, de quel éclat leurs traits semblaient reluire...

(Les sanglots lui coupent la voix.)

CHRISTOL pleurant.

Chers petits blancs!... les voir et les pouvoir détruire!

MOSCHOLIE.

Un palmier... désormais le Palmier des Martyrs...
Etait le but fatal de leurs derniers soupirs...
L'un par l'autre enlacés, la force les sépare :
Alors, plein d'un effroi que leur pâleur déclare,
Leur regard mutuel s'exprime un long adieu...
On veut qu'Elphire abjure et sa croix et son Dieu...
« Du roi des saints, dit-elle, ô mère couronnée!
» Soutiens Zophas, soutiens sa sœur infortunée... »
Là, tombe cette fleur moissonnée après lui...
Mes yeux se sont fermés et mon esprit a fui :
Mais j'ai vu, réveillée aux célestes louanges,
Mes deux anges planer sur la foule des anges.

CHRISTOL avec feu.

Chers petits blancs... eh oui, terre d'iniquités
N'étant plus digne d'eux, au ciel être montés.

ALI à tous.

Loin, loin d'ici!... voyez mon épouse mourante,
Que vos fatals récits glaceraient d'épouvante
Au retour de ses sens par vous même égarés.
Ses maux par vous aussi devraient être pleurés :
Sa bonté protectrice a plaint votre misère.

PHOTOS.

Plus qu'à ton cœur féroce à nos cœurs elle est chère ;
Et sa stupeur, offerte à mes yeux éperdus,
Dans mes profonds malheurs est un tourment de plus :
Mais, père, frère et sœur, victimes de tes armes,
Phôtos a tout perdu : ses yeux n'ont plus de larmes.

ALI.

Au fort de Vénérande à ma garde livré,
Ton père vit encore et je l'épargnerai.
De lui, de Samuël, j'écarte la vengeance.

PHOTOS avec grandeur.

Ni Samuël, ni lui ne sont en ta puissance.
Une mort volontaire affranchit ces héros.

(Le nègre fait un mouvement de douleur extrême.)

MOSCHOLIE.

Quoi!... mon époux, ton père?...

PHOTOS.

Est au sein du repos.
De la gloire des Grecs holocauste suprême,
Il disposa de lui comme de son fils même.
Jévellas pouvait-il survivre à la cité
Que défendit trente ans sa magnanimité ?
Six cents guerriers d'Ali, dans la dernière enceinte
Par ce vengeur gardée à notre cause sainte,
Ont pénétré vers lui guidés par Samuël.
Là, sa main préparait leur châtiment cruel :
Les foudres souterrains éclatent ; et les flammes
Dévorent ce héros et nos Cacus infâmes.

Devant l'Olympe ému son bûcher a relui :
Il lutta comme Hercule, il est mort comme lui.

MOSCHOLIE.

Quelle perte est le prix d'un si noble veuvage !...

CHRISTOL levant les mains au ciel.

Grand Samuël !

ALI furieux.

Phôtos expîra ce ravage.

ÉMINÉ revoyant le jour.

Je renais....

MOSCHOLIE au visir.

Que veux-tu ? m'ôter mon dernier fils ?

ÉMINÉ apercevant Phôtos et Moscholie.

Ils vivent !

SÉPHÉRIM à la princesse.

A leurs voix ranimez vos esprits.

ALI de même.

Plus de grâce.

CHRISTOL après un court silence, d'un ton grave et attendri.

Visir, moi libre ; et servitude
De tout temps me paraître un joug infâme et rude :
Me trouver fier de vivre affranchi pour toujours :
Mais ce Grec et sa mère être aux fers sans secours :
A me vendre pour eux sentir mes forces prêtes,
Si ma chaîne payer la rançon de leurs têtes.

ÉMINÉ.

Sacrifice admirable !... ô cruel, entends-tu

Ce charitable Noir t'enseigner la vertu?...
Les cœurs compatissans, l'humanité les lie;
Leur nœud te semble un crime... Accorde à Moscholie
Son cher Phôtos, les jours de deux tendres enfans.

MOSCHOLIE éperdue.

Eux?... le fer a tranché leurs destins innocens...
Leur martyre l'accuse...

ÉMINÉ avec force et noblesse.

Ali, tu m'as trompée...

ALI.

J'ignorais...

ÉMINÉ.

En ton nom ainsi frappe l'épée!...
Ah! subis donc le sort des tyrans désastreux,
Tout le sang qui jaillit retombe enfin sur eux!
Ma mort même... je sens que mon terme s'approche...
Sera pour ta mémoire un éternel reproche.

ALI.

Non, vis pour Tébélen à ton amour uni...

SÉPHÉRIM au visir.

J'ai prédit qu'en ce jour tu te verrais puni:
Tu l'es; et succombant à son horreur du crime
D'un hymen odieux Éminé meurt victime.

ÉMINÉ.

Oui, la mort m'a saisie... oui, prépare ton deuil...
Tu reviendras, Ali, me joindre en mon cercueil...
Près du Lac des Soupirs elle a marqué nos places...
Mais mon ame, partout s'attachant sur tes traces,

Des jours de Moscholie, et des jours de Phôtos,
Te redemandera compte dans nos tombeaux...
Ma voix, pour te ravir ces victimes dernières,
Cesse de t'adresser de timides prières,
Elle ordonne, et révoque un homicide arrêt,
Et de les épargner t'impose le décret...
Obéis... quand je meurs... à ma loi solennelle...
Et que je dorme en paix dans la nuit éternelle.
Adieu !

(Elle expire.)

ALI.

Reviens à moi... rassemblez vos secours...
Sauvez mon Eminé...

SÉPHÉRIM.

Tu la perds pour toujours.

ALI.

Quel noir démon l'enlève à mon idolàtrie ?

SÉPHÉRIM.

Celui qui t'inspira ta sombre barbarie.

ALI.

Fuit-elle sans regret l'époux qui l'adora ?

SÉPHERIMs

Elle fuit le tyran dont Dieu la vengera.
Quel concours de douleurs ton sejour nous présente !
Une épouse expirée, une mère expirante,
Un captif malheureux frère et fils désolé;
Toi-même gémissant par ce spectre accablé,
Spectre dont, jour et nuit, te poursuivra la plainte...

ALI dans le plus profond désespoir.

Qu'avec ta vie au moins la mienne soit éteinte !...
O trop chère Eminé !... dût un jour si fatal
Des vengeances des Grecs soulever le signal,
Dussent-ils me punir, que ne suis-je le maître
De ranimer leurs morts pour te faire renaître !
Qu'à l'avenir ton nom les protège à jamais !
Puissé-je... en être aimé, puisque tu les aimais !
Oui, que leurs ports fumans, leur mer ensanglantée
Renouvellent pour eux Salamine et Platée ;
Que, ralliés par moi, témoins de mes remords,
Les guerriers de l'Épire aidés de mes trésors,
Joints à ceux du Taygète, à ceux de la Phocide,
Ressuscitent leur gloire en me prenant pour guide,
Et puissent de Souli les derniers fils errans
Voir Ali les défendre, et mourir dans leurs rangs [1] !

PHOTOS.

Porte au mont de Souli, porte tes vœux perfides ;
Cet autre Cythéron charge ses Euménides
D'y répondre en nos murs, où ta férocité
A laissé d'un désert l'affreuse nudité.
Crois-tu qu'en leur bourreau l'espoir des Grecs se fonde?

CHRISTOL avec abattement.

Esclavage durer jusqu'à la fin du monde !

[1] Ce vœu d'Ali de Tébélen s'est accompli : son sélictar Ismaïl est venu le combattre par les ordres de la Porte ; et le visir de Janina est mort puni de l'insurrection générale de la Grèce que ses artifices avaient fomentée contre l'Empire turc.

MOSCHOLIE *d'une voix prophétique.*

Et de la Liberté l'impérissable amour
Luttera sous le ciel jusques au dernier jour.

FIN DU DERNIER ACTE.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM, pag. 137.

Au lieu de :

. . . . . . Quoi ! ces tendres victimes,
Déjà s'offrent l'un l'autre en martyrs magnanimes,

Lisez :

S'offrent donc l'une et l'autre en martyrs magnanimes.

ν, ὑπὲρ ἅπαντα τοξότην · imo, ni fallor, τῶν θεῶν συλλαβόντων, « diis vantibus ». Theophylactus Simoc. Hist. 3, c. 1, p. 62, C : τὸν λλοντα τὰς στρατηγίδας περὶ βαλέσθαι ἡνίας. Quum non sibi dux cir- mdet habenas, sed eas sibi sumat in manus, opinor scripsisse riptorem ipsum παραλαβέσθαι. Supra p. 165, forsan legendum τὰς ίας τοῦ πρέποντος ἐπιλαβοῦσα, pro ἐπιβάλλουσα. De versu Eumenidum 67 μεσολαβεῖ κέντρῳ, quem frustra tentavisse videtur Wakefield., rrigens μεσοβαλεῖ κ., monebo eo carere codicem 2886. Cf. et ox ad p. 16, n. 6.

(2) Editi, ἐνοίστρησέ πως ἄμφω. C, ἀνοίστρησέ π. ἄ. AB, ἐνοίστρησεν μφω.

(3) VR, κατάκηξιν. VAB, ἐξεβάκχευσεν. Comm., RC, ἐνεβάκχ.

(4) V, ἡ. A, ἤ. B, ἥ. Ceteri, εἰ. Confusio vocalium η et ει id varietatis peperit. Aristophanes N. 223 : Ἔπειτ' ἀπὸ ταῤῥοῦ τοὺς θεοὺς ὑπερφρονεῖς, λλ' οὐκ ἀπὸ τῆς γῆς, εἴπερ ... Sic auctor cum aposiopesi. Inter alia iorum supplementum fuit et id meum : Εἴπερ εἰσί γε. Quod nimis se festinatum objecit doctiss. Nubium editor Sinner., quum esse eos nondum dedidicisset Strepsiades. Sed non valde pius fuit deo- um cultor facetior senex, qui jura æquitatemque contemnebat, et Socrate edoceri cupiebat qua posset arte creditores eludere. Est iam v. 248 ambiguitatis aliquid, quod meam conjecturam paulu- m confirmat. Βούλει, Socrates ait, τὰ θεῖα πράγματ' εἰδέναι σαφῶς Ἅττ' τὶν ὀρθῶς. Respondet Strepsiades, νὴ Δί', εἴπερ ἔστι γε. Potest qui-

τῆς Μαιώτιδος λίμνης στάδιοι ,θ, μίλια ,ασ' · ubi vide Minn. t. 3, p. 278. Consentit Anonymus quidam, codice 1630, p. 195, 2 : ὁ δὲ περίπλους τῆς Μαιώτιδ τρέχει ὁ Τάναϊς ποταμὸς στάδια ,θ, μίλια ,ασ'. Sed bre longius quum esset integrum, Anonymi illius opusc totum, quod conferent antiquæ geographiæ studio Anonymi modo laudati Periplo § 24, et Anonym post Osannum, edidit Gailius : Τάξις τῆς περιηγήσε περὶ ὠκεανοῦ, περὶ Εὐρώπης, περὶ κόλπων, περὶ νήσων, Ἀσίας. — Ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ λεγομένου πενταστομίου τοῦ Ἴστ τοῦ ἱεροῦ Διὸς Γρίου (sic) ἤτοι στόματος τοῦ Πόντου στάδ μίλια υπε' ∟.

Ἀπὸ δὲ βοσπόρου τοῦ ποταμοῦ τοῦ Δανώπρεως καλουμ Διὸς Οὐρίου, στάδια ,εχ', μίλια ψμς' ∟.

Ἀπὸ δὲ Χερσῶνος ἕως τοῦ ἱεροῦ Διὸς Οὐρίου, στάδια ,ημν'.

Ἀπὸ δὲ τῆς Πορθμίας κώμης τῆς ἐν τῷ τέλει τῆς Εὐρ μέρους τῆς Μαιώτιδος λίμνης, ἤτοι Βοσπόρου τοῦ Κιμμ ἕως τοῦ ἱεροῦ Διὸς Οὐρίου, στάδια ,ᾳρ, μίλια ,αυπ'.

Ἀπὸ δὲ τοῦ ἱεροῦ Διὸς Οὐρίου ἕως πόλεως Ἀμινσοῦ, λια χκα'.

Ἀπὸ δὲ Ἀμινσοῦ ἕως τοῦ Φάσιδος ποταμοῦ, στάδια ,γ

Ἀπὸ δὲ τοῦ Φάσιδος ποταμοῦ ἕως τοῦ στομίου τῆς στάδια ,δνθ', μίλια φνγ' ∟.

Γίνεται δὲ ὁμοῦ ὁ πᾶς περίπλους τοῦ Εὐξείνου Πόντου